



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

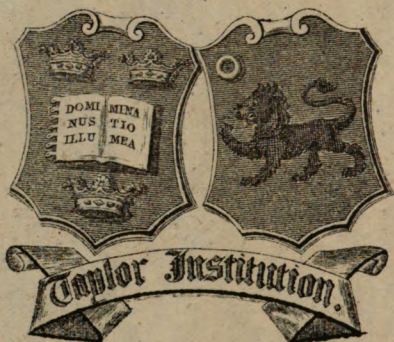
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



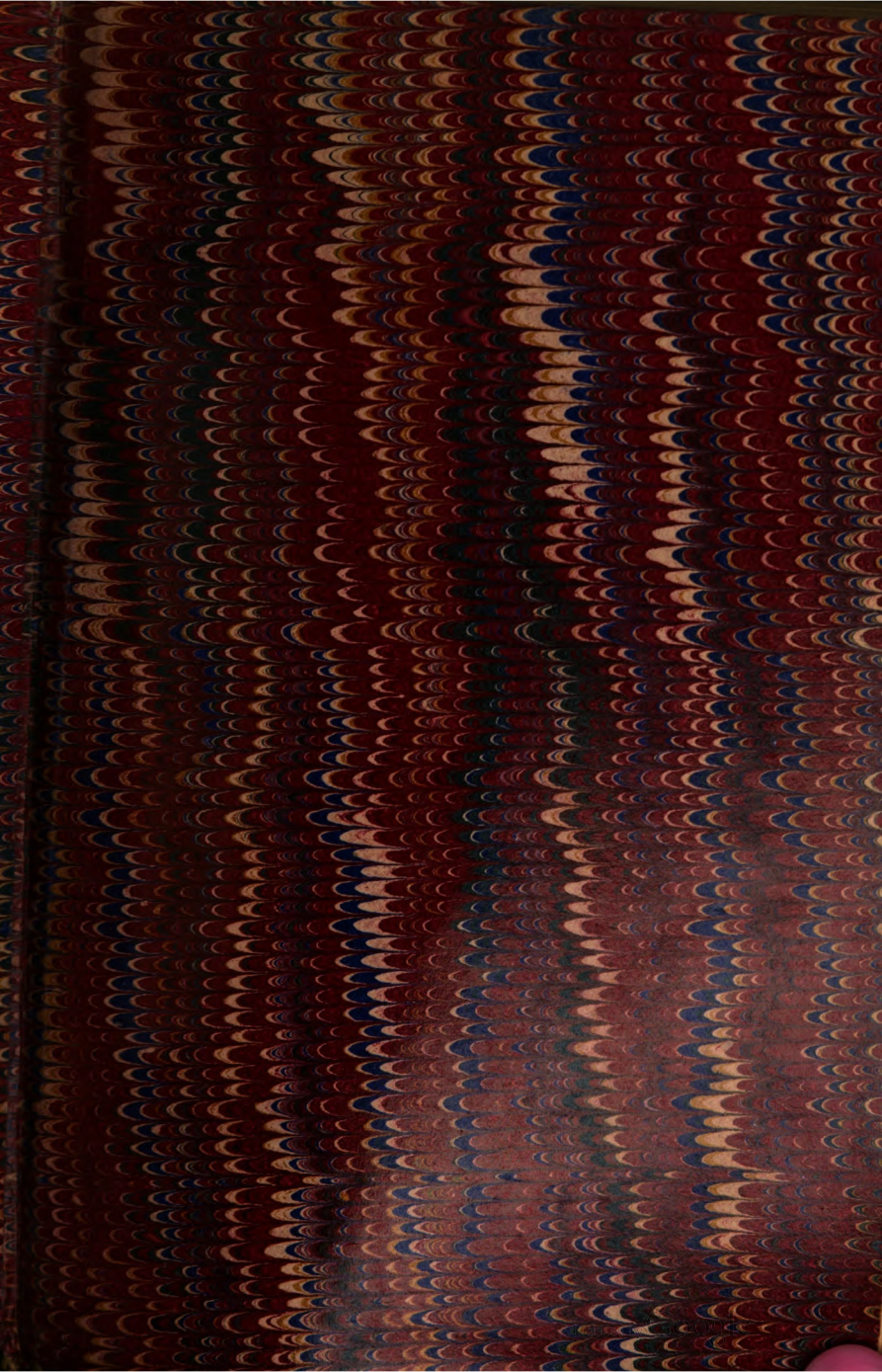
*Contes, récits et scènes en vers*

Gustave Nadaud

✓  
~~154.9.16~~  
156 b 17













GUSTAVE NADAUD

---

CONTES  
RÉCITS ET SCÈNES

EN VERS

*Ornés de six Eaux-fortes*



PARIS  
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338.

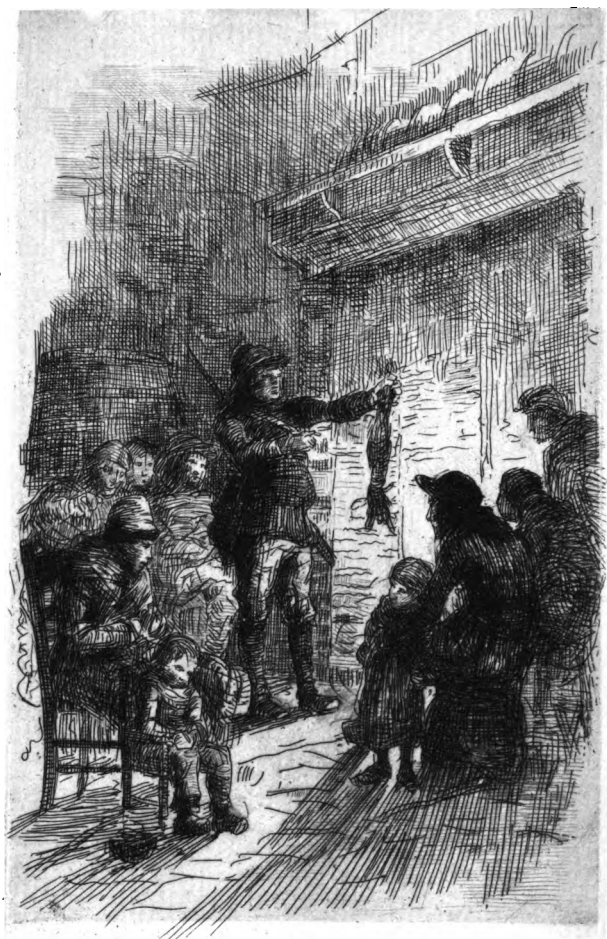
---

M DCCC LXXVII









L'E. CONTE DU GARDE

# CONTES

---

## LE CONTE DU GARDE

*A C. Coquelin.*

En Bretagne, et peut-être ailleurs, on se délasse  
A faire la veillée après un jour de chasse.  
Tous les gens sont rangés à distance du feu ;  
Le chef de la maison est assis au milieu.  
« Allons, André, remue un peu ta vieille jambe ;  
Apporte-nous du bois et faisons feu qui flambe !  
Nous avons du pommier : c'est le sarment breton ,  
Qui fait aussi du vin, et vaut l'autre, dit-on.  
Maintenant, Margaret, souffle sur cette braise.  
Causons sans nous presser et contons à notre aise.  
Qui parlera premier ? Hé ! garde, mon ami,  
A quoi penses-tu donc ? — Trois kilos et demi,

En pays bretonnant, c'est beau poids pour un lièvre.

— Ah ! Monsieur, celui-là n'est pas mort de la fièvre.

Je passais avec Tom le long du saut de loup ;

Je le vois, je l'ajuste, et je l'étends du coup

Roide !... Il n'eut que le temps de dire six paroles.

— Bon ! voilà Mathurin dans ses visions folles.

Faire parler un lièvre ! oh ! oh ! mon compagnon !

Si c'était un poulain, je ne dirais pas non ;

Mais un lièvre, jamais ! — Mes enfants, dit le garde,

J'ai vécu plus que vous, et ceci me regarde.

— Eh bien ! s'il a parlé, sachons ce qu'il a dit.

— C'est cela, c'est cela. » Mathurin répondit :

« Les anciens du pays ont pu garder mémoire

D'un homme nommé Krick, ferré sur le grimoire,

Natif de Normandie, habitant Quimperlé,

Huissier de son état, huissier ensorcelé,

Huissier jusqu'à la moelle, ardent, hargneux et rogue,

Mordant comme un mâtin et tenant comme un dogue :

On n'a connu jamais un huissier plus huissier.

Mon grand-père Thomas était riche fermier ;

Mais, comme un paysan, amoureux de la terre,

Il voulut à son tour être propriétaire,

Gérer son propre fonds. Il fallut emprunter,

Payer l'argent plus cher qu'il ne peut rapporter :

Il eut des Saint-Médard, il eut des lunes rousses ;  
Bref, un mauvais prêteur lâcha Krick à ses troussees :  
Mieux valait une meute. Alors, tout fut perdu ;  
Grain par grain, sou par sou, notre bien fut vendu.  
Il ne nous resta rien, terre, maison ni chose,  
Pas un fêtu de paille ! Et c'est pour cette cause  
Que mon père fut garde et que garde je suis.  
— Holà, hé ! Mathurin, vois où tu nous conduis !  
Quel rapport monsieur Krick a-t-il avec ton lièvre ?  
— Attendez, l'esprit va plus vite que la lèvre.  
Quoique devenu pauvre et ras comme un carlin,  
Le grand-père Thomas était un fier malin.  
L'argent n'est pas toujours marque d'intelligence,  
Soit dit sans offenser notre voisin Fulgence.  
Le vieux était instruit comme pas un savant ;  
Il faisait souvent rire et réfléchir souvent.  
Il m'apprit l'écriture ordinaire et gothique,  
La charge en douze temps, un peu d'arithmétique,  
Le piquet, le billard, tous les arts d'aujourd'hui ;  
Bref, tout l'esprit que j'ai, je ne l'ai que par lui.  
Il m'enseignait aussi les lois de la nature,  
Ce que sera pour nous l'existence future.  
Il disait : « Mes enfants, quand vous serez dehors,  
« Votre âme deviendra l'âme d'un autre corps.  
« Vous changerez d'état, d'instincts et de costumes ;



- « Vous serez animaux avant d'être légumes.
- « Ainsi toujours mourant, ressuscitant toujours,
- « Vous serez des oiseaux, des insectes, des ours.
- « Mais dans cette autre vie, animaux, mes chers frères,
- « Vous aurez des vertus et des vices contraires
- « A ceux que vous aviez avant conversion. »

C'est ce qu'il appelait la compensation.

- « Ainsi les cerveaux creux seront cervelles pleines ;
- « Les beaux garçons, Joseph, seront bêtes vilaines ;
- « Les plus laids, entends-tu, Jean ? seront les plus beaux ;
- « Les lourds seront chevreuils, et les légers, crapauds ;
- « Les gens d'esprit seront les dindons et les oies ;
- « Les élégants seront tout habillés de soies...
- « Vous comprenez... Les vifs deviendront hannetons ;
- « Les moutons seront loups, les loups seront moutons.
- « Entendez-moi, Jenny, les femmes et les filles
- « Coquettes de leurs corps tourneront en chenilles ;
- « Les orgueilleux seront insectes aplatis,
- « Les rois et les héros, pucerons tout petits ;
- « Les gourmandes, Marton, seront mules frugales ;
- « Les avars d'ici seront là-bas cigales,
- « Et les dissipateurs deviendront des fourmis.
- « Ainsi, choisissez tous votre lot, mes amis. »

Ici se récria l'auditoire champêtre :

« Mon brave Mathurin, quel rapport peut-il être  
Entre le vieux Thomas, le lièvre et monsieur Krick ?  
Achève ton récit, voyons !

— Voici le *hic*.

Si les humbles de cœur, si les doux caractères  
Deviennent les vautours, les loups et les panthères,  
Quel peut être le sort des pervers, des méchants  
Qui dans leur vie humaine ont tourmenté les gens ?  
A coup sûr, ils seront bêtes infortunées,  
Au fusil, au bâton justement condamnées.  
Plus ils auront commis de délits compliqués,  
Plus ils seront punis et traqués et croqués.  
Or, voulez-vous savoir quelle est la créature  
La plus vouée au mal dans toute la nature ?  
Le lièvre, direz-vous ? — Oui, le lièvre, en effet.  
Quand j'en aperçois un, je me dis : Qu'a-t-il fait ?  
Il faut avoir commis une bien grave offense  
Pour rester à ce point sans force et sans défense.  
Les autres ont la dent, la corne, le terrier ;  
Ils peuvent se venger ou se réfugier.  
Le blaireau fait son trou, la perdrix a son aile :  
Adieu le nez des chiens et la piste nouvelle !  
Le chevreuil a pour lui l'immensité des bois ;  
Puis on chasse le gros tous les trente du mois ;  
Le lièvre, tous les jours, le lièvre, tout le monde.

I.

Il a peur du soleil et de la nuit profonde.  
Échappe-t-il aux coups du chasseur régulier,  
Il va se faire prendre au fil du braconnier.  
Entend-il une voix, un souffle dans la plaine,  
Il n'a qu'une ressource, imprudente, incertaine :  
Il court, il court, il court... Mais il laisse après lui  
Le fumet qui demeure alors qu'il s'est enfui.  
Lièvre, c'est un renard qui te suit à la trace ;  
Le renard se fatigue, un autre le remplace ;  
Ou c'est l'oiseau de proie aux sanglants appétits  
Qui veut briser le crâne à tes pauvres petits :  
Car tu ne trouves pas, ô lièvre misérable !  
Un être qui te soit utile ou secourable,  
Depuis le fier faucon jusqu'à l'humble fourmi :  
Le lapin, le lapin même est ton ennemi.  
Et l'homme !... Voici l'homme armé de son tonnerre.  
Tu ne peux t'envoler ni t'enfouir sous terre.  
Voici les chiens courants, voici les chiens d'arrêt :  
Il faut lutter de ruse et jouer du jarret.  
Cours au bois !... Un chasseur est là dans la clairière.  
Reviens de bois à plaine et de lande à bruyère ;  
Mais le nez te dépiste et le pied te poursuit.  
Un fusil se rabat ; il éclate : quel bruit !  
Non, tu n'es ni tué, ni blessé ! quelle chance !  
Un autre coup ! Non, rien... Allons, prends de l'avance,

Cours donc !... Mais on se lasse à la fin de courir ;  
La griffe se roidit, et, mourir pour mourir,  
Autant vaut retourner au gîte que l'on aime.  
Un troisième coup part !... Tu roules sur toi-même...  
Victoire ! Le voici. Regardez ces yeux morts :  
Une âme de coquin existait dans ce corps.  
C'était un vrai sorcier, c'était un mauvais diable ;  
Pour mon pauvre grand-père il fut impitoyable.  
Croyez-vous maintenant que le lièvre ait parlé ?  
Il a dit : « Je suis Krick, l'huissier de Quimperlé. »

## LE NID DE ROSSIGNOLS

A \*\*\*.

Vous ne m'avez jamais permis de vous écrire,  
Madame; écoutez-moi. Ce que je vais vous dire,  
C'est un conte. Lequel, ma foi, je n'en sais rien;  
Mais si vous le cherchez, nous le trouverons bien.

J'errais silencieux, songeant à vous peut-être,  
Par ces sentiers couverts que je vous fis connaître  
Voilà deux ans passés : c'est beaucoup et c'est peu.  
La feuille en verts dessins découpait le ciel bleu.  
Dans ce vallon, ami de l'ombre et du silence,  
Plein de vos souvenirs, vide par votre absence,  
Je laissais mollement retomber mon regard,  
Et ma tête et mon cœur cheminaient au hasard;

Si bien que, maintenant que je ne suis plus ivre,  
Je vois qu'ils s'en allaient où je ne puis les suivre.  
Tout à coup un oiseau qui me voyait songer  
Sur le buisson voisin posa son pied léger.  
Il chanta : j'écoutais, et toute la nature  
Semblait l'accompagner d'un suave murmure.  
Jamais chant plus plaintif, plus divers et plus doux...  
C'était un rossignol qui me parlait de vous.

O chant du rossignol, chant qu'on ne peut écrire,  
Les poètes souvent ont voulu te traduire;  
La musique après eux crut t'avoir imité;  
Il faut leur pardonner : ils t'avaient écouté.  
Et j'écoutais comme eux. Vous supposez sans doute  
Que l'oiseau détourna mon esprit de sa route?  
Il n'en fut rien pourtant : par ces notes bercé,  
J'achevai doucement le rêve commencé.  
L'harmonie inondant mon cœur et mes oreilles,  
Je me laissai glisser au pays des merveilles,  
Au pays de l'aurore, et je me rappelai  
Un conte oriental dont je vous ai parlé.  
Vous l'aurez oublié : c'est une vieille histoire  
Que je veux, s'il vous plaît, vous remettre en mémoire;  
C'est le conte promis qu'ensemble nous cherchions :  
Je vous l'avais bien dit que nous le trouverions.



Il était jadis en Asie,  
Ce pays qu'on ignore et qu'on a tant chanté,  
Une fille, un enfant d'une rare beauté,  
Digne en tout point d'être choisie  
Pour honorer le harem d'un sultan.  
Était-elle de Tyr, de l'Inde ou du Bengale,  
Fille d'un grand vizir, d'un pacha-capitan?...  
Bien que ne sachant pas de langue orientale,  
Je n'abuserai pas de la couleur locale.  
Je ne veux pas chercher de mots à grand fracas  
Pour paraître enseigner ce que je ne sais pas.  
Non ; votre goût est pur, votre oreille est sensible :  
Parlons donc en français, si la chose est possible.

Les poètes d'alors, partant les amoureux,  
A l'envi chantèrent sa gloire,  
Appelant saphirs ses yeux bleus,  
Roses son teint, ses dents ivoire,  
Corail sa bouche et lin ses blonds cheveux.  
— Blonds? — Oui, vraiment ; c'est ainsi qu'est le monde,  
Le Nord aime la brune et le Midi la blonde.  
Le rare plaît toujours, et cette étrangeté  
Attirait les regards et servait sa beauté.  
On eût dit d'une fleur des montagnes native  
Que l'aquilon emporte au vallon abrité,

Et qui, plus forte et plus hâtive,  
Sous de plus généreux climats,  
Conserve toutefois sa couleur primitive,  
Et sur un sol brûlant se souvient des frimas.

Que pourrais-je encore vous dire ?  
Son doux nom était Léila.  
Or, il était, en ce temps-là,  
Un jeune homme, un seigneur, un prince de l'empire,  
Qui la vit, je ne sais plus où.  
Il la vit, et deux jours après il était fou.  
Il était amoureux : vous direz, je suppose,  
Que c'est à peu près même chose.  
On l'appelait Kaïs. Ce nom fut remplacé  
Par celui de Medjnoun, qui veut dire insensé.  
L'amour avait tout fait : il le ferait encore ;  
Il n'est pas besoin pour cela  
De remonter au pays de l'aurore  
Ni de rencontrer Léila.  
Nul remède ne put guérir cette folie.  
Il s'en allait au fond des bois,  
Promenant sa mélancolie,  
Insensible, sans but, sans regard et sans voix,  
Ses longs cheveux, sur sa poitrine  
Tombant de toutes parts,

Allaient au gré des vents, désordonnés, épars,  
Et comme un buisson d'aubépine  
L'enveloppaient de leur sombre réseau.  
Dans ce corps, tout entier en proie à la nature,  
Rien ne révélait plus l'humaine créature.

Un jour, il s'endormit sur le bord d'un ruisseau.  
Des rossignols passaient : couple fidèle et tendre,  
Ils chantaient leur amour naissant,  
Leur amour partagé, de ce suave accent  
Que nul langage ne peut rendre.  
Les cheveux de Kaïs furent jugés par eux  
Un buisson épais et sauvage  
Digne de recevoir leur logis amoureux.  
Ils se mirent donc à l'ouvrage.  
Ils s'en allaient voletant, furetant,  
Sautant de branche en branche et toujours rapportant  
De menus brins d'herbe et de mousse.  
Ils étaient deux ; la besogne fut douce :  
En quatre jours le nid fut fait du haut en bas.

Et Kaïs ? — Oh ! Kaïs ne se réveilla pas.  
Les œufs furent pondus, et la jeune couvée,  
Par les soins maternels tendrement élevée,  
Prit sa volée avant la commune saison.

Les petits furent même, à ce que l'on assure,  
Plus amoureux que de raison.  
Or, c'est depuis cette aventure  
Que le pays où naît le jour  
A fait du rossignol l'emblème de l'amour.

Voilà toute l'histoire; elle n'est pas nouvelle;  
Je la conte pourtant. Vous demandez pourquoi?  
— Parce que Léila moins que vous était belle,  
Et que des rossignols ont fait leur nid chez moi.

## MADAME BOULARD

*A. A. Lionnet.*

A peine eut-il atteint sa vingt-troisième année  
Que notre ami Boulard se dit : « L'heure est sonnée ;  
Je veux me marier, mais de très-bonne foi.  
Il me manque un logis, une table, un chez moi.  
Ma femme sera jeune et suffisamment belle ;  
Modeste, c'est urgent ; économe, il le faut ;  
Nous mangerons fort peu, nous percherons très-haut,  
Et nous vivrons tous deux de mon violoncelle. »

Qu'était-il, ce Boulard qui s'exprimait ainsi ?  
— Artiste ? — Vous l'avez deviné, Dieu merci.  
Je puis bien ajouter tout bas que c'est un maître,  
Et, si vous pratiquez Beethoven et Mozart,

Certes vous n'êtes pas sans connaître Boulard.  
Mais le pontife alors n'était qu'un petit prêtre.

Le lendemain, notre homme, ayant fort mal dormi,  
Voulut sur son projet consulter un ami.  
Il s'en alla trouver dans le plus grand mystère  
Son compagnon Robin, ci-devant clerc d'huissier,  
Plus tard clerc de notaire, et depuis très-notaire...  
Mais le soldat alors n'était pas officier.

« Je voudrais, lui dit-il, avoir une famille,  
Un intérieur calme où l'on puisse être heureux.  
Si tu savais le nom de quelque honnête fille  
Qui voulût me donner ce paradis à deux,  
J'unirais volontiers ma fortune à la sienne...  
Fortune, entendons-nous... Mais qu'à cela ne tienne :  
N'ayant rien au soleil, je ne prétends à rien.  
Pourtant, je te le dis, puisque tu le sais bien,  
Je gratte gentiment sur un violoncelle :  
J'ai gagné l'an dernier mille écus. Tu comprends  
Que j'irai l'an prochain à quatre mille francs.  
Si donc tu connaissais, parmi ta clientèle,  
Une famille, là, sans morgue et sans façon,  
Qui ne ferait pas fi d'un brave et bon garçon,



Je serais fort heureux de t'avoir pour complice,  
Et mon ami Robin m'aurait rendu service. »

Que répondit le clerc, qui n'était pas un sot?  
« Tu prendrais, toi Boulard, une fille sans dot?  
Es-tu fou? Tu vaux mieux que cela, mon bonhomme.  
Ton talent représente une certaine somme,  
Et nous pouvons trouver... Au fait, oui, pourquoi pas?  
J'ai ton affaire en main... la mercière d'en bas,  
La fille de monsieur Bonnardeau, qui demeure  
Dans la maison... Tu vois d'ici le magasin.  
Tu vas juger de tout par toi-même, et sur l'heure.  
Je cause avec le père à titre de voisin.  
Descendons. » Nos amis, sous prétexte d'aiguilles,  
Entrèrent. Au comptoir étaient trois jeunes filles.  
« C'est la petite brune à droite. » On échangea  
Quatre ou cinq mots : « Comment la trouves-tu? — Fort belle.  
— Cela te convient-il? — Oui, je l'aime. — Déjà?  
— Je l'aime, et je n'aurai pas d'autre femme qu'elle. »  
Et les deux bons amis, en se serrant la main,  
Se dirent tour à tour ; « A demain! — A demain! »

Le matin revenu, notre apprenti notaire,  
Ayant pris ses gants neufs et son air important,

S'en allait demander Angélique à son père.

« Angélique a, Monsieur, vingt mille francs comptant.

Qu'apporte votre ami? — Monsieur, il est artiste...

— C'est bon pour son état; mais quel est son avoir?

— C'est un garçon d'honneur, de talent et d'espoir;

Il est compositeur et violoncelliste. »

Ils auraient pu longtemps marcher de ce pied-là

Sans parvenir jamais à se rejoindre en route.

A la fin cependant le commerçant parla

De façon à ne plus laisser le moindre doute :

« Je vous ai dit, Monsieur, vingt mille francs comptant.

Je pourrais de mon gendre en exiger autant;

Mais je veux avec vous me montrer plus facile :

Qu'il en ait seulement douze, et même dix mille,

Et nous en causerons. Mais vous comprenez bien

Que je ne puis donner vingt mille francs pour rien. »

Robin convenait bien à part que le bonhomme,

Étant père et mercier, n'avait pas tort en somme ;

Mais il ne se tint pas pour battu. Les deux voix

Se croisaient tour à tour ou parlaient à la fois.

On eût dit d'un duo de trombone et de fifre.

A la fin, Bonnardeau, baissant toujours son chiffre,

Dit : « Qu'il ait seulement cinq mille francs de dot,

Et ma fille est à lui. Voilà mon dernier mot. »

Boulard, qui se tenait au prochain réverbère,  
Apprit l'ultimatum de son futur beau-père.  
Peut-être croyez-vous qu'il en fut atterré?  
Non ; il dit seulement : « C'est une forte somme,  
Mais, puisqu'il faut l'avoir, eh bien ! soit, je l'aurai !  
En devenant avare au lieu d'être économe,  
En me couchant plus tard, en me levant plus tôt,  
Dans trois ans, sou par sou, j'aurai tout ce qu'il faut. »

De ce jour commença pour notre pauvre artiste  
Une existence encor plus étroite et plus triste.  
Partout, du sud au nord, du couchant au levant,  
A pied, en omnibus, par la pluie et le vent,  
Pour gagner un cachet quelquefois misérable,  
Il courait, oubliant l'heure de ses repas,  
Déjeunant au hasard ou ne déjeunant pas.  
Métier humble et piteux, mais sur tous honorable !  
Puis ne voyait-il pas au bout de son chemin  
Une fée en jupons qui lui tendait la main ?  
Angélique était là, comme dans un nuage,  
Qui lui montrait de loin l'oasis du ménage,  
Un logis, des enfants, le présent et l'espoir,  
La gaité du matin et le repos du soir ?  
Puis, quoique professeur, il aimait la musique,  
Et quelques vieux amis de l'école classique

Venaient tous les jeudis chez les époux Boulard  
Jouer des quatuors de Haydn ou de Mozart.

Après un an passé de cette vie austère,  
Il compta dans un coffre appelé secrétaire,  
Tant en argent qu'en or, environ mille francs.  
Il put se dire alors : « Ce sera dans quatre ans ! »  
Car, pour croire qu'il eût placé pareille somme  
En obligations de l'Espagne ou de Rome,  
Point... Le gouvernement le plus accrédité  
Ne lui pouvait offrir assez de sûreté.  
Que dis-je ? les billets de la Banque elle-même  
Ne lui représentaient qu'un dangereux emblème.  
Non, il n'avait de foi que dans l'argent et l'or.  
Le soir et le matin il comptait son trésor ;  
Puis du matin au soir il parcourait la ville  
Et regardait passer les saisons à la file,  
En disant au soleil, comme un mahométan :  
« Dans quatre ans, dans trois ans, dans deux ans, dans un an ! »

Maintenant abordons cette dernière année.  
Les choses ont suivi la pente destinée.  
La tranquille Angélique, assise à son comptoir,  
Voit les jours s'écouler sans trop s'en émouvoir.  
Le mercier Bonnardeau, bon marchand et bon père,

Ne dit rien à sa fille et fait son inventaire.  
Mais notre petit clerc, allons-nous l'oublier?  
Non, certes, car il a depuis le mois dernier  
Contracté mariage et traité d'une étude.  
Les deux marchent de pair : c'est la vieille habitude.  
Avait-il acheté pour pouvoir contracter?  
Avait-il contracté pour pouvoir acheter?  
Je ne sais : il sera toujours quelques mystères  
Entre la Providence et messieurs les notaires.

Un jour, maître Robin reçut en déjeunant  
Un billet qu'à sa femme il lut incontinent :  
« C'est fait, c'est fait, c'est fait ! La somme est réunie.  
Présente mes respects à madame Eugénie,  
Que je ne connais pas... J'ai les cinq mille francs !  
Angélique est à moi... Tu comprends, tu comprends !  
Je te les porterai ce soir sur les six heures,  
Pour dîner avec vous. Amitiés les meilleures.  
Quand je songe qu'avant quinze jours (au plus tard)  
On va dire : « Monsieur et madame Boulard !! »  
L'auteur avait omis de signer cette lettre,  
Mais la forme et le fond l'ont fait assez connaître.

Boulard donc, vers midi, s'étant donné congé,  
Partit d'un pas dispos et d'un air dégagé.

Il avait enfermé le tout dans cinq sacoches,  
Et marchait l'œil au guet et les mains sur ses poches.  
Il ne vit ce jour-là que des hommes jaloux.  
Les plus calmes bourgeois lui semblaient des filous.  
Il crut que le métal sur son front devait luire ;  
Il entendit entre eux tous les passants se dire :  
« Assurément cet homme est porteur d'un trésor ;  
Il est tout cousu d'or, il sent l'or, il est d'or ! »  
Il s'arrêta devant une de ces boutiques  
Pleines d'antiquités, tant modernes qu'antiques.  
Il disait à part soi : « Que je le veuille ainsi,  
J'achèterai cela, j'achèterai ceci. »  
Tout à coup il se tâte, et s'appuie et chancelle :  
Son être s'est fixé sur un violoncelle  
Usé, noirci, crasseux, délabré, vermoulu,  
Mais sur lequel ses yeux et son cœur avaient lu :  
« Guernerius à vendre, occasion unique. »  
Avant que d'y penser il fut dans la boutique.  
« C'en est un ! se dit-il intérieurement.  
Combien prétendez-vous vendre cet instrument ?  
— Cinq mille francs, Monsieur. — Cinq mille francs ? ... cinq mille ? »  
Il fit un grand effort, un effort inutile,  
Pour éclater de rire, et reprit en fausset :  
« Cinq mille francs, Monsieur, savez-vous ce que c'est ?  
C'est cinq ans de soucis, de labeurs et de peines,



Le suc de la jeunesse et l'espoir des vieux jours,  
Le prix de mon talent, la dot de mes amours,  
La sueur de mon front et le sang de mes veines !  
Et vous voulez, Monsieur, par un calcul méchant...  
— Pardon, je ne veux rien, répondit le marchand.  
— Mais que rabattez-vous, enfin, de cette somme ?  
— Rien. J'ai pris rendez-vous avec monsieur Franchomme ;  
Nous sommes en marché. Si vous voulez le voir,  
Vous n'avez qu'à l'attendre, il doit venir ce soir.  
— Monsieur, vous spéculiez sur ma stupide envie ;  
Vous me torturez l'âme et me prenez la vie.  
Non, non, non, cent fois non ! »

Il sort du magasin

Éperdu, furieux. Sur le trottoir voisin,  
Parmi d'autres passants, était un petit homme.  
« C'est lui ! je n'en sais rien, mais c'est lui, c'est Franchomme ! »  
Il rentre comme un fou. « Je le prends, je le prends !  
Cet objet est à moi. Voici cinq mille francs.  
Comptez.— Où voulez-vous, Monsieur, qu'on vous l'envoie ?  
— L'envoyer ? Non, Boulard ne lâche pas sa proie.  
— Faut-il faire venir le portefaix du coin ?  
— Mille remerciements, je ne vais pas très-loin.  
Aidez-moi, s'il vous plaît... Non, là, sur mon épaule.  
Merci. Bonjour.— Bonjour. » Ce jeune homme est bien drôle,

Dit tout bas le marchand. Plus d'un passant surpris  
Examina Boulard, qui traversait Paris  
Avec son chargement. Au bout de trois quarts d'heure,  
Il vit les panonceaux désignant la demeure  
De son ami notaire. Il monte l'escalier,  
Arrive sans arrêt au troisième palier,  
Et sonne. Un domestique en habit carmélite  
Lui demande son nom, l'objet de sa visite :  
« Hein? Annoncerait-on chez Robin par hasard?  
Annoncez donc : Monsieur et madame Boulard. »

## LE MAL DU RICHE

*Au Dr Campbell.*

Si j'étais médecin (ce dont Dieu vous préserve!),  
Je voudrais ressembler au docteur Canaris,  
Un docteur agréable et connu dans Paris.  
Je ne désire pas que son talent vous serve ;  
Mais sachez qu'il existe au moins un médecin  
Usant modérément de l'huile de ricin,  
Ennemi déclaré des anciennes formules,  
Sobre de purgatifs, d'onguents et de pilules,  
N'ayant ni l'air pédant ni le ton doctoral,  
Et traitant ses clients par le côté moral.  
Il donne des conseils et non des ordonnances ;  
Il sait du cœur humain toutes les défaillances ;  
Au travers du malade il voit l'homme, et guérit  
La forme par le fond et le corps par l'esprit.

Que si vous contestez l'effet de ce système,  
Je m'en vais le laisser vous l'expliquer lui-même :

« Je ne suis pas, dit-il, un coureur d'hôpitaux :  
Quelques hôtels l'hiver, l'été quelques châteaux,  
Des femmes, des amis, telle est ma clientèle ;  
Elle reste la même, elle se renouvelle,  
Car le mal a toujours volontiers habité  
En hiver des hôtels, des châteaux en été.  
Je donne des avis aux vieillards qui se plaignent,  
Au viveur qui se tue, aux femmes qui se peignent :  
Je sonde la blessure et je trouve l'ennui,  
Ce grand désolateur des riches d'aujourd'hui.  
Les estomacs blasés, les âmes affadies,  
Les vapeurs et les nerfs, voilà les maladies  
Que les pauvres n'ont pas, ne pouvant les avoir,  
Et que je veux guérir. » C'est ce que l'on va voir.

L'an dernier, au printemps, cette saison discrète  
Qui ne montre jamais les appas qu'on lui prête,  
Notre docteur fut appelé  
Chez un monsieur Rondeau, commerçant en retraite,  
Si riche qu'on pouvait le croire ensorcelé.  
Ses rivaux le disaient ; mais dame Renommée  
Est souvent si mal informée !

Je veux croire avec vous qu'il n'avait pas volé.  
Quoi qu'il en soit, cet homme, heureux dans son commerce,  
Ne se tint pas pour satisfait.  
On aurait pu croire, en effet,  
Qu'il voulût essayer de la fortune adverse,  
Car il joua son bien à la Bourse, et voilà  
Le plus singulier de l'histoire :  
Il dut le perdre tout, comme vous pouvez croire !  
Non, au contraire, il le tripla  
Par un caprice de la lune ;  
Puis il fut décoré pour avoir fait fortune ;  
Quatre ans après, il fut fait officier  
Pour avoir été chevalier ;  
Puis il se fit nommer Rondeau de la Tremblade ;  
Puis il fut député... puis il tomba malade,  
Malade d'ennui, de langueur ;  
Dégoût de tout plaisir, perte de la mémoire,  
Marasme, égoïsme, humeur noire,  
Hébètement d'esprit, dessèchement de cœur,  
Maladie inconnue, étrange, ténébreuse,  
Dont le nom jusqu'ici n'est pas même inventé.  
Les docteurs de la Faculté,  
Ne la connaissant pas, l'appelèrent nerveuse ;  
Plus hardis et moins ingénus  
Que leurs confrères géographes,

Qui nomment « pays inconnus »  
Les pays inconnus où naissent les girafes.

Tous les médecins de Paris  
Furent interrogés, pris, laissés et repris ;  
Mais les choses n'avançaient guère.  
Réunis, ils n'avaient qu'un même sentiment,  
S'appelant : « Mon ancien, cher maître, cher confrère. »  
Séparés, ils étaient toujours d'avis contraire,  
L'un traitant l'autre d'âne, et réciproquement.  
Quant au malade, il était immuable.  
Tous les jours la famille attendait un sauveur  
Qu'on accueillait d'un visage agréable ;  
Le lendemain, on envoyait au diable  
Le prétendu libérateur.

Voilà dans quelle circonstance  
Fut appelé notre aimable docteur.  
Il palpa le malade en toute conscience,  
Interrogea le poulx, la poitrine et le cœur,  
Interrogea surtout et l'esprit et la tête,  
Puis sortit le front haut, comme un homme aguerri.  
La famille attendait, haletante, inquiète :  
« Eh bien, docteur, parlez ! — Mon père ? — Mon mari ?  
— Madame, il a le mal du riche. — C'est-à-dire ?

Achevez ! le remède ? — Il en est un certain.

— Ordonnez, cher docteur ; je promets de souscrire...

— Qu'il perde sa fortune, il est guéri demain. »

Je vous laisse à penser ce que pensa la dame.

Elle pensa s'évanouir ;

Puis elle rit bien fort ; puis, variant sa gamme,

Elle pleura, la pauvre femme,

Jurant par-dessus tout de ne pas obéir.

Le docteur restait impassible.

Alors on affecta de plus doux mouvements.

Parcourant les degrés de l'échelle sensible,

On en vint aux tempéraments.

On demanda s'il n'était pas possible

De transiger à cinquante pour cent.

On n'en aurait pas donné quatre ;

Mais on offrait beaucoup, en se disant

Qu'il est toujours temps d'en rabattre.

Cependant, je dois l'avouer,

Le docteur, jusque-là si placide et si ferme,

Se laissa flatter l'épiderme

Et finit par s'amadouer.

En effet, par état comme par caractère,

Les médecins intelligents

Ne veulent pas la mort des gens.

Le nôtre était de ceux qui veulent au contraire...

Canaris était bon, et, pourvu qu'on obtînt

De bien persuader au podagre égoïste

Qu'il était devenu plus pauvre qu'un artiste,

Le but n'était-il pas atteint?

L'important, après tout, était la maladie.

Pardonne, ô grave Faculté,

Si l'un de tes clients fut indûment traité

Par un moyen de comédie!

Canaris fut chargé de porter le grand coup.

Rondeau, le regard fixe et la tête troublée,

Se laissa doucement attacher le licou.

Sa famille était là, pleurante, désolée.

On inventa mille récits malsains,

Des fuites de banquiers, des vols, des barricades...

Que ne fait-on croire aux malades?

Demandez à leurs médecins,

Demandez à leur valetaille;

Et puis les riches, m'a-t-on dit,

Sont toujours convaincus qu'ils mourront sur la paille.

A tout ce qu'on voulut il ajouta crédit.

Dire qu'il n'en prit pas une effroyable fièvre,

Cela serait mentir par la langue et la lèvre.

Il faillit en mourir, mais il n'en mourut pas.



Le lendemain, par un froid de décembre,  
Il se leva sans bois et sans valet de chambre,  
Parcourut la ville à grands pas,  
Mit en vente chevaux, hôtel, parc et voiture,  
Alla chez ses clients anciens, les réveillant,  
Leur contant sa déconfiture,  
Qu'il n'avait plus deux sous vaillant,  
Qu'il allait revenir à son ancien commerce,  
Revendre l'indigo, le sucre et le cachou.

On ne fit pas de controverse,  
Par la simple raison qu'on le supposa fou.  
On subit sans broncher sa triste confidence,  
Et, par respect pour sa démençe,  
On feignit de le croire, et l'on prit en souci  
Ce malheur prétendu, que d'aucuns, je suppose,  
Auraient voulu réel. Je vous le dis ici,  
Sans attaquer des gens qui ne sont pas en cause.

Voilà donc un homme guéri,  
Solide, vigoureux, faisant à pied ses courses,  
Obtenant du crédit, recueillant ses ressources,  
Bien dormant, bien nourri,  
Signant Rondeau tout court, guéri, je le répète,  
Et de corps et d'esprit, et des pieds à la tête.

Quinze jours écoulés, il fallut cependant

Découvrir la ruse commise.  
C'était une rude entreprise  
Qui demandait un ministre prudent.  
Le docteur Canaris, qui sait faire les choses,  
Prit son malade et lui servit  
Du bonheur à petites doses.  
Savez-vous ce qu'il s'ensuivit?  
Non, Rondeau redevint Rondeau de la Tremblade,  
Racheta ses chevaux qui se trouvaient tout prêts,  
Ne dormit plus la nuit, mangea mal à grands frais.  
La semaine suivante, il retomba malade,  
Et mourut quinze jours après.

## AIR CHINOIS

*A Laurent-Pichat.*

Un empereur chinois, avant d'être empereur,  
Avait fait, a-t-on dit, sans collaborateur,  
Des vers qu'il avait mis en musique lui-même.  
Tout était pour le mieux : l'air valait le poème.  
Jugez si le morceau fut partout adopté :  
Il avait pour refrain : « Liberté, liberté ! »  
Et ce refrain passa sur l'aile de la foudre  
Dans l'esprit de ce peuple inventeur de la poudre.  
« Mais comment, direz-vous, un fils de l'empereur,  
Un empereur futur, commet-il cette erreur  
D'employer de vieux mots et des formes banales  
Peu propres à charmer les oreilles royales ? » —  
Cela dépend des mœurs, des pays, des climats.  
Ce qui surprend ici n'étonne point là-bas.

En Chine, pour flatter la fibre populaire,  
Le prince aime à blâmer les actes de son père.  
J'ai toujours soupçonné, mais j'ai peut-être tort,  
Que le père et le fils au fond étaient d'accord,  
Et qu'ils jouaient tous deux, compères pleins d'astuce,  
Ce qu'on peut appeler le jeu du roi de Prusse.  
Cette fois, le succès dépassa leur espoir,  
Et ce qu'il s'ensuivit, vous allez le savoir.

L'empereur étant mort, le prince héréditaire  
Revêtit à l'instant son sacré caractère,  
Prit le sceptre et se fit proclamer en tous lieux  
Fils de dieu, dieu lui-même et créateur de dieux.  
L'orchestre impérial (on le comprend de reste)  
Joua l'hymne du prince au monarque céleste.  
*Item* le lendemain, *item* le jour suivant;  
Par le soleil couchant, par le soleil levant,  
Au palais, dans la rue, aux camps, aux promenades,  
L'air tonnait en fanfare, en marche, en sérénades,  
Et, comme sous le son le mot était noté,  
Il répétait partout : « Liberté, liberté ! »  
Or, qu'il soit dit en vers ou traduit en musique,  
Ce mot garde toujours une allure anarchique.  
L'empereur comprenait fort bien l'allusion ;  
Mais, soigneux de ne pas heurter l'opinion,

Il leur servait le mot en réservant la chose ;  
Il donnait tout en vers et gardait tout en prose.  
Ce concert continu dura deux jours, huit jours,  
Un mois, deux mois, un an, toujours, toujours, toujours.  
Convenez avec moi qu'une dose pareille  
Ne sied qu'à des gens sourds de l'une et l'autre oreille.  
L'hymne à qui l'entendait devenait irritant ;  
L'artiste était flatté, mais le dieu mécontent.  
Il fit venir un jour le chef de sa musique.  
« Vous jouez, lui dit-il, d'une façon unique,  
Mais un peu trop souvent, un air de ma façon  
— L'hymne national... — Une simple chanson.  
L'air en est très-joli, j'en conviendrai moi-même ;  
Dire que je l'ai fait, c'est dire que je l'aime,  
Et je ne l'entends pas sans en être égayé ;  
Mais votre répertoire est trop peu varié.  
Feuilletez vos auteurs modernes ou classiques,  
N'y trouverez-vous pas quelques autres musiques ?  
— Sire, nous en avons des monceaux, des lingots :  
*La Ronde des Tépings*, la *Danse des Magots*,  
Les *Cloches de Nankin*, la *Fanfare marine*,  
La *Valse du Mogol*, la *Polka mandarine* ;  
Mais, quand il connaît l'air de Votre Majesté,  
De toute autre musique un peuple est dégoûté.  
— Que savez-vous encor ? — La *Marche des Tartares*,

**La Marseillaise**, un air laissé par les barbares ;  
**Le God save**, un morceau par moi-même acheté  
D'un commodore anglais pour deux tonnes de thé.  
**Mais** combien tous ces chants sont éloignés du vôtre !  
— C'est vrai, c'est vrai, c'est vrai... mais jouez-m'en un autre. »

## LE VŒU DU PRINCE SAPHIR

Je ne dormirai pas, à coup sûr, cette nuit.  
Pourquoi donc? Je suis seul; point de gêne, nul bruit.  
Voici mon lit modeste à l'envergure étroite,  
Mes papiers en désordre et ma table qui boite.  
Ai-je pris du café? Non... Du thé? Non, ma foi...  
Alors je dois dormir, ou je saurai pourquoi.

Je ne dormirai pas. Voici pourtant le livre  
Que m'adressait hier un auteur qui sait vivre,  
Avec des compliments gros comme une maison,  
Afin que, retournant contre lui le poison,  
Je lui déclare, avant la lecture finie,  
Qu'il est tout simplement un homme de génie.  
C'est un roman nouveau... Nouveau? J'aimerais mieux  
Qu'il fût un peu plus neuf étant un peu plus vieux.

Je rouvre le volume à la troisième page,  
Celle où je m'endormis hier, charmant ouvrage !  
Non, l'ouvrage, ce soir, manquera son effet :  
Je ne dormirai pas. Que vous ai-je donc fait,  
Madame ? Car enfin, je ne puis vous le taire,  
C'est vous qui me privez d'un sommeil salulaire.  
Pourquoi m'avoir lancé ces regards langoureux,  
Ces regards... Ah ! tenez, soyons francs tous les deux...  
Si vous m'aimez un peu, c'est beaucoup d'imprudence ;  
Si vous m'aimez beaucoup, faites-m'en confidence ;  
Si vous ne m'aimez pas, — ce dont je dois gémir, —  
Ne me regardez plus et laissez-moi dormir.  
Rentrez vos hameçons, soyez-en économe ;  
On n'est pas sans savoir comment est fait un homme...  
C'est un poisson qui veut mordre à tous les appâts...  
Allons, c'est convenu, je ne dormirai pas.

Je rallume ma lampe et m'assieds à ma table,  
Non pour continuer ce livre insupportable ;  
Mais voici deux feuillets d'un papier éclatant  
Qui ne se doutent pas du sort qui les attend.  
Ma plume plonge au fond de ma vieille écritoire.  
Madame, je m'en vais vous conter une histoire ;  
Elle vous donnera peut-être, quelque nuit,  
Ce sommeil bienfaisant qui, grâce à vous, m'échappe :



## I

« Émeraude, ma belle amante,  
Savez-vous ce qui me tourmente ?  
Votre beauté me rend jaloux.  
Le premier venu vous admire ;  
Il peut se placer entre nous,  
Me le confier, vous le dire,  
Et peut-être le croiriez-vous ?

« Émeraude, ma belle amante,  
Savez-vous ce qui me tourmente ?  
Hélas ! vous le savez trop bien :  
Le monde vous trouve charmante.  
Je suis avare de mon bien ;  
Je voudrais l'enfouir sous terre,  
Ce trésor qui me désespère.  
Du jour où vous m'avez aimé,  
Il est le seul que je possède.  
Tel est le vœu que j'ai formé :  
Je voudrais que vous fussiez laide  
(Chère âme, soyez sans effroi),  
Laide pour les foules banales,

Pour mes amis, pour vos rivales,  
Pour tout le monde, excepté moi. »

Saphir voulait parler encore ;  
Mais un rire argentin et clair,  
Rapide comme un météore,  
En ce moment passa dans l'air.  
Sans doute quelque fée errante,  
Ou bien quelque démon subtil,  
Était entré par une fente,  
Car une voix douce et vibrante  
Dit tout à coup : « Ainsi soit-il ! »

II

« Qu'a donc notre chère princesse ?  
Disait un seigneur de la cour.  
Peut-on ainsi, dans un seul jour,  
Passer de jeunesse à vieillesse ?  
N'était le respect que je dois  
A la famille de nos rois,  
Je trouverais, Dieu me pardonne !  
Qu'elle est... Mais j'ai de mauvais yeux ;  
D'ailleurs, la princesse est si bonne ! »  
Et Saphir était tout joyeux.

Les troubadours et les poètes,  
Prêtres fervents des nouveaux dieux,  
Emportaient lyres et trompettes  
Pour aller chanter d'autres yeux.  
Un seul voulut rester fidèle  
Sans baisser la corde d'un ton  
(C'était un aveugle, dit-on).  
Il trouva toujours aussi belle  
La beauté qui l'entretenait.  
Mal en avint, car son sonnet,  
Où l'on crut voir une épigramme,  
Fut condamné comme immoral...  
Et Saphir, prince libéral,  
En rit le soir avec sa dame.

On consulta la Faculté,  
Car les princesses enlaidies  
Cessent bientôt d'être applaudies  
Par le peuple désenchanté,  
Et les royales maladies  
Sont publique calamité.  
Tous les docteurs en robe noire  
Furent du même sentiment,  
Pour le diagnostic seulement,  
Car, pour le remède, on peut croire

Que ce fut toute une autre histoire.  
Chacun d'eux avait son secret :  
Pour l'un, il s'agissait de boire  
Certain nectar qu'il préparait ;  
L'autre conseillait un voyage ;  
Un troisième, le mariage.  
Le seul qui demeurât prudent  
Disait qu'on ne pouvait rien dire...  
Et Saphir, en les entendant,  
De rire, de rire, de rire !

Les prêtres, consultés aussi,  
Dirent que la cause authentique  
Du fait non encore éclairci  
Était l'impiété publique  
(Ils étaient païens, Dieu merci),  
Et qu'il fallait faire un exemple  
En construisant deux grandes tours  
Devant le portail de leur temple...  
Et le prince riait toujours.

Les officiers, les gens de guerre,  
Francs à la façon des soldats,  
Traduisaient en langue vulgaire  
Ce que d'autres disaient tout bas :

« Voyez donc comme elle est vieillie !  
Son teint se fane ; elle a passé  
Plus vite que la fleur cueillie.  
Son front si poli s'est plissé,  
Et dans sa blonde chevelure  
On compte plus d'argent que d'or.  
Fi de la laide créature !... »  
Et le prince riait encor.

Jadis le peuple, aux jours de fête,  
De ses vivats la saluait ;  
Sa marche était une conquête.  
Maintenant il baissait la tête  
Et passait tranquille et muet.  
« Vois-tu, ma pauvre Cornaline  
(Ainsi parlait un ouvrier),  
Nous n'avons, pour nous marier,  
Moi que mon pénible métier,  
Et toi que ta gentille mine.  
Eh bien ! la princesse demain  
Viendrait me proposer sa main,  
Que je dirais à la princesse :  
« Nenni, je ne veux point changer :  
Regardez passer ma maîtresse !... »  
Et Saphir se prit à songer.

III

Quelques jours après, la princesse  
Disait à son amant pensif :  
« Saphir, pourquoi cette tristesse,  
Cet air vague, cet œil craintif ?  
Cependant le destin seconde  
Les vœux de votre esprit jaloux :  
Je suis laide pour tout le monde ;  
Ne suis-je plus belle pour vous ? »

Saphir, pour unique réponse,  
Sur le front pâli qui s'offrait  
Fit tomber un baiser distrait.  
Mais on aurait dit qu'une ronce  
Avait piqué sa lèvre en feu :  
Le malheureux prince, -au milieu  
De ce front si calme et limpide,  
Avait (était-ce encore un jeu ?),  
Avait cru sentir une ride.  
Il regarde les yeux, le teint,  
Les cheveux de sa fiancée...  
Sa fraîcheur était effacée,  
Son front blanchi, son œil éteint...

En ce moment il la vit telle  
Que tout le monde la voyait :  
« Oh ! maudit, maudit mon souhait !  
Dit-il ; mon orgueil est rebelle  
Au pacte odieux que j'ai fait.  
Dans l'amour qui remplit ma vie  
Mon amour-propre est de moitié :  
Il cesse de me faire envie  
Dès qu'il cesse d'être envié.  
Fée ou démon, esprit, chimère,  
Qui fus docile à me complaire,  
Écoute ma nouvelle loi :  
Je veux qu'Émeraude soit belle  
Pour l'univers entier, dût-elle...  
Dût-elle être laide pour moi ! »

Un éclat de rire sonore,  
Frissonnant cette fois encore,  
Se perdit dans l'air volatil.  
Mais cette fois, je dois le dire,  
La voix se contenta de rire,  
Sans ajouter : « Ainsi soit-il ! »

## UNE SURPRISE

*A Edmond About.*

Le roi disait à son ministre :  
« Certes, je ne suis pas un cuistre ;  
Je ne ressemble en rien aux rois  
Ni d'aujourd'hui, ni d'autrefois.  
Je veux connaître par moi-même  
Les souhaits d'un peuple que j'aime,  
Et j'irai visiter demain  
Mon régiment de Saint-Germain. »  
Le ministre répondit : « Sire,  
Ce que vous voulez je désire.  
On sait que Votre Majesté  
Estime la sincérité.  
— Et si nous partions tout de suite ?  
Dit le roi. — Bravo ! vite ! vite ! »



Dans le plus strict incognito  
Tous deux quittèrent le château.  
« Comme nous allons les surprendre ! »  
Disait le moderne Alexandre.  
Clitus répondit : « En effet,  
Ils seront surpris tout à fait. »  
Ils arrivèrent à l'aurore  
Dans la ville dormante encore ;  
Mais le trompette et le tambour  
N'avaient pas attendu le jour.

La garnison (non prévenue)  
Se trouvait en grande tenue.  
Elle criait : « Vive le roi ! »  
« Ils devinent donc que c'est moi ? »  
Dit le roi, pris d'inquiétude.  
— Non, Sire, c'est leur habitude...  
Ils disent cela constamment  
Pour témoigner leur dévouement. »

La musique (non prévenue)  
Jouait une marche connue  
D'un rythme lourd et solennel.  
Bien mieux encor... Le colonel,  
Qui n'était pas fort sur la langue,

Fit une fort belle harangue.  
Le roi dit : « Peste ! quel discours !  
— C'est comme cela tous les jours. »

Le roi voulut au réfectoire  
Voir ses soldats manger et boire ;  
Même il se montra désireux  
De boire et manger avec eux.  
On lui servit, comme à la troupe,  
Bon pain, bon vin et bonne soupe.  
« Parbleu ! daignait dire le roi,  
Je ne dîne pas mieux chez moi.  
Si l'on fait toujours cette chère,  
Ma garnison n'est pas trop chère. »  
Le bon ministre roucoula :  
« C'est tous les jours comme cela. »  
Après sa bouteille vidée,  
Le roi cria : « J'ai mon idée...  
Je ne suis jamais autant qu'eux  
Satisfait de mon maître queux.  
Sur une table bien servie  
On me fait faire maigre vie.  
Je veux avoir, décidément,  
Le cuisinier du régiment. »  
Le ministre essaya de rire,

Et finement répondit : « Sire,  
Il faut que Votre Majesté  
Garde un peu plus de dignité.  
— Non, non, dit le roi, je l'ordonne,  
Et, bien mieux, je vais en personne  
(Et qui pourrait m'en empêcher?),  
Je vais moi-même le chercher. »

Le ministre devient plus blême  
Qu'un moine à la fin du carême.  
Il dit quelques mots maladroits  
En vain. Les enfants et les rois,  
Qui pensent avoir une idée,  
En ont la tête possédée.  
Bientôt il vit avec effroi  
L'enfant... c'est-à-dire le roi,  
Courir vers la salle voisine  
Où s'élaborait la cuisine.  
Aussitôt tous les marmitons  
Se rangèrent par pelotons  
Pour laisser passer le monarque.  
Une singulière remarque  
Vint à l'esprit de celui-ci :  
« Les têtes que je vois ici  
Me paraissent toutes pourvues

De faces que j'ai déjà vues.  
C'est vous, Carême, et vous, Vatel,  
Mon chef et mon maître d'hôtel !  
Ici que venez-vous donc faire ?  
— Sire, notre office ordinaire :  
Ce que mange Sa Majesté  
Par nos mains doit être apprêté.  
— Bon, je commence à vous entendre ;  
Et nous qui pensions les surprendre ! »

Le ministre semblait contrit.  
Mais tous les rois ont de l'esprit :  
« Allons, Monsieur, c'est à merveille ;  
Vous prévoyez tout dès la veille ;  
Mais, quand vous vous moquez du roi,  
En bon sujet, prévenez-moi. »

## LE ROSEAU CHANTANT

*Au Président Benoît-Champy.*

Il était à Florence un vieux musicien,  
Un des derniers débris de l'art italien,  
Un chanteur (en ce temps il s'en trouvait encore).  
On l'appelait Pietro ; l'autre nom, je l'ignore.  
Il était sans parents, mais non pas sans appui :  
Sa fille Nitidja vivait seule avec lui,  
Une charmante enfant, un poétique rêve,  
Son espoir, pour tout dire en un mot, son élève.  
Jamais on n'entendit sortir un son plus beau  
D'une bouche de femme ou d'un gosier d'oiseau.

J'ai dit qu'il était vieux ; j'ai tort, mais c'est l'usage  
Que les musiciens vieillissent avant l'âge.  
Ce n'est pas tout encore (il faut le dire ici),  
Le bonhomme était fou (cela se voit aussi),



LE ROSEAU CHANTANT



Mais fou sans passions, sans colères, sans luttes,  
Une démente douce : il fabriquait des flûtes.  
Il avait un jardin tout près de sa maison,  
Jardin sans fleurs ni fruits ; mais en toute saison  
D'innombrables roseaux y poussaient par prodige.  
Tous les jours le bonhomme en coupait une tige ;  
Il y perçait six trous et soufflait. A l'instant  
S'élevait dans les airs un chant pur, éclatant,  
Simple, puis parsemé de trilles, de roulades  
Qui montaient en spirale ou tombaient en cascades,  
Et le pauvre Pietro, tout ému, s'arrêtait,  
Tenant entre ses doigts le roseau qui chantait.  
Sa fille était présente. Elle faisait le reste ;  
Elle prenait sa mante et partait d'un pied leste,  
Sous prétexte de vendre aux luthiers florentins  
Le naïf instrument éclos tous les matins.  
Elle restait longtemps à courir par la ville ;  
Mais, le soir arrivé, la voyageuse habile  
Apportait haletante au logis éloigné  
Tout l'argent que Pietro croyait avoir gagné.

Un soir, elle rentra plus tard que d'habitude.  
On était en automne, et l'automne était rude.  
La nuit allait venir, le temps était affreux :  
Les luthiers, ce jour-là, n'étaient pas généreux.



Elle rentre pourtant ; heureuse, elle s'élance :  
« Mon père, me voici... me voici... Quel silence !  
Dormez-vous?... » En effet, il dormait d'un sommeil  
Dont la pieuse enfant ne vit pas le réveil.  
La cause de sa mort pouvait rester cachée ;  
On a su seulement que, la tête penchée,  
Il regardait encore, écrasée à moitié,  
La tige d'un roseau qu'il tenait sous son pié.  
On croit que ce jour-là, sa fille étant absente,  
Le pauvre fou se mit à son œuvre innocente,  
Et que le rameau vert, pour la première fois,  
Avait dû demeurer muet entre ses doigts.

Or, il existait à Florence  
Une fille à la douce voix,  
Qui gagnait son humble existence  
A chanter les airs d'autrefois.  
Que pourrais-je ajouter encore ?  
Vous avez deviné déjà  
Que l'âme du roseau sonore  
Était la voix de Nitidja.

## MARIETTA

*A Imbert de Saint-Amand.*

Pendant près de vingt ans (dix-huit) le premier homme  
Qu'on voyait en entrant sous la porte de Rome  
Était un fantassin qui portait nos couleurs.  
Alors nous avions là dix mille ambassadeurs :  
Képi noir, guêtre blanche et pantalon garance,  
Mieux que l'écusson d'or représentaient la France.  
De tout temps, nos soldats ont eu cela d'heureux  
Qu'ils se trouvent partout aussi bien que chez eux,  
Soit que, se façonnant suivant les latitudes,  
Ils changent sans effort d'allure et d'habitudes;  
Soit qu'ayant dans leur sac le vieil esprit gaulois,  
Ils sachent implanter nos modes et nos lois.  
Il résulte souvent de ces races mêlées  
Une langue et des mœurs sans grammaire épelées.

Deux peuples riverains, vivant en bon accord,  
Ont besoin de causer de l'un à l'autre bord.  
Il leur faut inventer comme intermédiaire  
Ce qu'on peut appeler une langue-frontière.  
Ainsi les barbouilleurs ont un jour découvert  
Que le jaune et le bleu font ensemble du vert.

Guillou, sergent au vingt-neuvième,  
Était un Provençal qui convenait lui-même  
Qu'à Strasbourg, à Lille et partout,  
Les femmes d'esprit et de goût  
Avaient prouvé leur goût suprême  
En le favorisant d'une tendre amitié.  
Vous n'en croyez pas la moitié,  
Le tiers, le quart ni le cinquième;  
Mais il faut toujours admirer  
Les gens bien convaincus qu'on doit les adorer.  
Ce soldat conquérant, cet amant infidèle,  
Fut un jour envoyé dans la Ville éternelle,  
Avec son régiment s'entend,  
Le colonel en tête et le tambour battant.  
Il visita, certes, plus d'un musée,  
Vit des tableaux et des meilleurs,  
Fit descendre et monter la garde au Colisée;  
Mais son esprit était ailleurs.

Le dimanche au Pincio, les jours de la semaine  
 Dans les quartiers lointains pleins de charme et d'ennui,

Il allait chercher la Romaine

Qui devait l'attacher en s'attachant à lui ;

Puis il trouvait sous la villa Borghèse,

Sauf le dimanche, tous les jours,

L'école des clairons, l'école des tambours,

Que suivait volontiers la nourrice albanaise.

Ce n'est pas que Guillou se trouvât fort à l'aise

Avec les femmes d'Albano ;

Mais en se fréquentant on finit par s'entendre.

Rien n'apprend aussi bien que le désir d'apprendre.

Elles disaient : « Bonjour » ; il disait : « Buon giorno. »

Vous devinez que, grâce à cet heureux échange,

Développé par de nombreux essais,

Les mots italiens, cousus aux mots français,

Finirent par former cet aimable mélange

Où chacun se montrait élève et professeur ;

Puis la langue d'amour est la première apprise.

Guillou, donnant la sienne et recevant la leur,

L'étrangère pour lui fut bientôt la payse.

Au bout de quelques mois, notre gentil sergent

Se trouvait en état d'aller conter fleurette

A n'importe quelle soubrette

De Corneto, d'Assise ou de Lorette.

Mais l'appétit vient en mangeant :

Quand on connaît la plaine on vise à la montagne.

Cela se voit là-bas et se verrait ici.

Tous les conquérants sont ainsi :

Ils n'ont pas le Sleswig qu'il leur faut l'Allemagne.

Soubrette n'était plus un suffisant morceau

Pour le conquérant du Corso.

Il ne rêvait plus que princesses,

Que princesses ayant palais,

Ou patronnes de case hébergeant les Anglais,

Ou modistes de cour fournissant les Altesses.

Il suivait le précepte ancien :

« Qui ne demande rien n'a rien »,

Ajoutant à cela que le fat est le sage,

Et qu'à demander plus on obtient davantage.

Ce système, en effet, bientôt lui rapporta

Une merveilleuse conquête,

Une fille charmante, une nature honnête :

La signora Marietta.

Était-elle jolie? Eh non! elle était belle...

Port de reine, grand air, pied fort et forte main,

Un corsage opulent, du noir plein la prune,

Du feu plein le regard : un vrai type romain.

Était-elle princesse, ou patronne, ou modiste?

Ah ! voilà le point délicat.

Il est certains pays où sans vivre on existe.

Ne payant pas d'impôt, l'homme n'a pas d'état.

Où l'homme ne fait rien, que peut faire la femme ?

Moins que rien, à coup sûr ; mais on mange si peu !

L'été point de costume, et l'hiver point de feu.

Puis on a quelque grande dame

Qui vous protège, et l'étranger

Qui paye à beau prix d'or quelque travail léger ;

Et puis, par-dessus tout, on a ton assistance,

Mystérieuse Providence.

Quoi qu'il en soit, Marietta

Plut au galant sergent, qui parvint à lui plaire.

Au régiment ainsi la chose se conta,

Guillou n'en faisant pas mystère...

Quand on est Provençal, le moyen de se taire !

Les deux amants allaient bras dessus, bras dessous,

En plein jour, comme bons époux.

Le frère et les parents n'y mettaient pas d'entrave,

Et même je crois, entre nous,

Qu'ils se sentaient flattés de l'amitié d'un brave.

Ce manège dura longtemps.

Ne se virent jamais amoureux plus constants.

Quoi ! Guillou fidèle ? O surprise !

Sergent, tu devais donc succomber à ton tour ?

Et vous, ma pauvre fille!... Un jour,  
Ils passaient devant une église,  
Celle d'Ara Coeli, sur un sommet assise.

« *Entriamo quì!* dit Marietta.

— Entrons, » dit le sergent, montrant par un exemple  
Qu'il possédait sa langue et répondait *recta*.

Le couple lestement monta  
Les cent trente degrés conduisant à ce temple  
Où Jupiter jadis se croyait immortel  
Après de son voisin, l'aigle du Capitole.

Un prêtre était devant l'autel,  
Qui leur adressa la parole,  
Mais en si pur italien  
Que Guillou, cette fois, ne le comprit pas bien.

Aux questions que fit le prêtre  
Marietta répondit : « *Si.* »  
« *Si* », répondit Guillou, n'osant faire connaître  
Qu'il ne saisissait pas l'italien d'ici.

Puis on s'agenouilla devant une chapelle.

Le prêtre étendit les deux mains  
Et bénit le couple fidèle.  
Ce sont, pensait Guillon, des usages romains.  
Marietta lui dit en sortant de l'église :

« *Siamo maritati.* — Nous sommes mariés?  
Hein? vous dites?... Vous le croyez?

— *Siamo maritati*. — Non, c'est une méprise.

— *Siamo maritati*. — Vous, soit, mais non pas moi,  
Moi, Français ; moi, soldat, sergent au vingt-neuvième.

— *T'amo, t'amo*. — Bon, je vous aime.

Mais moi, pas marié ; Guillou connaît la loi.

Au reste, qu'à cela ne tienne,

Qui n'est pas mécontent ne fait pas de procès. »

Pour cette fois, ce fut l'Italienne

Qui ne comprit pas le français.

On ne fit pas la noce : elle était déjà faite.

Le dimanche et les jours de fête,

Comme tout bon Romain, on montait au Pincio ;

D'autres fois on faisait de longues promenades,

Ou bien, avec des camarades,

On vidait une fiasque au Monte Testaccio.

Puis, c'est le samedi, le jour de l'espérance...

On a toujours de ça, de là,

Quelque terne attendu, quelque infaillible chance

Qui viendra par la tombola.

Tous ces plaisirs, permis à des bourses légères,

Charmaient Marietta bien mieux

Que les raouts des riches étrangères

Et que les bals dispendieux.

Elle avait des goûts populaires,

Bien qu'elle eût des parents et même des aïeux.



Une chose pourtant lui paraissait cruelle :  
Elle eut beau travailler, s'exercer, s'efforcer,  
Elle ne réussit jamais à prononcer  
Le nom de son mari, le sien, se disait-elle...

*Guillou*, ce mot n'était pas fait

Pour une bouche italienne.

Il fut impossible, en effet,

De l'acclimater dans la sienne.

Certes, plus d'un esprit incrédule pouvait  
Pressentir dans ce fait une chance fatale.

Cependant le jour arrivait

Où nos soldats devaient quitter la capitale  
Du monde catholique et des États romains.

*Marietta*, toute inquiète,

Surveillait le sergent à la bouche muette,  
Le sondait du regard, lui prenait les deux mains.

« Tu vas partir ? lui disait-elle ;

Songe qu'une Romaine a toujours son couteau,  
Et que tu serais mort avant d'être infidèle.

Quel jour ? — Mais non, rien de nouveau.

— Quel jour ? — La date est incertaine.

D'ailleurs, qui sait ?... Le capitaine

Dit que nous ne partirons pas.

— Je te dis que tu pars ! — Ne pleurons pas d'avance.

— Je te dis que tu pars ; mais tu m'emmèneras.

Avec toi je veux voir la France...  
 Toi seul es mon pays, ma famille et ma foi ;  
 Avec toi je veux vivre et mourir avec toi. »  
 Je ne sais pas comment Marietta put dire  
 Les mots, français ou non, qui sortaient de son cœur ;  
 Mais ce que je sais bien, c'est que pas un moqueur  
 N'aurait dans son discours trouvé sujet à rire.

Un matin de décembre, entre nuit et soleil,  
 Clairons, tambours sonnant, et musique de même,  
 Un régiment, le vingt-neuvième,  
 Traversait la cité prise encor de sommeil.  
 Il allait regagner la France  
 Par la ligne de Civita,  
 La Méditerranée et bientôt la Provence.  
 Que fais-tu donc, Marietta ?  
 Tu dormais et tu te réveilles...  
 Un bruit sinistre arrive à tes oreilles.  
*Poveretta, poveretta !*

Tu cours au Viminal, éperdue, alarmée ;  
 Tu heurtes à la gare, à la gare fermée,  
 Criant : *Sposo mio ! Siamo maritati !*  
 Écoute le sifflet, regarde la fumée.  
 Non, tu n'as pas d'époux, car le train est parti.

Le soir, Guillou, couché sur le pont du navire,  
Rêvait à des projets qu'on ne saurait traduire.

Sans autrement s'en émouvoir,

Il avait vu s'enfuir les rives d'Italie.

C'est un point convenu qu'en voyage on oublie

Les pays qu'on a vus pour celui qu'on va voir.

Un soldat, un ami, lui frappant sur l'épaule :

« Et ta Marietta, qu'en as-tu fait, mon drôle ?

— J'y pensais justement, lui répondit Guillou.

Ah ! celle-là m'aimait, et moi j'en étais fou.

Ce n'est pas par mon fait qu'elle s'est fourvoyée ;

Elle se croyait bien et dûment mariée.

Est-ce que je pouvais ? L'État me le défend.

D'ailleurs, j'épouserai ma petite cousine

Quand j'aurai fait mon temps. Mais ce qui me chagrine,

Vois-tu bien, ce n'est pas la mère, c'est l'enfant... »

Que devint Mariette ? Eh ! qui pourrait le dire ?

On ne se verra plus, on ne doit pas s'écrire.

L'on vient et l'on s'en va. C'est bien simple, mon Dieu !

Simple comme bonjour et simple comme adieu.

## LES TROIS PRINCESSES

*A E. Legouvé.*

Trois cousines étaient au pays des romans,  
Possédant toutes trois le rang et la fortune,

Possédant de plus trois amants...

Entendons-nous, un pour chacune.

On ne se battait pas plus alors qu'aujourd'hui,

Mais on se battait tout de même.

La mauvaise herbe de l'ennui

Ne croît pas dans le champ qu'on laboure et qu'on sème.

Or, on ne faisait pas les choses à demi ;

On suivait en cela le livre des apôtres

Qui disait (que ces temps sont éloignés des nôtres!) :

« Volez votre voisin, pilliez votre ennemi,

Et mangez-vous les uns les autres. »

La guerre éclata donc, je ne sais plus pourquoi.

Entre gens qui veulent se battre,  
Un prétexte suffit, de médiocre aloi :  
Pas n'est besoin d'en chercher quatre.  
Aussitôt guerriers d'accourir,  
Et clairons de sonner, et bourses de s'ouvrir.  
C'est par là qu'on finit, c'est par là qu'on commence.  
Beau temps pour les aventureux,  
Pour les traîneurs de sabre et les porteurs de lance ;  
Mauvais temps pour les amoureux !  
Les nôtres firent contenance.  
Ils étaient braves, sans mentir,  
Et maniaient le fer mieux que toute autre chose ;  
Toutefois, ils auraient bien voulu, je suppose,  
Rester : c'est pour cela qu'ils voulurent partir.  
En cette occasion, que firent nos princesses  
(Qu'on soit princesse ou non, le titre importe peu) ?  
Une âme se dévoile en un suprême adieu,  
Et les adieux toujours sont féconds en promesses.  
« Partez, dit la première, et revenez vainqueur.  
Ma main est à ce prix... Vaut-elle une couronne ?  
Méritez-la, je vous la donne. »  
La seconde pleura : « Vous emportez mon cœur ;  
Il s'éloigne avec vous, il reviendra de même,  
Et, vainqueur ou vaincu, je reste toute à vous.  
Allez, revenez, je vous aime. »

Quand vint le tour de la troisième :

« O mon amant ! ô mon époux !

Ton amour est toute ma vie.

Pour la voir menacée, autant la voir ravie.

N'expose pas mes jours en exposant les tiens :

Tu ne t'appartiens plus dès que je t'appartiens.

Reste, reste ! »

Ainsi dit, que croyez-vous qu'ils firent ?

Ce que plus d'un autre en leur lieu

Eût fait, ferait encore et fera, plaise à Dieu !

Le dernier demeura ; les deux autres partirent.

C'est une belle mort que celle d'un soldat !

Mais pour qui n'en a pas envie,

Pour qui n'est pas jaloux du bruit et de l'éclat,

Rien n'est aussi beau que la vie.

La guerre dura peu. Dès le premier combat,

Les deux futurs cousins se couvrirent de gloire,

Luttèrent en lions, gagnèrent la victoire,

Mais furent tués tous les deux.

— Quoi ! tués ? — Oui, tués : vilain mot, triste chose,

Qu'on la décrive en vers ou qu'on la conte en prose.

Mourir quand on est jeune et qu'on est amoureux...

Passons sur ces détails. Mais que dirent les dames ?

Croire qu'en ce moment leur douleur se contint...

Non. C'est quand le foyer s'éteint

Qu'on juge sainement du ravage des flammes.

Ce furent cris et désespoir.

« O princesse barbare ! admire ton ouvrage !

O perte irréparable et qu'il fallait prévoir !

Ne connaissais-tu pas son orgueil, son courage ?

Et toi, cruel amant, si prompt à me trahir,

Trop docile instrument d'un ordre dérisoire,

Tu me préférerais donc la gloire ?

Il fallait me désobéir,

Il fallait... »

Il fallait encore davantage,

N'être pas quand on est, être quand on n'est pas.

Je crois que les morts ici-bas

Sont, en somme, les seuls qu'on aime sans partage.

Cependant le troisième amant,

Valide, grâce à Dieu, sauvé, grâce à sa belle,

Reçut la terrible nouvelle,

Non sans un long tressaillement

Que suivit un soupir d'une douceur extrême,

L'homme étant ainsi fait, alors comme aujourd'hui,

Que souvent le malheur d'autrui

Lui conseille un retour consolant sur lui-même.

Donc, l'air pensif et le front soucieux,

Il se rendit chez sa maîtresse,

Et lui raconta tout en se cachant les yeux.

« Pourquoi pleurer? dit la princesse ;

En sauvant leur pays ils ont trouvé la mort.

Leurs amantes sont trop heureuses,

Et je porte envie à leur sort.

Laissez-nous les âmes peureuses ;

Il fallait, malgré moi, vaincre et périr comme eux.

Ils ont rempli la grande tâche.

J'honore leur valeur ; je vous aimerais mieux

Pleurer comme un héros que chasser comme un lâche ! »

Que fit notre amant morfondu?

Plus d'un se fût noyé, plus d'un se fût pendu ;

Un autre eût pris la chose avec philosophie :

Il choisit le poison. Mais voyez les retours

(Bien fol est qui s'y fie !)

Qu'ont les cœurs féminins, même dans leurs amours !

A peine la princesse en reçut la nouvelle

Que, prise de pitié pour un pauvre garçon

Qui prouvait son chagrin de pareille façon,

Elle se mit encore à l'aimer de plus belle.

Elle courut chez lui toute en pleurs, l'œil hagard,



Veuve sans être épouse, amante repentie.  
Elle arriva bientôt ; elle arriva trop tard :  
Le cadavre était là, mais l'âme était partie.

Non... Vous qui désirez un heureux dénouement,  
Sachez qu'elle arriva tout juste au bon moment :  
Il ne respirait plus qu'à peine.  
Grâce aux contre-poisons connus en ce temps-là,  
Il reprit doucement l'usage de l'haleine.  
L'amour l'avait sauvé, l'hymen le consola.  
Dès la première année, ils eurent une fille,  
Un garçon la seconde ; ainsi de tous les ans.  
Ils vécurent heureux comme des paysans,  
Élevant à souhait leur nombreuse famille.

Quant aux deux veuves, par pitié,  
Ne me demandez pas la fin de leur histoire :  
C'est un fétu si mince que la gloire !  
Un amant qui n'est plus est si vite oublié !  
Puis on a des palais, des villes, des provinces...  
Pour les gérer (que voulez-vous ?)  
Toujours une princesse a besoin d'un époux,  
Et le monde jamais ne chômera de princes.

## LE PREMIER QUARTIER

*A Amédée de Noé.*

Vous devez avoir lu, dans un roman... ou deux,  
L'histoire de ces amoureux  
Qui, se quittant un soir, un soir de pleine lune,  
Pour ne plus jamais se revoir,  
Mirent l'astre dans leur fortune,  
Jurant de le venir consulter chaque soir,  
Chacun de son côté, toujours à la même heure,  
Pour se dire de loin : « Je pense à toi, je pleure,  
Je t'aimerai toujours... » Chose bonne à savoir,  
Douce correspondance  
Épargnant à la fois timbres, temps et papiers,  
Ignorant l'orthographe et bravant la distance,  
Sans crainte des parents, des amis, des portiers :

Douce correspondance !

Donc, ils s'étaient quittés. Pendant les premiers jours,  
Tout alla pour le mieux... La lune, pleine et ronde,  
Était propice aux longs discours ;  
On s'adressait les mots les plus drôles du monde ;  
Bref, on se conduisait comme nouveaux époux.

Trois jours après, la lune étant un peu moins large,  
Tout allait bien encor (pourquoi le tairions-nous ?) :  
On remplissait sa page, on écrivait en marge,  
On faisait son devoir comme moyens époux ;  
On façonnait son style, on en était aux phrases.  
Mais on sait que l'amour et la lune ont leurs phases.  
La lune fut bientôt réduite de moitié.

On s'aimait encor ; mais, de même  
Qu'en petit-lait tourne la crème,  
L'amour tournait en amitié.

Vieux époux, vieux époux !... Et la page maligne  
Allait toujours s'amincissant ;  
A peine en restait-il pour écrire une ligne.  
Bientôt il ne resta qu'un tout petit croissant  
(De là le mauvais sens qu'on attache à ce signe) ;  
Puis un reflet vaporeux, pâlissant,  
Puis rien. Et la lune nouvelle  
Ne vit pas plus l'amoureux que la belle,

Et n'en fut pas surprise, ayant appris là-haut  
Que les feux les plus vifs s'éteignent le plus tôt.

O vous qui jurez par la lune,  
Si vous voulez aimer pendant un mois entier  
(La chance n'est pas si commune),  
Ayez soin de la prendre à son premier quartier!

## ROMANCES DE COTTIN

*A E. Beulé.*

Il se nommait Cottin ; il était professeur  
De chant et de piano, de plus compositeur.  
Il avait travaillé longtemps pour le théâtre,  
Ce royaume du faux, du clinquant et du plâtre,  
Hanté par des braillards et régi par des sourds.  
Il n'arrivait jamais, il espérait toujours.  
Puis il avait écrit quinze ou vingt mélodies  
Qui dans un cercle intime étaient fort applaudies.  
On ne s'enrichit pas à faire des chansons ;  
Pour vivre au jour le jour il donnait des leçons,  
Attendant le bon vent ou la vague opportune  
Qui mènerait un jour sa barque à la fortune.  
Il eut quelques amis, mais il manquait d'appui :  
Une femme pourtant s'était vouée à lui.

Sur la foi de l'amour ou de la destinée,  
A l'artiste incompris elle s'était donnée.  
Cette femme, elle existe, et je pourrais... Mais non,  
Je la connais de vue et j'ignore son nom.  
Elle avait pour son dieu fait un rêve illusoire :  
Croyant à son génie, elle voulait sa gloire.  
Il mourut à trente ans, malheureux, inconnu,  
Et son nom jusqu'à vous n'est jamais parvenu.

Je viens de rappeler une époque lointaine,  
Car je crois, sans donner la date pour certaine,  
Que le pauvre Cottin n'existait plus déjà  
Dans la fameuse année où la France changea  
Sa courte république en un nouvel empire.  
Remonter aussi haut, n'est-ce pas assez dire  
Que depuis bien longtemps l'artiste trépassé  
N'est plus qu'un souvenir aux trois quarts effacé,  
Même chez ses amis, même chez sa maîtresse?  
On ne vit ici-bas que par l'œuvre qu'on laisse.  
Que pouvait lui promettre une fleur du matin,  
Un tout petit recueil : *Romances de Cottin*?

Un jour que je faisais je ne sais quelle course  
Au centre de Paris, du côté de la Bourse

(C'était, s'il m'en souvient, au mois d'avril dernier),  
A niveau d'entre-sol j'aperçus un papier  
Collé contre une vitre, enseigne haut placée,  
Peu faite pour les gens qui vont tête baissée.  
Ce papier attira mes regards, et je lus :  
*Romances de Cottin à vendre.* Rien de plus ;  
Mais cette phrase seule ouvrait tout un abîme.  
Quel ami dévoué, quel débiteur sublime  
Tentait de rappeler au public affairé  
Les œuvres et le nom d'un artiste ignoré ?

Ce personnage-là, je voulus le connaître.  
Avisant l'escalier voisin de la fenêtre,  
Je franchis lestement les marches du premier.  
Plusieurs portes donnaient sur le même palier :  
Au hasard je cognai la première venue.  
Après quelques instants, une femme inconnue  
Vint ouvrir... Inconnue, ai-je dit ? J'avais tort :  
C'était elle, l'amante ou la muse du mort.  
Elle avait bien vieilli ; mais le chagrin et l'âge  
Avaient moins altéré qu'ennobli son visage.  
Elle me reconnut, et du ton le plus doux :  
« Vous vous souvenez donc, me dit-elle, de nous ? »  
Un pareil compliment aurait pu me confondre ;  
Mais elle m'épargna l'embarras de répondre :

« N'est-ce pas, reprit-elle en élevant la voix,  
Que vous pensiez à lui, puisque je vous revois ?  
N'est-ce pas qu'il doit vivre, et que sa renommée  
N'est pas, ne sera pas dans la tombe enfermée ?  
Songez donc, à trente ans ! S'il était mort plus vieux,  
Il aurait produit plus ; il n'aurait pas fait mieux.  
Vous connaissez son œuvre. Ah ! si j'avais encore  
La voix, cet instrument qui rend l'âme sonore,  
Comme je m'en irais, par la ville et les champs,  
Colporter son portrait, et son nom, et ses chants !  
Comme je répandrais le rayon qui m'anime !  
Il faudrait, grâce à moi, qu'on le trouvât sublime !  
Tout est du même prix. Est-il rien de plus beau  
Que ce chant simple et doux : *la Plainte de l'Oiseau !* »

Alors la pauvre femme, avec trop d'énergie,  
Essaya d'attaquer la suave élégie ;  
Mais elle avait touché la corde des douleurs  
Qui devait se détendre à l'approche des pleurs.  
Elle ne put poursuivre : « Ah ! Monsieur, me dit-elle,  
Si vous voulez pour nous être un ami fidèle,  
Voici tous ses morceaux ; veuillez les accepter ;  
Chantez-les, chantez-les, et faites-les chanter. »  
Je ne répondis pas : embarras ou mollesse,  
Je lui tendis la main en signe de promesse,



Et j'emportai le don qui m'était confié  
Comme un legs de l'amour offert à l'amitié.

Paris sera toujours la ville où l'on oublie.  
Il est nombre de gens qu'on aime à la folie  
Chaque fois qu'on les voit, et puis, sans s'émouvoir,  
On restera trois mois, ou quatre ans, sans les voir.  
C'est l'été qui revient; on court à la campagne  
Chercher son petit coin de plaine ou de montagne.  
Je fus absent six mois; puis, avec les temps gris,  
Hirondelle d'hiver, je rentrai dans Paris.  
Mais, j'en dois convenir, j'avais, selon l'usage,  
Oublié les projets faits avant le voyage.  
On dit que les absents ont tort; c'est pour le mieux,  
Car ils ne sont pas plus oubliés qu'oublieux.

L'hiver, en nos pays, est le temps des soirées.  
Des hommes en habit et des femmes parées  
S'entassent, chaque nuit, dans des salons étroits  
Où la place d'un seul se divise par trois.  
Là, pour suivre en tout point l'exemple britannique,  
Sous prétexte de thé, l'on fait de la musique.  
Hier, je me trouvais dans un de ces salons.  
Un artiste allemand, portant des cheveux longs  
(Ce signe en Allemagne est celui des artistes),

Jouait sur le piano des valse assez tristes.  
 Je me trouvais placé tout près de l'instrument.  
 J'avais les yeux baissés, et, machinalement,  
 J'aperçus devant moi des morceaux de musique  
 Adroitement rangés comme en une boutique.  
 Je ne songeais à rien encore, quand, soudain,  
 Je lus sur un morceau : *Romances de Cottin.*  
 Puis sur deux, puis sur trois, puis sur un quatrième.  
 Qui donc ici pouvait résoudre ce problème :  
*Cottin, Cottin, Cottin?*... Ce nom devint pour moi  
 Un reproche indirect de mon manque de foi.  
 Je me disais : « Comment ! par quelle circonstance ?  
 Serait-il devenu célèbre en mon absence ? »  
 Puis, tout à coup : « C'est elle ! elle doit être là,  
 Cachée en quelque coin, sans doute ; cherchons-la. »  
 Je la trouvai bientôt, toujours en robe grise,  
 Le deuil qui ne dit rien, le deuil qui s'éternise.  
 Je traversai la foule et lui tendis la main :  
 « Je n'ai rien fait encor, lui dis-je, mais, demain,  
 Quoi qu'il puisse arriver, j'emploierai ma journée  
 A tenir de mon mieux la promesse donnée.  
 Je parlerai de lui ; comment, je n'en sais rien ;  
 Je tairai votre nom : je citerai le sien.  
 Je ne suis pas de ceux qui dispensent la gloire ;  
 Mais, si quelqu'un me lit, il saura votre histoire. »

Et vous qui la lisez, n'est-ce pas que c'est beau  
De conserver ainsi, par delà le tombeau,  
Le culte de l'artiste et la foi de l'amante?  
Ame de son ami, tu dois être contente!

## BONHEUR ET PLAISIRS

Lorsque Dieu créa l'homme, il le voulut heureux ;  
il lui fit cent présents, dont le plus généreux  
Fut un vase formé d'une étrange matière,  
Qui n'était de métal, de marbre ni de pierre,  
D'ambre ni de cristal. « Prends, lui dit le Seigneur ;  
Le vase où tu boiras se nomme le Bonheur. »  
L'homme crut le saisir ; mais de sa main débile  
Le vase s'échappant, se brisa comme argile.  
Les miettes du Bonheur devinrent les Plaisirs.  
L'homme voulut en prendre au gré de ses désirs.  
« La part que je connais vaut le tout que j'ignore, »  
Disait-il à part soi. Dieu le prévint encore :  
« Ménage ces morceaux, enfant, car je te dis  
Qu'ils se réuniront un jour au Paradis. »

## LE PRESBYTE D'OREILLES

*A Saint-Germain.*

Certain chanteur était avide de louanges :  
On rencontre parfois de ces types étranges.  
Il habitait Paris. Italien ou non,  
Il s'appelait Bravo : c'est un fort joli nom,  
Pour un chanteur du moins. Sa voix était énorme,  
Sa méthode assortie et son style conforme.  
Afin de ne pas voir ses succès compromis,  
Il avait eu le soin de s'entourer d'amis,  
Lesquels, ne craignant pas de pousser à l'extrême,  
Applaudissaient toujours à tout rompre, et quand même.  
Derrière tous ces preux était un second rang  
De ce public bourgeois, vrai, naïf, ignorant,  
Qui ne s'exprime pas autrement qu'il ne pense  
Et qui veut en avoir pour l'argent qu'il dépense.

Ce public disait : « Oui ; mais ceci, mais cela... »  
D'autres, plus impolis, s'écriaient : « Halte-là ! »  
Bref, les opinions se trouvaient partagées  
Selon l'éloignement et comme par rangées.  
Les compliments voisins, Bravo les comprenait ;  
Mais le bruit éloigné point ne lui parvenait.  
Il était... vous savez ce qu'en optique on nomme  
Un myope ? — Sans doute : un myope est un homme  
Qui voit fort bien de près, mais ne distingue pas  
La personne ou l'objet distant de quelques pas. —  
Or, la vue et l'ouïe ayant des lois pareilles,  
Notre homme aurait été myope des oreilles.  
Vous comprenez que, grâce à cette infirmité,  
L'artiste était toujours de lui-même enchanté.

La chose en était là, lorsqu'une maladie,  
Fort rare assurément et mal approfondie,  
Attaqua brusquement chez le pauvre Bravo  
L'organe de l'ouïe et même le cerveau.  
Une commotion étonnante et subite  
Du myope d'oreille avait fait un presbyte.  
Il ne percevait plus que les sons éloignés,  
Les murmures... je crois que vous me comprenez.  
Les amis d'autrefois, les flatteurs de la veille,  
Autour de leur champion faisaient toujours merveille ;

Mais le son rapproché ne lui parvenait point,  
Tandis que l'autre bruit tombait juste à son point.  
On ne le sifflait pas : à Paris, dans le monde,  
On n'est pas si brutal ; mais on plaisante, on fronde,  
Et, mieux que le sifflet, un mot rude ou moqueur  
Égratigne l'oreille et pénètre le cœur.  
Que devait-il penser, le chanteur irascible ?  
Croire qu'il eût baissé, c'était inadmissible ;  
Et pourtant... Il alla chez l'homme aux yeux de lynx,  
Mandl, le grand médecin, dit l'*Espoir des Larynx*.  
Docteur, mon cher docteur, il faut que je l'avoue,  
Le public maintenant me hue et me bafoue.  
Mon talent est connu ; ma voix est toujours là.  
Écoutez-moi plutôt : « La, do, mi, do, mi, la. »  
Alors d'où peut venir un semblable scandale ?  
Est-ce un sort qu'on me jette ou bien une cabale ?  
Le docteur, qui n'est pas clairvoyant à demi  
Et qui connaît les gens, répondit : « Mon ami,  
Je crois qu'il se produit chez vous un phénomène :  
Quand vous êtes en vue, à la lumière, en scène,  
Par une tension des muscles et des nerfs,  
Votre tympan se tourne et se met à l'envers,  
De sorte que le mot ou le son qu'on profère  
Entre dans votre oreille avec un sens contraire...  
— Hein ? — Contraire à celui que vous avez ouï.

Quand vous entendez *non*, c'est que l'on a dit *oui*.  
— Que me dites-vous là? Cela tient du prodige!  
— Puisque votre tympan est retourné, vous dis-je!  
Le cas n'est pas nouveau; je l'ai déjà traité  
Chez un jeune avocat devenu député,  
Qui fut pendant trois jours ministre du commerce.  
C'était le même cas, mais pris en sens inverse.  
Lui, c'était un concert d'anges qu'il entendait;  
Il crut toujours gagner les causes qu'il perdait.  
— Mais, s'écria Bravo, docteur, si je dois prendre  
Le contre-pied de tout ce que je crois entendre,  
Alors, alors je suis pleinement satisfait! »

Toujours, de plus en plus, il le fut en effet.  
Ainsi se consola le presbyte d'oreilles.  
Il obtint des faveurs à nulle autre pareilles.  
Durant toute sa vie il resta convaincu  
Et mourut glorieux comme il avait vécu.

Qu'on ne me dise pas que c'est invraisemblable!  
Un artiste plutôt se donnerait au diable  
Que de croire qu'il peut n'avoir plus de succès.  
Cela se voit partout, même chez les Français:



## LA FOURMI DÉPAYSÉE

*A Mounet-Sully.*

J'ai dans mon jardin une fourmilière  
D'une espèce rare et particulière ;  
Ses nombreux sujets sont de vrais amis.  
Je ne connais pas toutes mes fourmis ;  
Mais, comme elles ont un air de famille  
(Bien que cette race à bon droit fourmille),  
Je suis sûr, ailleurs si j'en rencontrais,  
De les reconnaître à de certains traits.  
J'ai même l'idée (ou l'orgueil peut être)  
Que toutes aussi doivent me connaître  
Jugez du lien qui nous réunit :  
Je n'ai jamais mis un pied dans leur nid,  
Et j'ai même aidé parfois la nature  
En leur avançant quelque nourriture.

Bref, je dois avoir du crédit là-bas,  
Si les animaux ne sont point ingrats.

Un jour, je quitte mon cottage  
Pour prendre le chemin de fer.  
J'allais faire en Suisse un voyage  
Sous prétexte de changer d'air.  
Mon pauvre pays, me disais-je,  
Est de politique assourdi;  
Allons à travers glace et neige  
Chercher le soleil du Midi.  
Si la France ingrate m'oublie,  
Si l'esprit public est ailleurs,  
J'irai chercher en Italie  
Des juges plus doux et meilleurs.

Avint qu'en passant la frontière,  
Je vis courant sur mon habit  
Une fourmi... Par la portière,  
D'un mouvement lesté et subit,  
Je la jetai... Puis de me dire :  
« Méchant ! quel crime ai-je commis ! »  
Car la pauvre bête martyre  
Était une de mes fourmis.  
Sans doute elle sera montée

Par ma bottine, ce matin ;  
Et c'est moi qui l'aurai portée  
Jusqu'ici ; c'est plus que certain.  
Oui, forme, couleur, corpulence,  
Tout s'accorde au signallement.  
Par quelle fâcheuse influence,  
Par quel funeste égarement  
Ai-je exilé ce petit être  
Qui me suivait de bonne foi,  
Croyant que je le dois connaître,  
Puisqu'il me reconnaît bien, moi !

Je me pris à songer alors à la victime  
Que j'avais sottement dévouée à l'abîme.  
Sous un ciel inconnu, dans un pays lointain,  
Que vas-tu devenir, fourmi de mon jardin ?  
Quel sera ton abri ? Car enfin tes pareilles  
Habitent des maisons ainsi que les abeilles.  
Mais celles-ci, du moins, par les chemins de l'air  
Pourraient gagner enfin le lieu qui leur est cher.  
Est-ce que tu pourrais, de tes pattes menues,  
Parcourir de nouveau des routes inconnues ?  
Admettons un moment qu'un instinct naturel  
T'indique le rayon du logis maternel :  
Que d'obstacles partout, de labeurs et d'épreuves !

Les rochers, les ravins, les montagnes, les fleuves !  
Il faudrait plus d'un siècle, à mesurer tes pas,  
Pour atteindre le but que tu n'atteindrais pas.  
Iras-tu demander asile à des insectes  
D'autres communions, d'autres mœurs, d'autres sectes ?  
On te repousserait, car pour toute fourmi  
Tu sais que l'étranger est toujours l'ennemi.  
Livrée à l'aventure, errante, vagabonde,  
Sans abri, sans un trou dans la terre profonde,  
Exposée à la pluie, aux injures de l'air,  
Tu vivras pour mourir au premier froid d'hiver.

O patrie, ô foyer, ô trésors de famille,  
Un homme vous dédaigne, un autre vous gaspille !  
Par besoin de parler ou de faire parler,  
On s'exile soi-même ou se fait exiler.  
On a dit mille fois, et je l'ai dit moi-même,  
Que la seule patrie est aux lieux où l'on aime :  
Mais alors, ces liens si doux et si puissants  
Ne seraient qu'un caprice ou du cœur ou des sens ?  
Non, c'est le sol natal ! O mère, ô ma patrie,  
Je ne te quitte pas ingrate ni meurtrie !  
C'est là le seul amour qui ne puisse changer.  
Est-ce aimer son pays que vivre à l'étranger ?







CLODION

# RÉCITS

---

CLODION

*A. A. J. F. Mézières.*

Voilà longtemps, longtemps, vous avez vu peut-être  
Un homme qu'à ces traits vous pourriez reconnaître :  
Il était long et sec ; habillé tout de noir,  
Il passait le matin et repassait le soir  
Le long des boulevards, seul, grave, lent et digne,  
Ainsi qu'un omnibus qui suit toujours sa ligne.  
Il donnait froid l'hiver, il donnait chaud l'été,  
Car il était couvert d'un habit écourté  
Dont le lustre accusait le trop antique usage.  
Il ne changeait pas plus d'habit que de visage,  
Si bien que, vieillissant l'un et l'autre à l'envi,



Tous deux semblaient râpés pour avoir trop servi.  
Le chapeau, sans avoir sa fraîcheur primitive,  
Gardait le souvenir de sa mode native.  
Son maître ayant toujours porté la tête au vent,  
L'arrière était bien moins dévasté que l'avant.  
Il avait conservé cette forme conique  
Qui distinguait jadis un chapeau romantique.  
Mais ce qui signalait cet homme singulier  
Aux regards des passants, pour les humilier,  
C'étaient des cheveux longs, ses cheveux longs et vierges,  
Mêlés comme l'étoupe et droits comme des cierges,  
Qui semblaient l'abriter sous un balai de crins  
Du haut de l'occiput à la chute des reins.  
Les badauds s'arrêtaient partout sur son passage :  
« C'est un fou, disait l'un ; — et l'autre : C'est un sage.  
— Il est courtier marron, — ancien négociant,  
Officier en retraite, — artiste, — étudiant,  
— Répétiteur de droit ou de mathématiques,  
— Inspecteur des pavés, des voitures publiques... »  
Chacun disait son mot et chacun avait tort.  
Aisément j'aurais mis tout le monde d'accord ;  
Car je le connaissais, ce grave personnage :  
Ce n'était pas un fou ; ce n'était pas un sage.  
C'était tout simplement l'illustre Clodion.  
— Clodion ? qu'est cela ? — La belle question !

Vous ne le savez pas? Voulez-vous son histoire?  
Écoutez : vous verrez si j'ai bonne mémoire.

C'était en l'an mil huit cent trente-trois.  
Un jeune Toulousain de la plus pure essence  
S'en allait visiter pour la première fois  
La capitale de la France.  
Fils d'un pharmacien honnête et régulier  
Dans ses mœurs et ses habitudes,  
Paul (appelons-le Paul) avait fait ses études  
A l'école de Montpellier.  
Reçu je ne sais quoi, gradué, bachelier,  
Licencié, peut-être plus encore,  
Poussé par des instincts plus doux que criminels,  
Il faisait ses adieux à la cité d'Isaure,  
Au Capitole, aux bœux paternels,  
Pour aller à Paris, tout seul... Non, je me trompe :  
Il avait un vieux compagnon  
Qu'il conduisait en grande pompe.  
Je suis bien empêché de vous dire son nom ;  
C'était un compagnon bien nourri, haut et large,  
Un puits de sentiment, un abîme d'esprit :  
Ce compagnon était un manuscrit.  
Un mulet montagnard en aurait eu sa charge :  
Un drame en cinq actes, en vers,

Écrit sur du papier à trente francs la rame :

On ne peut pas moins pour un drame,  
Un drame qui devait fasciner l'univers.

Notre homme se mit donc en route,  
Rêvant le million... non, rêvant le succès.

Arrivé dans Paris, vous devinez sans doute  
Qu'il alla droit au Théâtre-Français.

Il entra sans fierté, sans morgue, on peut le dire,  
Et fut très-poliment reçu par le portier,

Qui lui promit avec un doux sourire  
De lire son ouvrage et de l'apprécier.  
Notre Paul devait-il faire plus? Je l'ignore.

Attendre? Il attendit.

Six mois après il attendait encore,  
Il attendait toujours. Un matin, il se dit :  
Mon drame est un peu long; je gage  
Que raccourci d'un acte il plairait davantage;  
Mon chargement est lourd, je coule, je prends l'eau;

Jetons du lest et sauvons le vaisseau.

Ce n'est pas assez de le dire,  
Il le fit. Un raccord subtil, ingénieux,  
Remit à flot le précieux navire;  
Un membre retranché, le corps se porta mieux.  
Un mois après, il eut la pièce écrite

De sa plus belle main sur son plus beau papier,  
Et Paul fit en tremblant sa seconde visite

A l'impénétrable portier.

Il voulait lui parler ; espérance fragile !

La pudeur vint l'en empêcher.

Il rentra sous sa tente, et, ferme comme Achille,  
Attendit que les Grecs l'envoyassent chercher.

Tous les jours le facteur passait sous sa fenêtre ;

Le théâtre affichait des pièces tous les jours,

Et son nom ne brillait jamais sur une lettre,

Et l'on jouait du Scribe, et du Scribe toujours.

Oh ! qui peindra cette angoisse poignante,  
Ce tourment journalier, cette éternelle attente ?

Mais passons là-dessus. Apprenez seulement

Que, quatre ans écoulés après l'enfantement

De cette œuvre désespérante,

Le drame, délivré de son fier dénoûment,

Allégé, dégagé de plusieurs dithyrambes,

Diminué d'un songe et rogné d'un discours,

Coupé tous les six mois, amoindri tous les jours,

Mutilé des deux bras, amputé des deux jambes,

Se présentait encore au Théâtre-Français,

En un acte, un seul acte, et sans plus de succès.

Bien mieux, le vers pompeux se faisant prose vile,

L'or se tournant en plomb, le grand drame devint  
Comédie et puis vaudeville,  
Se fit plat, se fit sot, en vain ;  
Se vêtit en bourgeois, prit la langue vulgaire ;  
Plumé, rasé, pelé, tondu,  
Devenu bête, ayant perdu  
Toute grâce, tout sel, tout suc, tout caractère,  
Enfin n'ayant plus rien de ce qui peut déplaire,  
L'intrigant fut solliciteur,  
Fit la cour à l'actrice, au souffleur, au lampiste,  
Fut à la fin reçu par un vieux directeur,  
Un directeur artiste...  
Le lendemain matin ce directeur mourut,  
Et drame, vaudeville, auteur, tout disparut.

Voilà quel fut le début littéraire  
De celui qui devait être un jour Clodion.  
Mais n'anticipons pas : une digression,  
Assez courte du reste, est ici nécessaire.  
Il était alors dans Paris  
Une collection de jeunes gens de lettres,  
Petits valets et petits maîtres,  
Riches ambitions dans de pauvres esprits.  
On entonnait l'hymne de délivrance ;  
On voulait tout changer, et sur de vieux débris

Édifier la jeune France.  
Le travail n'était rien, le talent était peu ;  
Il fallait avoir du génie ;  
Or, ils en avaient tous d'après leur propre aveu.  
De sorte qu'un beau jour la France rajeunie  
Adopta crânement pour devise : Génie !  
Pour mot de ralliement, pour marque de vertu :  
Cheveux longs et chapeau pointu !  
« Vous êtes des bourgeois, nous sommes des artistes ! »  
Criaient-ils dans la rue en montrant de gros yeux.  
Du reste, ils composaient des choses assez tristes,  
Et la France, en effet, du moins celle des vieux,  
N'y reconnaissait pas la langue des aïeux.

Je ne sais trop comment Paul fit la connaissance  
De quelques-uns des plus intelligents  
De ces aimables jeunes gens.  
D'abord, il s'amusait de leur extravagance ;  
Mais il y prenait goût tout en la plaisantant.  
Chaque déception qui l'éloignait du monde  
Le rapprochait d'autant  
De la doctrine brune et blonde ;  
Tout venait aboutir à ce foyer latent.  
Et ses cheveux croissaient, croissaient avec la haine  
Des épiciers et des bourgeois.

Le feu sans éclater mine et brûle la laine.  
Il n'avait plus déjà son chapeau d'autrefois,  
Ce chapeau large autant du haut que de la base :  
Le sommet s'étrécit et le bord s'extravase.

Le jour se fait ; le héros dévoilé  
Se montre sous l'enfant timide ;  
L'insecte merveilleux, le papillon ailé  
Dépouille l'humble chrysalide.  
De sorte qu'un beau jour la révolution  
Se fit sans bruit et sans tonnerre ;  
Le jeune Toulousain, l'élève apothicaire,  
Était devenu Clodion.

Clodion, le beau nom ! l'avait-il pris lui-même,  
Ou bien quelque illustre parrain  
S'était-il chargé du baptême ?  
On ne l'a jamais su ; mais il est bien certain  
Que jamais nom, vînt-il de la noble Allemagne,  
Fût-il antérieur au temps de Charlemagne,  
Ne fut porté plus haut que par mon Toulousain.

Donc, après quelque temps, la pléiade sublime  
S'enrichissait de notre ami ;  
Mais celui-ci n'était pas d'un régime  
A faire la chose à demi.  
Il devint le plus fier parmi ces fanatiques.

## Certaine chaleur du Midi

Fermentait dans son sang trop longtemps engourdi.  
Il avait des fureurs, des mépris frénétiques ;  
Il terrassait Racine, il foudroyait Boileau ;  
Pour Corneille pourtant il ôtait son chapeau.  
En public, dans la rue, il prenait la parole,  
Ameutait les passants, insultait les bourgeois,  
Reçevait des soufflets, se battait tous les mois :  
En un mot, il était un des chefs de l'école.

Lancé sur cette voie, il ne s'arrêta plus ;  
    Dans son ardeur pour la réforme,  
Il donnait le vertige aux moins irrésolus  
    De ces combattants chevelus.  
Point de fond ; point d'idée ! Il lui fallait la forme,  
Le style ciselé, le style rutilant,  
    Flambant, palpitant, pantelant,  
Les bas-reliefs d'airain, les sculptures massives,  
L'enjambement hardi, les rimes convulsives.

Mais, direz-vous, avait-il du talent ?  
— Il alignait des vers aussi bien que les autres,  
Et j'en connais plusieurs, parmi ces fiers apôtres,  
    Je parle des plus glorieux,  
Qui ne pensaient pas plus et ne rimaient pas mieux.  
Le pauvre Claudion n'eut pas leur renommée ;



Pourquoi cela ! Je n'en sais rien :  
Qui sait comment la gloire vient,  
Comment elle s'en va ? Hasard et puis fumée.  
Clodion n'en eut pas ; cela, je le sais bien.

Laissons passer dix ans : dix ans, c'est peu de chose  
Quand on parle du temps passé.

Quel changement, quelle métamorphose !

Qu'est devenu ce soleil éclipsé ?

Où sont-ils les soldats de ce camp dispersé ?

Chacun a fait son nid, sa case, sa boutique,

Qui dans le feuilleton, qui dans la politique.

D'aucuns vendent des actions !

O désolation des désolations !

Seul, au milieu des ruines couchées,

Comme un chêne restant des forêts défrichées,

Un homme était debout.

Il avait conservé son austère figure,

L'antique sombrero, la longue chevelure ;

Et l'on voyait passer partout

Ce débris d'un âge héroïque,

Ce fossile vivant dont la voix poétique

Chantait : *Impavidum ferient ruinæ*.

Quel était ce héros, ce demi-dieu, ce maître ?

En effet, qui pouvait-il être?  
— Clodion? — Oui, c'est vous qui l'avez deviné.

Qui sait si dans mille ans, dans deux mille ans peut-être,  
Le dernier de nos éléphants  
Ne sera pas promené par les rues,  
Expliqué, commenté par les nouveaux savants,  
Et poursuivi par les petits enfants  
Comme un échantillon des races disparues?

Tel était Clodion au milieu de Paris.  
C'est alors qu'il passait devant les éventaires,  
Sujet de quolibets, thème de commentaires,  
Seul, insoucieux, incompris.  
Ah! le temps n'était plus de ces ardeurs lyriques  
Qui s'exhalaient au ciel en strophes pindariques.  
Et pourtant il fallait manger:  
C'est la loi, loi dure et brutale,  
L'hôte affamé que rien ne saurait déloger.  
Comme concession à la vie animale,  
Le dieu fût descendu jusques au vers léger,  
Jusques au roman à la mode.  
Rien de plus facile à traiter:  
Il eût suivi la commune méthode.

Mais se faire imprimer, mais se faire éditer,  
Voilà ce qui n'est pas commode.  
Les journaux regorgeaient : la casse et le séné,  
Sous des prétextes politiques,  
S'y livraient tous les jours des combats fantastiques.  
D'ailleurs, le lyrisme effréné,  
Le style coloré, les épices attiques,  
N'étaient pas pour flatter le goût de l'abonné.  
Et cependant, quoi que l'on fasse,  
Il faut vivre. Comment ? Cherchons : les confiseurs,  
Ces antiques soutiens du culte des neuf sœurs,  
Ces hospitaliers du Parnasse,  
Oubliaient leurs devoirs et manquaient à leur race.  
Ils avaient racheté les vers des grands auteurs,  
Coupé, taillé ces poésies  
En morceaux ronds, carrés, divers,  
En avaient habillé leurs pralines choisies,  
Si bien que dans les grands desserts,  
Les messieurs bien vêtus et les aimables dames,  
Pour le plaisir des sens et l'ornement des âmes,  
Grignotaient, en lisant, des bonbons de huit vers.

O ruses de l'enfer ! inventions infâmes !  
Les fabricants de mirlitons,  
Consommateurs de ces petits poèmes

Qu'ils achetaient au prix de quelques rogatons,  
Pour ne plus les payer les fabriquaient eux-mêmes.  
Ce métier, Clodion ne l'aurait pas voulu.

Mais les héros ne sont pas d'une pièce;  
On dit que Jupiter eut ses jours de faiblesse.

La faim est un maître absolu

Qui vous commande, qui vous presse.  
L'estomac parlait haut; l'esprit fut comprimé;  
Le poète céda devant l'homme affamé.

Il ne put illustrer les bonbons littéraires;

Il n'orna pas de ses rimes légères

Les mirlitons dégénérés.

Il descendit plus bas : il fit de la réclame.

Clodion, Clodion, souviens-toi de ton drame !

Et vous, Muses chastes, pleurez !

Pleurez ce Phaéton, pleurez ce jeune Icare,

Ce trop fier nourrisson d'un siècle trop avare,

Pleurez ce génie éclatant

Réduit à célébrer les bienfaits d'un dentiste !

Je veux vous le dire pourtant,

S'il traita la réclame, il le fit en artiste.

Il lui donna la forme et la couleur;

Dédaigneux d'un succès facile,

Élevant son sujet à sa propre hauteur,

Il inventa la réclame de style.  
De quel ton inspiré, de quels vers abondants,  
Il festoyait ces mains fermes et sûres  
Qui plaçaient, déplaçaient et remplaçaient les dents  
Sans crochets et sans ligatures!  
Fallait-il annoncer en termes redondants  
Une de ces eaux destinées  
A combattre l'effet des rapides années?  
C'était l'huile d'Iris ou la crème d'Hébé.  
Pour les pâtes hygiéniques  
Qui donnent au teint bis des blancheurs chimériques,  
Il invoquait le nom de Niobé.  
Cléopâtre l'avait instruit de ses aromes,  
De ses parfums orientaux :  
Les blessures séchaient à l'aspect de ses baumes ;  
Il avait retrouvé, grâce à ses longs travaux,  
Les secrets d'Absalon et ceux d'Alcibiade ;  
Il en faisait jaillir, par des moyens nouveaux,  
L'élixir de beauté, l'essence de pommade.  
Puis quels termes discrets, quels détours délicats  
Pour faire deviner l'emploi de ses vinaigres !...  
Il maigrissait les hommes gras,  
Il engraissait les femmes maigres !  
Eh bien, ce novateur, cet homme universel,  
Ce chimiste, ce philanthrope

Dont les œuvres couvraient tous les murs de l'Europe,  
Vous l'avez vu passer fier comme un immortel,  
Méditant, composant ces étranges merveilles  
Qui chatoyaient aux yeux et charmaient les oreilles.  
Il marchait sans regard, plus grave qu'un iman,  
Toujours pensif, toujours le même;  
Il semblait avoir pris son habit pour emblème  
Et ses cheveux pour talisman.  
C'est que le malheureux croyait à son génie.  
O vous tous qui l'avez connu,  
Voulez-vous maintenant savoir son agonie?  
Avez-vous demandé ce qu'il est devenu?  
Quelques pages encore, et l'histoire est finie.

Un jour, voilà dix ans, Clodion affamé  
Fit rencontre au coin d'une rue,  
Sur le bitume accoutumé,  
D'un ancien compagnon de la secte pointue,  
Un fuyard, un civilisé;  
Un lion de l'Atlas qui s'était mis en cage,  
Un poète élégant, un poète rasé,  
Un chapon fier de son plumage;  
Au reste, assez bon compagnon,  
Esprit souple et commun, sans valeur, sans nature :  
Il avait réussi, comme on se le figure.

S'il était moins connu, je citerais son nom.  
Clodion ne l'eût pas abordé, je le jure,  
Ce fut l'autre qui l'appela,  
Lui prit la main et lui parla  
De ses nombreux succès, de son fils, de sa femme ;  
Finit par l'inviter à souper. Ce soir-là,  
La Porte-Saint-Martin donnait son nouveau drame,  
Huit actes et quinze tableaux,  
Trucs inédits, fanfares militaires,  
Haute moralité, danses de caractères,  
Décors et costumes nouveaux.  
Le succès (grand succès) était fixé d'avance ;  
Tout était calculé, compté, réglé, soldé ;  
On n'avait pas épargné la dépense ;  
Le souper de réjouissance  
Était depuis deux jours chez Véfour commandé.  
C'est à cette fête d'artistes  
Que l'heureux dramaturge invitait Clodion.  
Un souper d'écrivains, d'acteurs, de journalistes...  
Une telle invitation  
Pouvait-elle être rejetée  
Par un vieux compagnon, par un ancien ami ?  
Non, vous en convenez : elle fut acceptée.

Donc, le soir même, à minuit et demi,

Le noble Toulousain, dans son plus beau costume,  
C'est-à-dire celui qu'il portait de coutume,  
Entrait à pied, à jeun, chez le fameux traiteur.

Un des garçons voulait lui refuser la porte,  
Le prenant pour... Enfin, n'importe,  
Il entra. Son entrée eut un succès flatteur.

Il trouva là quelques vieux romantiques  
Qu'il avait autrefois connus,  
Depuis, dramaturges, critiques,  
Vaudevillistes devenus.

Ils étaient tous plus ou moins parvenus,  
Selon leur aptitude à manier la prose,  
Et tous plus ou moins décorés,  
Selon leur énergie à demander la chose.  
Ils furent très-polis pour des hommes lettrés.  
On parla de la pièce, elle était éclatante ;  
Ce n'étaient que rires et pleurs.

L'enthousiasme avait dépassé toute attente.  
Succès d'argent. Vingt couronnes de fleurs  
Par le directeur achetées

Au moment solennel avaient été jetées  
Sous le feu des bravos hurlés par les claqueurs.

A ce moment, deux actrices entrèrent ;  
L'incident détourna le cours de l'entretien ;  
Les flatteurs aussitôt vers elles se tournèrent :



Elles avaient tout fait ; la pièce n'était rien.  
Bref, tout se pratiqua suivant l'usage ancien ;  
Et l'on se mit enfin à table,  
Usage plus ancien, surtout plus respectable.

Ces convives étaient des gens pleins de gaîté.  
Obligés toujours dans le monde  
De cacher avec dignité  
Les méditations de leur âme profonde,  
Accablés sous le poids de leur apostolat,  
De leur nom affiché, de leur gloire connue,  
Ainsi que les hommes d'État,  
Ils sont froids dans le verbe et secs dans la tenue.  
Ici, c'était tout différent ;  
Ne pouvant pas s'en faire accroire,  
Ils savaient oublier leur majesté, leur rang,  
Et se compromettaient jusqu'à manger et boire.  
Comme de braves gens ils s'amusaient entre eux.  
Ils racontaient des contes graveleux  
(Je ne parle pas des actrices).  
C'étaient des écoliers espiègles et gouailleurs,  
Des diseurs de bons mots, des faiseurs de malices,  
Je dirais presque des farceurs,  
N'était le grand respect que j'ai pour les auteurs.  
Clodion, cependant, était d'une autre étoffe :

Chacun jasant comme eût fait un portier,  
Il buvait comme un chansonnier,  
Il mangeait comme un philosophe.  
Il vidait les flacons, il absorbait les plats.  
Il n'avait vu jamais pareille fête :  
Les vins étaient fumeux et les mets délicats.  
Ces diverses vapeurs fermentaient dans sa tête.  
Il n'avait rien dit jusque-là ;  
Mais enfin, lorsque vint le dessert, il parla.  
Les oiseaux babillards se turent pour l'entendre ;  
On était curieux d'apprendre  
Ce qui pouvait sortir de cette tête-là.  
Il parla. Ce qu'il dit, qui pourrait le redire ?  
Qui peut peindre un torrent précipité des monts,  
Un agonisant en délire,  
Ou Satan, dans le noir empire,  
Conduisant le chœur des démons ?  
Il foudroya du mot, du regard et du geste,  
Ces courtisans de l'or, ces déserteurs du beau,  
Ces traîtres satisfaits d'une gloire modeste,  
Renégats de la forme, apostats du chapeau,  
Ces crânes sans cheveux, ces cerveaux sans cervelles,  
Esclaves éhontés d'un stupide public,  
De l'âme et de la muse ayant fait le trafic,  
Aigles désemparés ayant vendu leurs ailes !...

Et sa bouche écumait et ses yeux flamboyaient,  
Et tous les convives riaient.  
Il semblait qu'il allât descendre dans l'abîme.  
L'ivresse doublant sa fureur,  
Il fut terrible, il fut sublime ;  
Il fut si grand, si beau, si laid, qu'il faisait peur.  
Puis les sons de sa voix par degré s'affaiblirent ;  
Son geste avait perdu sa force et sa fierté ;  
Ses prunelles de feu d'un voile se couvrirent ;  
Il s'endormit : le cygne avait chanté.

Le soleil colorait la fenêtre entr'ouverte ;  
Les moineaux du Palais-Royal  
Réclamaient des passants leur repas matinal ;  
Clodion s'éveilla. La salle était déserte.  
Sur un divan il était renversé.  
Il cherche à rappeler sa fragile mémoire.  
Que pouvait-il s'être passé ?  
Au milieu de la table un plat était dressé,  
Et ce plat contenait (voudrez-vous bien le croire ?)  
Ce plat contenait des cheveux,  
Des cheveux bruns et longs, tout semblables à ceux...  
La brise du matin vint rafraîchir sa tête ;  
Il y porta la main... Ciel !... Ici je m'arrête.  
Ces cheveux sur un plat dressés,

Ces cheveux servis sur la table,  
Ces cheveux... achevez... vous les reconnaissez !  
O pauvre Clodion ! ô nuit épouvantable !

Vous croyez que dans sa fureur  
Il poussa pleurs et cris, il brisa les assiettes ?  
Non ; les grandes douleurs sont sèches et muettes.

Il demeura fixe dans sa stupeur.  
Il voyait dans la glace un horrible visage,  
Un mannequin sans forme, un masque sans couleur :

C'était lui ! grand Dieu, quel ravage !  
Titus, cet empereur aussi simple que sage,  
Connu pour sa clémence et pour ses cheveux courts,  
N'avait pas la tête plus rase.

Adieu ! beauté, génie, amours,  
Papillons aux ailes de gaze ;  
Quand vous fuyez, c'est pour toujours !  
Regardez ce noble jeune homme  
Que vous visitiez autrefois :  
Savez-vous comment il se nomme ?

Le poète a vécu ; saluez le bourgeois !

Clodion n'était plus lui-même :  
Son crâne chauve était ridé ;  
Il le frappa du poing dans un geste suprême,  
Et le crâne sonna comme un cruchon vidé.

Deux jours après, Paul était à Toulouse.

Il revit le toit paternel,  
S'orna d'un tablier, d'un pilon, d'une épouse,  
Qui lui firent des jours de jujube et de miel.

En ce moment, Florine espère  
Que le nourrisson toulousain  
Qu'avec un juste orgueil elle porte en son sein  
Sera le successeur et le fils de son père.

Un jour, Florine, assise au comptoir conjugal,  
Disait à son mari : « Que contient ce bocal ?

Du chanvre noir ou de la mandragore ?  
— C'est, lui répondit Paul d'un ton patriarcal :  
De la racine d'ellébore. »

Cependant, à Paris, le long des boulevards,  
La foule des oisifs accourt de toutes parts,  
Assiste au carnaval de la ville élégante,  
Fume, prend son café, suit le cours de la rente,  
Sans même remarquer qu'elle n'aperçoit plus  
Clodion, le dernier des hétéos chevelus.

## LA BIBLIOTHÈQUE D'EUGÈNE

*A J. P. Barbier.*

« Mon cher, je vais t'apprendre une grande nouvelle,  
Une nouvelle étrange, incroyable.... — Laquelle?  
— Tu vas rire de moi, tu vas te récrier....  
— Mais encore? — Mon cher, je vais me marier.  
Qu'en dis-tu? — L'aventure est assez ordinaire.  
— J'entends me marier devant monsieur le maire.  
— Je ne l'eusse jamais compris d'autre façon.  
— Oui, j'étais fatigué de l'état de garçon.  
Que veux-tu? J'ai tout fait; je connais trop la vie;  
La ressource dernière est la philosophie.  
J'ai trente ans révolus et je perds mes cheveux.  
J'aime une jeune fille; elle est selon mes vœux :  
Dix-neuf ans, des yeux bleus, une tête de Greuze,  
Une taille élégante, une dot généreuse,

Un beau-père charmant qui s'est épris de moi,  
Et pas de belle-mère !... Est-ce assez ? — Oui, ma foi.  
— Aussi, c'est résolu : quoi que tu puisses dire,  
Ne dis rien, et surtout garde-toi bien de rire. »

Ainsi parlait Eugène, un garçon singulier  
Que j'ai beaucoup connu quand j'étais écolier.  
Pauvre Eugène ! Il avait toutes les aptitudes ;  
Mais il n'en fit pas moins d'exécrables études :  
Il voulut tout apprendre, apprit tout, ne sut rien.  
Depuis, étudiant, docteur, musicien,  
Écrivain, avocat, peintre, sculpteur, que sais-je?...  
Il demeura toujours l'Eugène du collège,  
Ne faisant jamais rien, pour se trop occuper,  
Et restant sans état, de peur de se tromper.

Eugène poursuivit : « Comme tu le peux croire,  
J'ai dû depuis longtemps renoncer à la gloire ;  
C'est un champ de cailloux qui produit peu de grain ;  
Le chardon et l'ortie ont pris tout mon terrain.  
D'un espoir mieux fondé la fortune me berce :  
Mon beau-père est marchand ; je reprends son commerce.  
Je vais vendre les vins que je chantais jadis.  
*Sic transit gloria mundi ! — De profundis !* »

(Deux ou trois mots latins conservés sous la neige  
Sont toujours de rigueur entre amis de collège.)

Nous allions nous quitter en nous serrant la main :  
« A propos, me dit-il, viens donc me voir demain.  
J'ai chez moi des objets, des papiers de jeunesse,  
Des riens qu'il ne faut pas que ma femme connaisse.  
Tu comprends : nous allons faire la part du feu.  
T'attendrai-je?—Sans doute.—Ademain donc.—Adieu.

Le lendemain matin je frappais à sa porte,  
A son grenier : « Entrez ! » me dit une voix forte.  
Deux fauteuils étaient là, d'un damas presque bleu,  
Et nous fûmes bientôt assis au coin du feu.

Ce n'était pas chambre ordinaire  
Que la chambre de mon ami,  
Car sa richesse mobilière  
Comptait trois fauteuils et demi.  
Point de commode, point de table,  
Point de lit. — En êtes-vous sûr? —  
Hélas ! rien n'est plus véritable.  
Mais attendez : le long du mur,  
Régnaient une charpente énorme  
D'un indéfinissable aspect ;  
On ne saurait dire la forme



Qu'affectait ce meuble suspect.  
Un rideau de toile ou de laine  
Dans ses longs plis le recélait ;  
Voilà ce que l'on appelait  
La bibliothèque d'Eugène  
(Son prédécesseur Diogène  
Se logeait bien dans un tonneau).  
Maintenant levons le rideau ;  
Soyons plus curieux que sages,  
Et nous allons savoir comment  
Ce meuble ou cet appartement  
Se divisait en deux étages.

Au premier, un long matelas .  
S'aplatissait sur une planche ;  
Plus loin, quelques paires de bas  
Auprès d'une chemise blanche ;  
Une cuvette, un broc plein d'eau,  
De vieux habits, des bottes vieilles,  
Plus loin encore deux bouteilles,  
Une assiette avec un couteau.

Le second était plus étrange ;  
Il éblouissait les regards :  
C'était un grotesque mélange

D'objets pressés, confus, épars,  
Un effroyable pêle-mêle  
De livres, de papiers froissés  
De bois à brûler, de vaisselle,  
De boîtes, de plâtres cassés,  
D'outils, de faïences, de fioles ;  
Des tableaux, des antiquités,  
Des armures, des fruits gâtés,  
Des jouets d'enfant, des babioles,  
Une arquebuse, un tibia,  
Un manche brisé de guitare ;  
Jamais peintre ne délaya  
Une palette si bizarre.  
Étonnez-vous après cela  
Que sa chambre fût peu garnie !..  
Vous le prétendez ? Je le nie.  
Sous la main n'avait-il pas là  
Commode, lit, musée, armoire.  
Garde-robe, garde-manger,  
Cave, atelier, laboratoire,  
Jardin anglais et potager ?  
On ne trouverait pas sans peine  
Un appartement si complet :  
Voilà ce que l'on appelait  
La bibliothèque d'Eugène.

« Mon ami, me dit-il d'un ton grave, il est temps  
De procéder à l'inventaire.  
— Allons, je suis prêt; je t'attends,  
Ou plutôt, non : laisse-moi faire.  
De ton intérieur je sais plus d'un mystère ;  
Je voudrais voir là-haut si rien n'est dérangé. »

Ce disant, je me dirigeai  
Vers ce semi-fauteuil, plus tard chaise bâtarde,  
Ottomane depuis, maintenant escabeau.  
Je montai bravement; je tirai le rideau  
Qui glissa lentement sur la tringle crieurde.

Rien n'était dérangé; dans un désordre égal  
Ces éléments divers, étalés face à face,  
Paraissaient échanger un regard amical.  
Un seul objet changé de place  
Eût nui certainement à l'effet général.

« Maintenant, procédons au siège de la place :  
Je ne sais par où commencer.  
Qu'est-ce que je tiens là? — Ça? c'est une statue.  
— Diable! j'ai failli la casser.  
Elle est, ma foi, fort peu vêtue :  
C'est Vénus qui se met la main sur l'estomac.

— Tu dois apercevoir, dit-il, une cassette :  
Pousse ce crâne humain à mettre le tabac ;  
Écarte ces papiers, tire la serinette ;  
Bien ; enfonce la main à droite.... à gauche....—Ici ?  
— Oui. — Très-bien ; je la sens, je la tiens. La voici,  
La cassette mystérieuse !  
Elle doit contenir des objets de valeur ?  
— Non, des lettres d'amour, des rêves de bonheur  
D'une orthographe vicieuse :  
Des vers, des boucles de cheveux ;  
Des choses à brûler.... Pourtant, si tu le veux,  
Nous ferons grâce à mon drame en cinq actes.  
Il est un peu sanglant, mais en rimes exactes.  
Peut-être quelque jour on le retrouvera ;  
On jettera les yeux sur la feuille jaunie ;  
Les critiques diront : C'était un grand génie.  
Il est mort !... Ou plutôt un habile en fera,  
Larira,  
Un vaudeville ou bien un opéra.  
En faveur du collège et de la poésie,  
Passe-moi cette fantaisie.  
Et maintenant, le reste au feu !  
Au feu serments d'amour, stupides espérances,  
Cheveux de toutes les nuances,  
Adieu, mes rêves d'or, mes maîtresses, adieu !

—Poursuivons. Qu'est ceci!—Ce cahier? C'est ma messe.

Vois comme, avec le temps, le papier se salit!

Une messe orchestrée, une œuvre de jeunesse.

Sans feu, sans piano, j'écrivais dans mon lit.

On devait la chanter; j'en avais la promesse.

Il me fallait deux cents exécutants

(Dieu te garde, mon fils, des artistes chantants!)

Et ma messe.... Tu vois ce qu'elle est devenue.

Je veux pourtant la conserver,

Car la fortune enfin, cette belle inconnue,

Peut venir un jour me trouver.

Et d'ailleurs, j'apprendrai la musique à ma femme,

Et nous pourrons chanter mes grands chœurs à deux voix.

— Allons, mettons à part cette messe et ce drame.

Dieu! qu'est-ce que je sens? et qu'est-ce que je vois?

Ce sac? — Ce n'est rien, dit Eugène.

— A travers le tissu je sens des objets ronds,

Des boules de loto, des noix ou des marrons?

Je vais l'ouvrir. — Non; ce n'est pas la peine.

— Si. Je suis curieux et je désire voir

Ce que contient ce sac. — Tu vas donc le savoir,

Et tu regretteras peut-être de l'apprendre.

Écoute, me dit-il en me regardant bien :

As-tu jamais aimé? — Moi! je n'en sais trop rien.

Heureux serait celui qui pourrait le prétendre!

Mais que ton cœur soit en repos.

Parle, et sois assuré que je puis te comprendre.

— Eh bien, je veux d'abord te le dire en deux mots :

Ce sac contient... des haricots.

Si ce début n'a pas effrayé ta vaillance,

Allumons une pipe, et garde le silence.

« J'avais vingt ans alors ; il me souvient qu'un jour

Je me trouvai saisi d'un violent amour.

Des yeux noirs, un teint mat, une jeune créole ;

Nous nous étions tout dit, sans dire une parole.

Son nom... Mais à quoi bon ? on ne l'a su jamais ;

Son âge, son état... je l'aimais !... Je l'aimais

De cette flamme vive et pourtant retenue

Qu'on ne retrouve pas après qu'on l'a connue.

Te dire sa candeur, sa grâce, sa beauté...

Son portrait fait par moi te paraîtrait flatté ;

La femme qu'on préfère est toujours la plus belle ;

Et que sera-ce, alors qu'on est aimé par elle ?...

Oui, cela maintenant te paraît singulier :

Je te parle d'amour... je vais me marier !

Et pourtant, tous les soirs j'étais sous sa fenêtre :

Je ne sais si mon pas me faisait reconnaître ,

Mais je voyais de loin son rideau s'agiter,

Sa fenêtre s'ouvrir et mon cœur y monter.

Alors nous échangeions quelques mots à voix basse ;  
Les mêmes mots toujours dits à la même place ;  
Puis, nous nous envoyions un baiser de la main ;  
Elle disait : « Bonsoir... » Je disais : « A demain ! »  
Et tous les jours ainsi je traversais la ville  
Par la pluie ou le vent ; j'allais d'un pied agile,  
Faisant un long trajet rien que pour la revoir  
Et soupirer tout bas l'harmonieux bonsoir.  
Une fois, j'arrivais à l'heure accoutumée ;  
Cependant je trouvai la fenêtre fermée.  
L'immobile rideau ne tremblait même pas.  
J'eus beau rester en place et marcher à grands pas.  
L'appeler par son nom ? c'était une imprudence.  
Attendre ? c'eût été mourir d'impatience.  
Je ne savais que faire : il fallait en finir ;  
Il fallait qu'elle sût... Comment la prévenir ?

« J'ai souvent entendu parler de mascarades,  
Guitares et manteaux, feutres et sérénades,  
Qui servent les amants sous de plus doux climats.  
Langage de poète auquel je ne crois pas.  
Car enfin, s'il est vrai qu'un air de mandoline  
Peut réveiller le cœur d'une jeune Rosine,  
Il devrait réveiller aussi le vieux tuteur,  
Ou le mari jaloux, ou le père grondeur.

Il m'a toujours semblé qu'il est fort inutile  
 D'aller faire sonner ses amours par la ville,  
 D'aller chanter tout haut au vieux père endormi :  
 J'adore votre fille en secret, *do, si, mi*.  
 O mari généreux, ta femme me préfère ;  
*Si, la, mi*, je l'attends dans l'ombre et le mystère.  
*Do, si, sol*, j'ose aimer ta pupille, ô tuteur,  
 Et je viens te l'apprendre en *mi* bémol majeur.

« Donc, nous ne faisons pas de l'amour en musique ;  
 Mais, pour ne pas user de ce moyen classique,  
 Il en fallait trouver un autre, quel qu'il fût.  
 Je ne le trouvai pas : le hasard y pourvut.  
 En baissant tristement la tête vers la terre,  
 J'aperçus un objet qui n'est pas une pierre.  
 Une pierre aurait pu casser la vitre... Non.  
 C'était un... Il faut bien l'appeler par son nom.  
 C'était un haricot de la plus belle espèce,  
 De Soissons. Tu comprends qu'avec un peu d'adresse  
 Sur la vitre sonore on pouvait le lancer.  
 Le moyen était plat, je dois le confesser ;  
 Mais l'amour a toujours un côté ridicule.  
 Personne n'était là ; je n'eus pas de scrupule :  
 Le haricot frappa le verre ; elle comprit ;  
 Le rideau s'agita, la fenêtre s'ouvrit ;



Et je rentrai chez moi, fier de ma découverte,  
Et peuplant de bonheur ma chambrette déserte.

« Je réfléchis beaucoup le soir en me couchant ;  
Aussi, le lendemain, j'étais chez un marchand,  
Faisant provision de nouveaux... projectiles  
Qui, dans un cas pareil, auraient pu m'être utiles.  
J'en achetai beaucoup, tu le vois. Eh ! mon Dieu,  
Je craignais, moi naïf, d'en avoir pris trop peu.  
Jeune, peut-on jamais douter de la jeunesse ?  
Mon amour ne pouvait avoir ni fin ni cesse.  
Eût-il duré dix ans, comme un roman nouveau,  
Que mon sac eût à peine abaissé son niveau.  
Il dura moins pourtant. Dès le second volume,  
L'automne était venue et je pris un gros rhume.  
Je devins moins exact ; on ne s'en plaignit pas.  
Puis vinrent les brouillards, les gros temps, les frimas ;  
Puis vinrent d'autres soins, d'autres amours peut-être ;  
J'oubliais doucement l'attachante fenêtre.  
Elle, je la revis par hasard une fois ;  
Nous rougîmes tous deux et restâmes sans voix.  
Puis je n'y pensai plus ; je ne rêvai plus d'elle ;  
La flamme avait jeté sa dernière étincelle.  
Voilà, mon cher ami, l'histoire de ce sac,  
Celle de mes amours... Donne-moi du tabac. »

En prononçant ces mots il s'efforça de rire :

Mais il avait des larmes dans les yeux.

Nous restâmes longtemps pensifs et soucieux,

Sans nous regarder, sans rien dire,

Dans des rêves lointains voyageant tous les deux.

Je rompis le silence : « A quand le mariage?

— Quel mariage?... Ah ! oui, oui, le mien ? Dans huit jours.

— Au revoir, mon ami, sois heureux en ménage,

Et conserve longtemps tes nouvelles amours ! »

## JEAN ET JOHN

*A Dumas fils.*

Deux amis, Jean et John, l'un Français, l'autre Anglais,  
S'en vont faire un voyage ensemble.  
Ils veulent parcourir le monde. Laissons-les  
S'éloigner l'un de Douvre et l'autre de Calais.  
Savez-vous ce qui les rassemble ?  
L'un est vif, généreux, quelquefois étourdi,  
Grand chercheur de dangers, grand chanteur d'ariettes ;  
Il brave volontiers le soleil à midi,  
Et, le soir, prend souvent le menton aux soubrettes.  
L'autre, au contraire, est calme, on pourrait dire froid.  
Ferme à l'occasion, il fuit les imprudences,  
Recommande un écueil, signale un bon endroit,  
A son thé dans sa malle et marque ses dépenses.  
Vous jugerez qu'étant à ce point différents,

Nos deux amis sont gens à faire bon ménage.  
Ils sont au demeurant à peu près du même âge,  
Et tous les deux issus d'honorables parents.

Un voyage en commun, c'est une rude épreuve :  
Que de concessions, d'égards, de compromis,  
Pour être commensaux et demeurer amis !  
Qu'on soit en pleine mer et supposé qu'il pleuve :  
Tous à bord sont couchés, s'ils ne sont endormis.  
Mais il ne reste plus qu'un seul lit disponible,  
Quel lit, vous le savez, un lit indivisible.  
Jean, chevalier français, l'offre résolûment ;  
John, gentleman anglais, l'accepte poliment.  
Jean, fort de son honneur, s'assied sur des cordages,  
Attend patiemment la fonte des nuages,  
Sur son nez rougissant ajuste son manteau,  
Conçoit en philosophe un rhume de cerveau,  
Fait des vers à sa belle et lance des yeux mornes  
A cet astre moqueur qui lui montre ses cornes.  
John, usant de son droit, se maintient en santé,  
Trouve son lit trop dur et s'abreuve de thé.

Tombent-ils pour dîner dans une hôtellerie ?  
L'ordinaire est frugal, et nos amis ont faim.  
On leur offre un poulet de mine rabougrie,

Poulet moins que pigeon, poulet d'auberge enfin.  
Rien d'autre, pas un œuf, pas un nid d'hirondelles,  
Pas un pois chiche ! « Eh bien, qu'on nous le serve : allons ! »  
Jean, chevalier français, s'empare des pilons ;  
John, gentleman anglais, se contente des ailes.  
Voilà le vrai moyen d'être toujours d'accord :  
Qui dira le contraire aura mille fois tort.

Un jour, nos deux amis sont jetés à la côte,  
Moitié par la tempête et moitié par leur faute.  
Ils tombent au milieu d'un pays inconnu,  
Pays d'heureux aspect, d'apparence fertile.  
Ils pouvaient aisément se croire dans une île  
Où nul Européen n'était encor venu ;  
Peuplée, évidemment ; par qui, par des sauvages,  
Des hommes nus peut-être ou des anthropophages.  
Il fallait avant tout se construire un abri.  
On avise à ce but la falaise voisine.  
John est plus prévoyant : sa malle est une usine  
Où sont tous les engins, depuis le bistouri  
Jusqu'aux armes à feu de guerre et de cuisine.  
Jean n'a que son génie aidé par deux bons bras.  
Il se met au travail sans craindre la dépense,  
Empile des cailloux, pique des échelas,  
Élève la maison, établit la défense,

Et prépare le soir un souper de hasard  
Dont John, moins affamé, prend la meilleure part.  
Nos alliés, bercés au sein de la nature,  
La tête sur le coude et le corps sur la dure,  
S'endorment. Tout à coup, au milieu de la nuit,  
Autour de la cabane il se fait un grand bruit :  
Les sauvages venaient avec des cris de guerre,  
Des tambours, des tamtams, voire des éléphants,  
Attaquer les intrus. Semblables aux enfants,  
Qui préviennent toujours du mal qu'ils veulent faire,  
Ils se donnaient du cœur en roulant leur tonnerre.  
Jean et John, réveillés par ce bruit opportun,  
L'œil au guet, l'arme au poing, se mettent en défense ;  
Ils sont égaux ici pour l'intérêt commun.  
La troupe bigarrée en désordre s'avance.  
Douze coups réguliers retentissent dans l'air,  
Et les sauvages sont le plus surpris du monde  
D'apprendre à leurs dépens combien un revolver  
Peut abattre de gens par minute et seconde.  
Ils tombent comme font les prunes au mois d'août, .  
Par douzaines d'abord et bientôt par centaines.  
Les plus braves voulaient pousser la chose à bout :  
C'était l'avis de trois ou quatre capitaines.  
Mais à côté des preux sont les bourgeois prudents  
Qui pensent qu'un génie est caché là dedans.

La peur, quoi qu'on ait dit, est bonne conseillère;  
Je parle pour celui qui veut vivre et qui vit :  
Un bélier se sauva ; le troupeau le suivit.

Avez-vous mis le pied dans une fourmilière?  
Vous voyez aussitôt des milliers de fourmis  
Courir à droite, à gauche, emportant leur bagage :  
Avec non moins d'ardeur fuyaient les ennemis,  
Si bien qu'il n'en resta pas un seul sur la plage.

John, gentleman anglais, avec pleine raison,  
Changea deux fois de linge et garda la maison.  
Jean, paladin français, ivre de sa victoire,  
Se mit, fusil en main, sur le pas des fuyards.  
Que cherche-t-il ? qui sait ? Une page d'histoire ?

Le sauvage a des pieds et des trous de renards ;  
Tout est rentré sous terre. En dernière ressource,  
Le héros fatigué retourne sur ses pas,  
Rapportant, il est vrai, la palme des combats,  
Mais devant renoncer à celle de la course.  
Le soleil qui se lève éclaire les chemins.  
Jean, suivant le sillon des cadavres humains,  
Voit poindre à l'horizon la cabane lointaine.  
John, pendant ce répit, n'a pas perdu sa peine,

Il a pris tour à tour tous les petits outils,  
Réparé lestement les brèches de l'enceinte,  
Barricadé la porte, armé tous les fusils,  
Et dans son Gibraltar il repose sans crainte.

Jean, qui s'approche enfin, voit flotter un drapeau  
Sur le logis commun ; il fait mainte hypothèse,  
Se tâte, s'interroge, et lit un écriteau  
Où brillent ces deux mots : POSSESSION ANGLAISE.



## DIMANCHE MATIN

*A E. Manuel.*

Un dimanche matin, Roger était en chasse  
Avec son chien Minos, bête de noble race,  
Qui, dit-il, arrêtait la perdrix à cent pas...  
Oui, quand il en trouvait; mais il n'en trouvait pas.  
Donc, ce jour-là, portant son fusil en quenouille,  
Il revenait pensif; il revenait bredouille.  
Il vit, tout en marchant, que pas un être humain,  
Homme, femme ni gars, n'était sur le chemin.  
Un silence de mort planait sur la campagne.  
Ces voix d'enfant, qui vont du val à la montagne,  
Et qui, se modulant sur un pli de terrain,  
Apportent à l'oreille un rustique refrain,  
Se taisaient. Pas un son, qu'un soupir de colombe,  
Ou le bruissement d'une feuille qui tombe,

Ou bien un cri de coq solennel et perçant  
Qui défie au combat quelque rival absent.  
Des bœufs, sans précepteur, comme des enfants sages,  
Ruminaient librement épars dans les herbages.  
Notre chasseur eût pu songer avec effroi  
Que la création avait perdu son roi,  
S'il n'avait été là, causant avec lui-même,  
Et cherchant, à part soi, le mot de ce problème :  
« Ce pays, à coup sûr, n'est pas inhabité,  
Pourquoi les habitants ont-ils tous déserté ?  
Où sont-ils ? » Vers le gros du village il s'avance ;  
Partout même désert, partout même silence.  
Les volets sont poussés à toutes les maisons  
Qui se ferment aux yeux comme autant de prisons.  
Du château qu'il habite, hésitant, il s'approche.  
Personne. Où sont-ils donc ? où sont-ils ? Une cloche  
Retentit à l'instant dans le beffroi voisin.  
Est-ce l'heure qui sonne, ou si c'est le tocsin ?  
Non : un coup, deux et trois... et puis la cloche cesse ;  
« Ah ! patbleu ! dit Roger, ils sont tous à la messe !  
Gens crédules, qui font ce qu'ont fait leurs aïeux,  
Et feront de leurs fils ce que l'on a fait d'eux.  
O pauvre humanité ! combien de temps encore  
Attendrons-nous ce jour, ce jour qui doit éclore,  
Où les peuples errants et les prêtres divers

Ne connaîtront qu'un Dieu maître de l'univers ;  
Où les vains préjugés et les vaines croyances  
Tomberont sous le coup du fait et des sciences ?  
Car enfin, que veut-on me faire accroire, à moi  
Qui n'ai plus l'innocence et qui n'ai pas la foi ?  
L'amour qui me conçut, me nourrit et m'élève  
N'aurait été produit que par le péché d'Ève,  
Doux péché sans lequel je n'existerais pas ?  
Mais alors, les lions, et les chiens et les chats,  
Et les oiseaux de l'air et les poissons de l'onde,  
Ont eu leur Ève aussi, pécheresse et féconde ?  
Le crime le plus vil qui sera dit tout bas  
Vaut mieux que la vertu qu'on ne confesse pas ?  
Quoi ! je devrai mentir à mon intelligence  
Pour croire ce qu'on dit et non ce que je pense ?  
Et ces mystères saints, ces miracles naïfs  
Qui tombaient de là-haut tout exprès pour les Juifs,  
Le temps en est passé ? Non ; lisez mieux l'histoire :  
On nous en montrera quand nous voudrons y croire.  
Les peuples enfantins veulent être amusés ;  
Prenez garde qu'un jour ils sont désabusés,  
Et qu'ils peuvent, grandis, vous demander des comptes  
Pour les avoir, petits, bercés de vos vieux contes.  
Quand cédera la peur sa place à la vertu ?  
Règne de la Raison, quand commenceras-tu ? »

En raisonnant ainsi, dans sa marche indécise,  
Roger, sans y penser, s'approchait de l'église.  
Un nouveau tintement du clocher s'envola.  
« Oui, se dit-il encore, ils sont, ils sont tous là,  
Recueillis, attentifs, plongés dans la prière.  
Ah ! que ne puis-je avoir, comme eux tous, un bréviaire,  
Une formule faite, un symbole de foi,  
Pour prier avec eux sans me mentir à moi ?  
Car la religion n'est en moi qu'assoupie ;  
Je suis un incrédule et non pas un impie.  
Et pourtant, à cette heure, où que vous vous trouviez,  
Vous priez, ô ma mère, ô mes sœurs, vous priez.  
Sans calcul ni raison, vos pieuses pensées  
Pour vous, pour moi, pour tous, sont au ciel adressées.  
Ici tout le village, et plus loin la cité,  
Tout hameau près ou loin, tout endroit habité,  
Toute réunion d'hommes de toute race,  
Maîtres ou serviteurs, par le chaud ou la glace,  
Et par delà les monts et par delà les mers,  
Tout prend part à ce chœur que chante l'univers.  
Que dis-je ? L'ignorant, l'étranger, l'hérétique,  
Le rouge Américain, le jaune Asiatique,  
Le Chinois qu'on achète et le nègre qu'on vend,  
Tous ont leur temple ouvert sur le soleil levant,  
Leur mosquée au grand air, leur pagode fleurie,

Et moi seul.... Si j'entrais dans l'église où l'on prie?  
Non ; je n'accepte pas un pareil compromis :  
Que dirait ma raison ? que diraient mes amis ?  
Faudra-t-il avouer que seul contre cent mille  
Je n'ai pu soutenir une lutte inutile ?  
Eh bien, soit ! Je dirai, s'il le faut, aux railleurs,  
Qu'on peut prier ici tout aussi bien qu'ailleurs. »

## L'ÉTOILE

*A Jules Sandeau.*

Deux amis étaient là, l'un jeune, aventureux  
Comme un nouvel amant de la vieille nature ;  
L'autre semblait porter une raison plus mûre  
Écrite sur son front comme dans ses cheveux.  
Ils regardaient tous deux ces montagnes immenses  
Qu'un lointain horizon marque d'un trait plus net,  
Et qui semblent grandir en raison des distances.

Le jour dans un ciel pur doucement déclinait ;  
Il semblait réunir ses forces épuisées  
Dans un dernier regard limpide et lumineux,  
Et le mont Blanc brillait de ces teintes rosées  
Que le soleil couchant donne aux sommets neigeux.

Devant ces tons choisis et ces lignes sereines,  
Nos amis demeuraient immobiles, muets,  
Comme s'ils avaient craint, spectateurs inquiets,  
De perdre leur pensée en des paroles vaines.  
Le silence convient à l'admiration,  
Et c'est mal respecter les œuvres souveraines  
Que de leur imposer notre approbation.

Le plus jeune, pourtant, dans son impatience,  
De ce trop long respect paraissait se lasser.  
Il était à cet âge où l'on dit ce qu'on pense,  
Sans avoir bien appris ce que l'on doit penser.

« Oh ! qui m'expliquera ces mystères sublimes,  
Cet espace où nul pied humain  
N'a pu, surmontant les abîmes,  
Se frayer encore un chemin ?  
Et ces glaciers mouvants, ces glaciers dont les fentes  
Se colorent d'un bleu vermeil,  
Et ces neiges indifférentes  
Aux baisers ardents du soleil ?  
Voilà l'insoluble problème,  
Le miracle éternel, le chef-d'œuvre divin  
Que l'austère nature impose à l'homme vain  
Pour qu'il monte vers elle ou qu'il rentre en lui-même

— Non, dit son compagnon, vous vous trompez, ami.

Un grain de sable est gros aux yeux d'une fourmi.

Notre raison est faible et notre vue est brève.

Jetez les yeux plus haut : à l'horizon bruni

L'étoile du berger se lève ;

C'est là qu'est l'inconnu, l'immense, l'infini. »



## CROQUIS DE VEUILLLOT

*A Louis Ulbach.*

Je ne te connais pas ni ne veux te connaître ;  
Je n'ai pas de regrets, et j'en aurais peut-être  
Si, te voyant un jour, je devais confesser  
Que tu n'es pas celui qu'il me plaît d'esquisser.  
On éprouve parfois de ces déconvenues  
A vouloir deviner des faces inconnues.  
Que tu sois, je suppose, un homme bien peigné,  
Ganté de peau de chien, de parfums imprégné,  
Fréquentant les cafés, les coulisses, la Bourse,  
Et pariant au match pour un cheval de course,  
Mon esprit se révolte et je dis aussitôt :  
« Otez-moi ce pantin, ce n'est pas mon Veuillot. »  
Que tu sois au contraire un homme à l'œil oblique,  
Au teint jaune et blafard, à l'aspect famélique,

Tel que les libéraux nous ont représenté  
Le jésuite sordide en son froc écourté,  
Je dis encore : « Non, ce drôle n'est pas l'homme  
Qu'on insulte à Paris et qu'on ménage à Rome. »  
Veux-tu savoir alors comment je t'ai rêvé ?  
Regarde ce croquis, je crois l'avoir trouvé.

Tu dois être assez laid, mais d'une laideur mâle,  
Celle de Mirabeau, la joue un peu plus pâle.  
Les boutons qui chargeaient son teint couperosé,  
Au lieu de te fleurir semblent t'avoir creusé.  
Parlons plus clairement : la petite vérole  
A dû de quelques trous entamer ta corolle.  
Tes cheveux sont épais ; ton front terne et pensif  
S'éclaire d'un regard plutôt malin que vif.  
Ta lèvre sensuelle et ta narine ouverte  
Pouvaient tout doucement te conduire à ta perte,  
Si la religion avec son frein puissant  
Ne venait réprimer les ardeurs de ton sang.  
La sphère gravitant à distance des pôles,  
Ton torse s'arrondit sous de vastes épaules  
Ton vigoureux esprit veut un corps vigoureux,  
Qui garde l'équilibre et ne sonne pas creux.  
Comme tempérament, digestion facile,  
Avec plus d'un désordre amené par la bile.

Un léger purgatif pris au printemps nouveau  
En lavant l'estomac dégage le cerveau ;  
Mais tu ne voudrais pas de ce moyen comique.  
Un instinct te poussa devers la polémique.  
Pour faire ta trouée il te fallait un camp  
Où le premier emploi de ténor fût vacant.  
Le hasard dirigeant autrement ta carrière,  
Tu pouvais te nommer Barbès ou Caussidière.  
Un rôle était à prendre au camp pontifical,  
Et tu te convertis en tribun clérical.  
Je ne redoute pas qu'au fardeau tu succombes,  
Épervier belliqueux qui défends des colombes.  
Tu fais peur au contraire à ces oiseaux de paix  
Qui mesurent ton vol hardi, ton bec épais,  
Et qui tremblent toujours que ta serre amicale  
N'entame en se jouant leur plume virginale.  
Que serait-ce, grand Dieu ! s'il t'arrivait un jour  
D'en croquer quelques-uns dans un excès d'amour !

Tu connais ce lettré dont la bibliothèque  
Renfermait Aristote, Isocrate, Sénèque,  
Et cent rhéteurs fameux, mais d'un mince intérêt,  
Reliés richement et serrés à secret ?  
Ces volumes faisaient le charme de ses veilles ;  
Mais on a su depuis qu'étaient des bouteilles,

Et qu'on pouvait trouver dans ces vieux écrivains  
 Le plaisir qu'on éprouve à boire de bons vins.  
 Personne ne croira, certes, que je te juge  
 Capable d'employer un pareil subterfuge;  
 Mais je t'ai soupçonné (je ne suis pas méchant)  
 D'user à ton profit d'un moyen approchant.  
 Tu n'es pas sans avoir les Pères de l'Église;  
 Eh bien, le pavillon couvrant la marchandise,  
 Je pense qu'à l'abri des Pères et Docteurs,  
 Tu fais un second rang de profanes auteurs.  
 Saint Grégoire, saint Paul et saint Jean-Chrysostome  
 Cacheraient Rabelais et Marot et Brantôme;  
 Regnier se tapiroit derrière le latin  
 De Grégoire de Tours ou de saint Augustin;  
 Béranger se tiendrait voilé sous Lacordaire,  
 Et Calmet, dom Calmet, abriterait Voltaire.  
 Voltaire? Oui, je l'ai dit et ne m'en dédis pas.  
 On ne lit pas tout haut ce qu'on relit tout bas.  
 Si tous ces francs lurons ne sont pas tes ancêtres,  
 On sent que malgré toi tu les as pris pour maîtres.  
 D'où te viendraient sans eux toutes ces crudités  
 Qui tiennent les dévots ravis et tourmentés?  
 La muse de Veuillot n'est pas une bégueule;  
 Elle est haute en couleur, charnue et forte en gueule...  
 (Muses, pardonnez-moi si j'empioie aujourd'hui

Des termes familiers moins pour vous que pour lui.)  
Ardent à te venger et prompt à te défendre,  
Tu sais subir l'injure et plus souvent la rendre.  
Même plus d'une fois plus d'un a remarqué  
Que tu te défendais avant d'être attaqué.  
Qui donc t'inspirerait cette ardeur enfiévrée  
Qui ne nous paraît pas l'éloquence sacrée?  
A coup sûr, il n'est pas vraisemblable ni vrai  
Que ce soit Fénelon, le Cygne de Cambrai.  
Est-ce tempérament et besoin de nature,  
Ou bien as-tu trouvé ton âpre nourriture  
Dans ces fiers écrivains, dans ces libres Gaulois  
Qui ne rougissaient pas et font rougir parfois?  
Oui, plus j'y réfléchis, plus j'incline à le croire.  
Tu possèdes leur style, et c'est ta grande gloire.  
Sur ce point je t'honore... et puis tu fais des vers.  
Or j'aime les esprits atteints de ce travers.  
Ils sont faits pour prouver qu'en un temps mercantile  
Tout n'est pas absorbé par la matière vile,  
Et qu'il reste des gens épris d'un art ancien  
Qui coûte du travail et ne rapporte rien.  
Je sais bien que tes vers ne valent pas ta prose :  
Le fruit fatigue l'arbre et la fleur le repose.  
Il est une saison où de chaque bosquet  
S'élève un doux parfum, violette ou muguet.

Laisse-nous donc cueillir les fraîches églantines  
Qui naissent au printemps dans ton buisson d'épines.

Sur ce, je te souhaite une bonne santé,  
En te recommandant, frère, la charité.

## L'OMBRE

*A Mme la Marquise de Blocqueville.*

Nous marchions tous les deux  
Dans un jardin rempli de douces souvenirs.  
Séparés maintenant, autrefois amoureux,  
Il était entre nous d'anciennes confidences.  
Je voulais lui parler, je ralentis le pas.

« Mon ami, me dit-elle,  
Mettons-nous sur ce banc que vous voyez là-bas ;  
Un tilleul le domine avec sa verte ombrelle.  
Je vous écouterai, si tel est votre vœu,  
Tant que l'ombre qui le protège  
Pourra nous abriter contre un soleil de feu ;  
Mais, ce moment passé, nous nous dirons adieu. »

Nous nous assîmes donc sur le rustique siège ;  
Je me mis à causer, elle écoutait ma voix ;  
Mais elle n'avait plus l'encourageant sourire  
Qui rendait ma parole éloquente autrefois.  
Je ne disais jamais ce que je voulais dire,  
Et pourtant je parlais de tout dans mon discours,  
Des premiers entretiens, d'elle, d'elle toujours,  
De moi peut-être aussi ; l'amour est égoïste,  
Et je m'occupais d'elle en lui parlant de moi.

Elle restait tranquille et triste :

Triste, je le comprends, mais tranquille, pourquoi ?  
Nous avions devant nous toute notre jeunesse,

Et je lui montrais le chemin

Où nous avions scellé l'éternelle promesse

Avec un serrement de main.

Et puis je dissertais sans méthode et sans suite :

« Se peut-il qu'on oublie et si bien et si vite ?

Hé quoi ! cet entretien si longtemps demandé,

Cet entretien suprême,

Vous me l'avez ici tout à l'heure accordé ;

Vous ne craignez donc rien de moi ni de vous-même ?

Non, vous avec raison, je suis dépossédé ;

Vous êtes à l'abri de toute défaillance,

Et vous me prodiguez, ici même, en mes bras,

Une outrageuse confiance ! »



Je pris sa main : sa main ne tremblait pas.  
« Oh ! restez ; vous pouvez me la laisser sans crainte,  
Mais non pas sans remords.  
L'âme que j'ai connue est à jamais éteinte ;  
Et vous ne pleurez pas... On pleure sur les morts...  
Mais qu'ai-je dit ? Non, non, c'est impossible !  
Voyez : l'arbre bien né produit le fruit vermeil ;  
Le cœur qui fut aimant ne peut être insensible.  
Il a, comme le corps, ses moments de sommeil.  
Un jour, n'est-il pas vrai qu'il reviendra fidèle ?

— Mon ami, me dit-elle,  
Le terme est expiré : nous sommes au soleil. »

Elle s'enfuit, elle me laisse,  
Et je reste seul à songer  
Combien le temps a de vitesse  
Et comme le cœur peut changer.





UNE RENCONTRE

## UNE RENCONTRE

*A Alfred Arago.*

Chaque année au printemps certaine soif me gagne,  
Le dimanche venu, d'aller à la campagne  
Voir un peu de verdure et humer un peu d'air.  
J'avise à cet effet quelque chemin de fer :  
Selon que je désire ou les bois ou les plaines,  
Je prends Enghien ou Sceaux, Saint-Germain ou Vincennes,  
Et j'arrive à mon but à peu près aussitôt  
Qu'aurait fait un *coucou* s'il avait pris le trot.  
Là, je ne m'étends pas sous l'ombrelle des hêtres ;  
Mais j'entreprends à pied cinq ou six kilomètres,  
Et je cherche en chemin un de ces restaurants  
Où l'on peut déjeuner pour trois ou quatre francs.  
Or, ce dimanche-là, ma promenade faite,  
Je m'étais installé chez un traiteur honnête,

A Joinville-le-Pont, et je déjeunais seul  
Dans un jardin planté d'un unique tilleul,  
Lorsqu'une jeune femme à haute et fière mine  
Vint poser son chapeau sur la table voisine,  
En criant à quelqu'un : « Octave, par ici ! »  
Un jeune homme parut, qui resta tout transi.  
Mieux eût valu pour lui trouver une vipère :  
Il avait sous les yeux un ami de son père.  
Cet ami, c'était moi, moi qui pouvais si bien  
Aller à Robinson ou pousser vers Enghien,  
Et qui venais ici, mais sans malice aucune,  
Me jeter au travers d'une bonne fortune.  
Pour éviter le choc, nous eussions bien donné,  
Octave sa compagne, et moi mon déjeuné ;  
Mais il était trop tard, nous étions face à face.  
La femme, qui voyait notre double grimace,  
Toisa son cavalier et lui dit : « Eh bien ! quoi ?  
Tu connais ce monsieur ; c'est bien, présente-moi. »  
Alors mon pauvre ami, d'un ton piteux et triste,  
Risqua : « Mademoiselle Antoinette, fleuriste. »  
Nous nous fîmes tous trois un gracieux salut,  
Après lequel chacun se rassit et se tut.  
Antoinette avec soin étudiait la carte,  
N'étant pas, à coup sûr, pour les repas de Sparte.,  
Elle était arrêtée à l'article *Homard*.

Pour l'autre, sa pensée était tout autre part.  
Je jugeai de bon goût de rompre le silence,  
Mais avec bonhomie et sans impertinence :  
« Eh bien, mes chers enfants, avouez-moi ceci,  
Que vous ne pensiez pas me rencontrer ici.  
La réciproque est vraie, et, d'honneur, je m'accuse  
D'avoir été pour vous la tête de Méduse. »  
Octave, rougissant, répondit : « En effet... »  
Antoinette pensa : « Qu'est-ce que ça me fait ?  
— Pourtant, continuai-je, il ne faudrait pas croire  
Que de mon jeune temps je perde la mémoire.  
D'ailleurs ce jeune temps n'est pas déjà si loin  
Qu'il n'en puisse rester un lambeau dans un coin.  
J'ai quelquefois aimé, comme dit La Fontaine ;  
J'en conviens, et tenez comme chose certaine  
Que, si je me découvre à vos yeux sans regret,  
Je suis capable aussi de garder un secret.  
L'amour n'excuse rien, mais il faut tout comprendre,  
Et vous m'inspirerez l'intérêt le plus tendre  
Lorsque vous m'aurez dit que vous vous aimez bien. »  
Octave tressaillit et ne répondit rien.  
Antoinette vers moi dirigea sa prunelle :  
« Tenez, vous me semblez un brave homme, dit-elle ;  
Mais vous avouerez bien qu'à l'âge où vous voilà  
On ne s'entend plus guère à ces matières-là.

— Je ne saisis pas bien le sel de l'épigramme,  
Et vous vous targuez trop de mon âge, Madame.  
Pourquoi donc, s'il vous plaît, pourriez-vous juger mieux?  
— Parce que je suis jeune et que vous êtes vieux.  
Que voulez-vous, mon cher? tout change en ce bas monde...  
La brune a fait son temps : c'est le tour de la blonde.  
Vous en êtes encore au temps des troubadours;  
Nous, nous sommes liés depuis huit ou dix jours.  
Octave est bien gentil; c'est un garçon solide.  
Il n'a pas inventé la poudre insecticide;  
Mais je suis assurée, en acceptant son bras,  
Que le premier venu ne m'insultera pas.  
Moi, je lui fais honneur. J'ai la taille bien faite,  
L'œil vif, le pied petit, et j'ai de la toilette.  
Bref, si chacun de nous apportait son écot,  
Je serais la princesse, et lui le calicot. »  
Octave était confus; moi, j'écoutais tout triste  
Les propos saugrenus de cette réaliste.  
Elle s'interrompt pour crier le garçon,  
Puis reprit le couplet suivant de sa chanson :  
« L'amour dont vous parlez, c'est bon pour les gens riches,  
Les femmes du grand ton, les oisifs et les biches,  
Qui ne savent pas faire œuvre de leurs dix doigts,  
Et qui vont tous les jours se promener au Bois.  
Je veux bien travailler six jours de la semaine;

Mais, quand vient le dimanche, il faut qu'on me promène,  
Qu'on me fasse manger quelques aliments sains  
Et boire du mâcon fait avec des raisins.  
Pardi ! si nous pouvions, étant plus économes,  
Mener la même vie et nous passer des hommes,  
Comme nous renverrions tous ces tyrans jaloux  
Qui veulent être aimés et se moquent de nous !  
Mais, sans eux, la misère ; et, pour demeurer sage,  
On a trop d'estomac et trop de blanchissage...  
Maintenant, déjeunons ! »

J'aperçus en effet  
Qu'elle accueillait les plats d'un air fort satisfait.  
Durant une heure au moins je restai sur ma chaise,  
Admirant à loisir cette jeune Française.  
Octave cependant était tout soucieux ;  
Il mangeait sans parler et détournait les yeux.  
Enfin je me levai, jugeant que ma présence  
Leur était une gêne, et j'eus la complaisance  
De leur tendre la main. Mais elle me tapa  
Sur l'épaule, et me dit : « Sans rancune, papa. »



## UNE ÉNIGME

*A Coquelin cadet.*

Elle est colère, elle est docile,  
En son jeu plaisant ou cruel ;  
Comme le vent elle est mobile,  
Et changeante comme le ciel.  
Elle a des caprices sans nombre,  
Elle prend toutes les couleurs,  
Tantôt sereine, tantôt sombre,  
Amenant la joie ou les pleurs.  
C'est un enfant, c'est une femme ;  
Rien n'est plus doux ni plus amer...  
Vous croyez que je veux parler de vous, Madame ?  
Mais non : je parle de la mer.

Elle est calme, elle est agitée.  
C'est la fée aux tendres discours,

Souvent maudite et rejetée,  
Cherchée et reprise toujours ;  
C'est le démon, c'est la sirène  
Au teint pâle, à l'œil azuré,  
Qui vous rappelle et vous entraîne  
Au gouffre déjà mesuré ;  
C'est la blessure et le dictame :  
Rien n'est plus amer ni plus doux...  
Vous croyez que je veux peindre la mer, Madame?  
Mais non : je veux parler de vous.

## L'AIGLE ET LE MOINEAU

*A Nathalie Boulanger.*

N'ayant rien d'autre sous la serre,  
L'aigle fondit sur un moineau.  
« Ah ! Sire, dit le pauvre hère,  
Je suis un bien petit morceau !  
— C'est juste, répondit le sire,  
Mais le sort ainsi l'ordonna :  
Quand on n'a pas ce qu'on désire,  
Il faut manger ce que l'on a.  
J'accomplirai ce sacrifice,  
Qui n'était pas dans mes projets.  
Il faut bien qu'un roi se nourrisse  
Du sang de ses pauvres sujets.

J'aimerais bien mieux pour pâture  
Un pigeon, un merle, un perdreau,  
Et, quoique sa chair soit bien dure,  
J'aimerais mieux même un corbeau.  
Mais, si mince que soit la proie,  
Il m'en faut une : la voilà.  
Va donc où le destin t'envoie. »  
Ainsi parlant, il l'avalait.

C'est la loi, l'usage, la règle,  
C'est l'homme ainsi que chez l'oiseau :  
Le moineau ne mangeant pas l'aigle,  
L'aigle doit manger le moineau.

## LA CHUTE

*A Prévost-Rousseau.*

Connaissez-vous Schaffhouse et la chute du Rhin?  
—Oui.—Tant mieux!—Non.—Tant pis! Un château riverain,  
Quelque peu crénelé, s'élève à l'opposite,  
A l'endroit où le fleuve entier se précipite.  
Allez donc au castel. Un pont vous y conduit,  
Puis la rive qui tourne et que le sentier suit.  
On atteint une grille, en moins d'une minute,  
Sur laquelle cinq mots : « Sonnez pour voir la chute. »  
Tout est donc pour le mieux, et dans le monde entier  
On n'imagine rien de plus hospitalier.  
Une famille est là dînait sous la tonnelle,  
Châtelain, châtelaine et jeune demoiselle.  
Entrez en saluant; mais, visiteur discret,  
Ne tournez pas la tête et passez comme un trait.

A droite, un escalier. Les portes sont ouvertes ;  
Vous êtes au premier ; de grandes toiles vertes  
Représentent partout le fleuve souverain :  
Le Rhin ici, le Rhin là-bas, toujours le Rhin.  
« Voilà, vous dites-vous, des tableaux de famille ;  
La mère aura montré la peinture à sa fille. »  
Plus loin, des objets d'art, des riens en bois sculpté,  
Loisir de la maison ou de la parenté.  
« Heureux, dit-on, ces gens amis de la nature  
Qui comprennent ainsi le bois et la peinture ! »  
Puis, ce facile accueil fait au premier venu  
A quelque chose en soi de neuf et d'ingénu.  
Circulez librement. Si vous voulez descendre,  
Un pavillon est là, qui semble vous attendre.  
Des vitres de couleurs diverses vous font voir  
La chute en rouge, en bleu. Voulez-vous vous asseoir ?  
Voici partout des bancs ; des bancs, il en est même  
D'où l'on peut du torrent recevoir le baptême.  
Enfin, las et repu de voir et d'admirer,  
Voulez-vous, tout humide encor, vous retirer,  
Vous trouvez devant vous la jeune hôtesse blonde,  
Nymphé de ces bosquets, naïade de cette onde.  
Alors vous chercherez par quel sensible accent  
Vous pourriez lui montrer un cœur reconnaissant.  
Mais comment lui parler ? dans quelle langue humaine ?

Sait-elle le français, cette jeune Germaine?  
Ou bien, dans le jargon éloquent des amours,  
Trouverez-vous un son qui vaille un long discours?  
Mais elle, ouvrant sa bouche et ses yeux de madone,  
Tend la main et vous dit : « C'est un franc par personne. »

## L'INVASION

*A Mme Emma Fleury.*

Des barbares avaient conquis une contrée ;  
Ils l'avaient tout d'abord au pillage livrée,  
Détruisant tout pouvoir et tout ordre normal,  
Mettant les biens à sac et les femmes à mal.  
Il ne resta plus rien de l'ancienne patrie.  
Mais la veine d'amour ne peut être tarie ;  
Elle réunira les éléments divers  
Dans un besoin commun de peupler l'univers.  
Le sauvageon greffé sent le fruit qu'il élève  
Se gonfler en perdant l'âpreté de sa sève.  
Si vous vous demandez lequel a survécu  
Du farouche vainqueur ou de l'humble vaincu,  
C'est une question de savoir si nous sommes  
Plus ou moins les enfants des femmes ou des hommes :



Répondez, vous, issus de semblables parents :  
Sommes-nous des Gaulois ou sommes-nous des Français ?

Ainsi, dans le pays des beaux-arts et des lettres,  
De hardis conquérants se proclament nos maîtres ;  
Ils n'ont respect de rien, ils font cendre de tout,  
Violent la consigne, et la règle, et le goût.  
Puis la race barbare et la civilisée  
Forment en s'accouplant une race croisée.  
La raison en exil rentre dans le cerveau ;  
Le bon sens de soi-même a repris son niveau.  
Les enfants, conservant la vigueur de leurs pères,  
Revendiquent aussi la douceur de leurs mères.  
Le torrent débordé s'est fait fleuve mouvant,  
Et le globe rassis tourne comme devant.

## MOINS QUE RIEN

*A Mlle Reichemberg.*

Ce n'est rien, moins que rien : elle aimait Jean Maupas,  
Un simple paysan qui ne s'en doutait pas.  
Denise était timide et pas du tout sournoise...  
A ce propos, Messieurs, je vais vous chercher noise.  
Chaque fois que je lis les poètes du jour,  
J'admire leur façon de comprendre l'amour :  
C'est toujours une plainte adressée à la femme  
Qui leur a pris le cœur, qui leur a volé l'âme,  
Et qui n'en a rien su ! Voilà le fonds commun.  
Quand on en connaît un, on en connaît plus d'un,  
De ces oiseaux pleureurs dont la muse ingénue  
S'est ainsi laissé prendre aux yeux d'une inconnue,

Laquelle n'a pas su que sa fière beauté  
Avait passé tout près de l'immortalité.  
Que voilà des amours de fous ou de poètes !  
Mais qui vous empêchait, vaniteux que vous êtes,  
De faire parvenir ce sentiment perdu  
Au cœur qui vous aurait peut-être répondu ?  
Voyons, n'avez-vous pas la langue pour le dire,  
Les yeux pour l'affirmer, la plume pour l'écrire ?  
Comment ! vous êtes là dans le vif du métier,  
Et vous ne savez pas quel moyen employer,  
Quand vous avez, au choix, la chanson, l'anagramme,  
Le rondeau, le sonnet, voire l'épithalame !  
Est-ce timidité, convenance, pudeur ?  
Je crois bien que ces mots sont pour vous sans valeur.  
Maintenant, retournons, s'il vous plaît, le problème,  
Et veuillez supposer qu'une femme vous aime :  
Peut-elle confier son secret au facteur ?  
A-t-elle à son service un libraire-éditeur ?  
Comment donc saurez-vous ?... Ah ! voilà la victime.  
Pour la femme, en effet, un aveu, c'est un crime.  
Muette, souriante, elle devra souffrir  
D'un secret qui l'étouffe, et peut-être en mourir.  
— En souffrir ? — Oui, Monsieur. — En mourir ? — Oui, Madame.  
Sans éclat de journaux, sans bruit et sans réclame,  
Ces drames ignorés arrivent quelquefois.

Dira-t-on qu'un muguet est mort au fond des bois?  
Denise un jour fléchit sur sa tige éphémère,  
Et mourut en donnant son secret à sa mère.  
Ce n'est rien, moins que rien : elle aimait Jean Maupas,  
Un simple paysan qui ne s'en doutait pas.

## LE PARASITE

*A E. Dubail.*

« Encore une poire véreuse !  
Vous avez des fruits au verger :  
Un petit ver vient s'y loger,  
S'établit là, court, rampe et creuse.  
Vous croyez être riche ! Point.  
Cette année est bien malheureuse :  
On ne peut juger à quel point  
Mes provisions sont réduites ;  
Ces petits rongeurs parasites  
M'ont mangé tout mon fruit d'hiver. »

Voilà comment s'exprimait l'homme,  
L'homme à la poire, et voici comme  
A son tour s'exprima le ver :

« J'ai mon rôle, gardez le vôtre ;  
Lequel de nous deux vole l'autre ?  
Je demeure dans la maison  
Où me confine la nature,  
Et je n'ai d'autre nourriture  
Que les parois de ma prison.  
J'y vis solitaire et tranquille.  
Vous violez mon domicile  
Sans seulement dire pourquoi.  
Ai-je été vous faire visite ?  
Je ne puis sortir, c'est ma loi ;  
Et vous m'appellez parasite  
Quand vous venez dîner chez moi.

# LE SUFFRAGE UNIVERSEL DES BÊTES

*A Alphonse Karr.*

Un beau jour, fatigués de l'état monarchique,  
Les animaux, signant un contrat solennel,  
Décrétèrent la République  
Et le suffrage universel,  
Universel selon la formule française,  
C'est-à-dire parfaite égalité des droits  
Pour l'animal immonde et pour le fils des rois,  
Pour l'Ane et le Lion, pour l'Aigle et la Punaise.  
On peut supposer que plus d'un,  
Pour capter à son gré la vile multitude,  
Se fit courtisan et tribun :  
Les deux mots ont toujours impliqué servitude.

Nombreux furent les candidats,  
Beaucoup parlant beaucoup, et point ne parlant pas.  
Quand on examina les titres,  
On songea d'abord aux meilleurs ;  
Mais la majorité des cuistres, des belîtres,  
Porta ses recherches ailleurs.  
Le Tigre et le Lion, comme souches royales,  
Par conséquent rivales,  
Furent mis d'abord à l'écart.  
Ainsi de la Panthère, ainsi du Léopard.  
Le Sanglier est un sauvage  
Qui n'accepterait pas le mandat de servage.  
L'Éléphant est trop gros, le Coq est trop petit.  
Le Loup a beaucoup d'appétit.  
L'Ours est un paysan ; il manque de manières !  
C'est un indépendant qui vit dans des tanières.  
Le Renard est habile ; oui, mais Renard, dit-on,  
A trop d'esprit et de finesse,  
Le Pâon trop de fierté, le Singe trop d'adresse.  
Le Chien est un ami de l'homme ; le Mouton  
Pour le vêtir se laisse tondre :  
C'est un niais, un clérical ;  
Il ne lui manque que de pondre.  
Quant au Cheval,  
On le tua d'un mot : « C'est un noble animal ! »



Bref, les impératifs écartèrent d'avance  
Ceux qui représentaient la force, l'élégance,  
L'affection ou la bonté,  
Le talent ou l'indépendance,  
L'habileté, l'utilité,  
L'esprit, la grâce, la finesse,  
La vertu, la beauté, la fierté, la noblesse.

Ils élurent donc le Baudet,  
Le Cochon, l'Oie et... Bilboquet.

## LE PANIER DE FRUITS

*A Eugène Tavernier.*

Je portais un panier plein de mes plus beaux fruits,  
Des raisins que j'adore et des poires que j'aime,  
Mes plus chers espaliers, mes plus riches produits;  
Je les avais choisis et récoltés moi-même.

La personne chez qui je portais ce cadeau,  
C'était, si vous voulez, mon oncle... ou bien ma tante,  
Et, tout en soulevant mon précieux fardeau,  
Je disais : « Qu'on sera content !... » ou bien « contente ! »

Le colis pouvait être un peu lourd ; mais enfin  
Tout alla bien pendant cinq minutes peut-être.  
Cinq minutes après, je songeais à la fin  
De la route, et j'étais au premier kilomètre.

Alors je commençai les changements de main,  
Les haltes ; j'essuyai mon front brûlant et morne ;  
Je m'arrêtai vingt fois et repris mon chemin ;  
Enfin je me laissai tomber sur une borne.

Sur cette borne assis, je me mis à penser  
Qu'on ne sait pas assez à quel point on s'engage,  
Que les plus doux fardeaux finissent par lasser ;  
Et puis cela me fit songer au mariage.

Et je réfléchissais : « Si dès le premier jour  
Un poids si doux au cœur déjà me terrifie,  
Qu'est-ce donc que l'hymen et même que l'amour,  
S'ils doivent tous les deux durer toute la vie ? »

## MATHIEU LE LUNATIQUE

*A Gustave Doré.*

Je connais un Mathieu qui n'est pas de la Drôme,  
Mais qui n'en est pas moins un étrange astronome.  
Il annonce le temps avec un rare aplomb :  
« Le douze, ciel brumeux ; le treize, ciel de plomb ;  
Le quinze, ciel serein ; le seize, ciel de suie ;  
Vendredi, beau soleil ; dimanche, grande pluie. »  
Un jour il vise juste, un autre de travers,  
Avec des yeux plus sûrs aux succès qu'aux revers.  
Ses voisins plaisantaient de ce don prophétique  
Et surnommaient Mathieu « Mathieu le Lunatique ».  
Celui-ci, qui prenait la chose avec humeur,  
Proposa de former un tribunal d'honneur  
Qui marquerait les points d'une façon exacte  
(Le notaire en était) et dresserait un acte,

Promettant d'enterrer son art *in profundis*  
S'il ne triomphait pas au moins six fois sur dix.  
A sa société que le dimanche amène  
Il prédisait l'état de toute la semaine.  
Ses pronostics, ainsi que tout calcul humain,  
Étaient justes un jour et faux le lendemain.  
On arrêta le compte au plus prochain dimanche :  
L'actif et le passif se trouvaient manche à manche.  
La semaine suivante on refit un état :  
Addition égale et même résultat ;  
Le plateau penchait même, à ce que dit l'histoire,  
Plus du côté revers que du côté victoire.  
De semaine en semaine, et puis de mois en mois,  
Le calcul négatif suivit les mêmes lois.  
Par les jurés enfin la note fut donnée.  
« Voici, lui dirent-ils, tous les jours de l'année :  
Nombre égal au débit, nombre égal au crédit.  
C'est comme absolument si vous n'aviez rien dit. »  
Mathieu de ses deux yeux étudia la liste,  
Compta, la trouva juste, et leur dit : « Je persiste ! »

Ne connaissez-vous pas vous-même en certain lieu  
Un homme nommé Paul, ou Jérôme, ou Mathieu,  
Qui se trompe, le voit et persiste ? En ce monde  
Plus d'un pourrait trouver que cette espèce abonde.

Tout homme est infaillible en ses prédictions ;  
Tout homme est immuable en ses convictions.  
S'il prend le blé pour orge et l'avoine pour seigle,  
Ce sont exceptions qui confirment la règle.  
Si la fatalité lui donne un démenti,  
Il ne s'en est ému, troublé ni repent.  
En morale, en bon sens théorique ou pratique,  
En religion même et même en politique,  
Il peut bien se tromper une fois ou deux ; mais  
Avouer qu'il a tort, jamais, jamais, jamais !

## LE BEAU FABRICIEN

*A Edmond Cottinet.*

Voulez-vous que je vous raconte  
L'histoire du beau Fabricien ?  
On peut bien la dire sans honte,  
Car il était homme de bien,  
Et dessus tout fort bon chrétien...

Fort bon chrétien, il faut s'entendre ;  
Je ne veux rien exagérer :  
Or, il avait le cœur si tendre  
Qu'il fut convaincu d'adorer  
Celles qu'il suffit d'honorer.

Quand il passait dans une enceinte,  
Vieille ville ou jeune cité,

Qui portait le nom d'une sainte,  
Il était aussitôt tenté  
D'une grande témérité :

Il voulait connaître une femme  
Portant le nom de chaque lieu,  
Lui faire partager sa flamme,  
Et puis la fuir comme le feu,  
Sans seulement lui dire adieu.

Il trouva bien la Madeleine,  
Sainte-Lucie et Sainte-Croix,  
Sainte-Colombe et Sainte-Hélène,  
Sainte-Marie en maints endroits,  
Et Sainte-Anne plus d'une fois.

Mais il dut clore son programme  
Et perdre en un jour son renom :  
Il ne put jamais trouver femme  
Portant ce joli petit nom :  
Sainte-Menehould... Ma foi, non









L'ORAISON FUNÈBRE DE M<sup>me</sup> BOURGEOIS

# SCÈNES

---

## L'ORAISON FUNÈBRE

DE M<sup>me</sup> BOURGEOIS

*A C. Coquelin.*

Un jour, monsieur Bourgeois, bon homme, forte tête,  
Heureux pour un mari, pour un marchand honnête,  
Digérait son journal après le déjeuner,  
Comme doit toujours faire un prudent abonné.  
Il savourait gaîment les nouvelles diverses,  
Rixes, assassinats, vols, coups de vent, averses,  
Quand soudain ses cheveux se dressent ; il pâlit,  
Se frotte les deux yeux, lit encore et relit.  
Cet article : « On écrit du Havre, hier dimanche :  
Le vapeur *le Félix* a sombré dans la Manche.

Le navire est perdu ; sauf quatre matelots,  
Marins et passagers ont péri dans les flots ! »  
Jugez de sa douleur ! J'oubliais de vous dire  
Que madame Bourgeois était sur ce navire.  
Que fait notre homme alors ? Il court tout effaré  
Prévenir ses parents, le maire, le curé ;  
Puis il rentre chez lui, tombe sur une chaise,  
Et se plaint, et gémit, et pleure tout à l'aise.

« Morte ! elle est morte ! O Dieu ! que vais-je devenir ?  
Charlotte, ma moitié ! Quel deuil ! quel avenir !  
Elle seule savait m'attacher à la terre,  
Et je vis, j'ose vivre oisif et solitaire !  
Quel désert ! Sur ce siège elle venait s'asseoir.  
Quel silence ! C'est là que nous causions le soir.  
Adieu nos doux projets, nos rêves de famille !  
Nous voulions un garçon, nous voulions une fille.  
O parfait assemblage inconnu jusqu'alors  
De toutes les beautés de l'esprit et du corps !  
Coulez, mes pleurs ; mes yeux, changez-vous en fontaines,  
Et que mon sang jaillisse en larmes de mes veines !

« Mais aussi quel oubli ! quel remords ! Et pourquoi  
La laissai-je partir et voyager sans moi ?  
Nous serions morts ensemble, ou je l'aurais sauvée ;

Et son corps roule au fond de la mer soulevée !  
Mais on le trouvera, ce corps pudique et beau,  
Qui doit m'appartenir jusque dans le tombeau.  
Va, je veux t'élever un riche mausolée  
Où ton ombre attendra mon ombre inconsolée.  
Je veux voir le porphyre et le bronze soudés  
Avec des larmes d'or et des vers commandés.  
Le travail sera long et la dépense forte :  
Du porphyre, de l'or et des vers... Il n'importe !  
On évaluera mieux, en supputant les frais,  
A quel taux insensé j'élève mes regrets.

« Elle est morte... Mon Dieu ! pourquoi faut-il qu'on meure ?  
Votre arrêt nous surprend en tous lieux, à toute heure.  
Que votre volonté soit faite ! En bon chrétien,  
Je bénis tout de vous, le mal comme le bien.  
Je ne me plaindrai plus. Adieu, ma pauvre femme :  
Dieu te rappelle à lui, Dieu veuille avoir ton âme !

« Et cependant je vais rester seul tous les jours ;  
Mon oreille est fermée à ses tendres discours.  
Je ne l'entendrai plus, avec philosophie,  
Me dire de ces riens qui font toute la vie.  
Elle me grondait bien, il est vrai, quelquefois...  
Elle avait à gronder une si douce voix !

Son caractère était... Il fallait la connaître.  
Pauvre femme ! elle est morte... et j'avais tort peut-être  
Je veux avoir eu tort. Mon Dieu, pardonnez-lui  
Des défauts dont elle est innocente aujourd'hui.

« Rassemblons nos esprits : il faut que je m'apprête  
Pour assister bientôt à la lugubre fête.  
Oui, je saurai remplir ce suprême devoir.  
J'avais précisément besoin d'un habit noir.  
O ma chère moitié ! quel vide tu me laisses !  
Je vais te commander un habit et des messes.  
Point de luxe : je hais dès longtemps cet orgueil  
Qui se plaît à chercher le faste dans le deuil.  
Il suffit d'une croix de marbre... non, de pierre ;  
Quelques plantes feront un très-joli parterre.  
Voilà comme j'entends te rendre un digne honneur,  
Et la simplicité convient à la douleur.

« Que ferai-je à présent ? — Je pleurerai sans doute.  
— Mais dans un mois, deux mois?... Je vais me mettre en route.  
Les voyages, dit-on, forment le jugement.  
Ma femme me tenait près d'elle à tout moment.  
Chevauchant, naviguant sur la terre et sur l'onde,  
Je verrai du pays, j'étudierai le monde ;  
Je vivrai. Nous voici sur la fin de l'été ;

La chasse est un plaisir fort bon pour la santé ;  
Elle raffermir l'âme , elle sèche les larmes ,  
Elle fait bien au corps... Je vais prendre un port d'armes ,  
Charlotte m'a toujours défendu de chasser.  
J'ai quarante ans bientôt, et je puis commencer.  
Je n'ai qu'un vieux fusil, une arquebuse à pierre ;  
J'en veux acheter un qu'on charge par derrière.  
J'aurai deux chiens d'arrêt et quatre chiens courants.  
Tout cela pourra bien me coûter mille francs.  
Baste ! qu'est-ce après tout ? Une dépense faite.  
Elle me ruinait en chiffons de toilette.  
Mon Dieu, pardonnez-lui. Chacun tire vers soi :  
Vous savez qu'elle était économe pour moi.  
J'étais fort mal vêtu, mon ménage était chiche ;  
Mais de pauvre mari je deviens garçon riche.  
Je vivrai désormais, avec mon petit bien,  
Comme un prince... j'entends un prince qui vit bien.  
Je place mon argent, je quitte ma boutique ;  
Il ne me convient plus de servir la pratique.  
Me voilà sans tracas, exempt d'ambition,  
Rentier, célibataire, oncle à succession.  
Dieu ! que la liberté semble douce à l'esclave !  
J'aurai bon feu, bon lit, bon logis, bonne cave ;  
Je donne des raouts et des soupers chantants ;  
Je respire je vis, je suis fou, j'ai vingt ans ;



Je veux faire mon droit !... Et ma cousine Adèle ?...  
C'est qu'elle est bonne, et douce, et jeune, et jolie, elle !  
C'est qu'elle m'adorait, elle !... Oh ! oh ! mon gaillard,  
Vous vous occuperez des Adèles plus tard.  
A peine êtes-vous libre... Hélas ! ma pauvre femme !  
Je ne l'en blâme pas... Dieu veuille avoir son âme !  
Mais elle n'était pas commode tous les jours.  
M'a-t-elle en quatorze ans joué de mauvais tours !  
Et sans plainte pourtant je l'aurais conservée ;  
Le pouvant, je crois bien que je l'eusse sauvée.  
Je ne le pouvais pas. Est-ce ma faute, à moi,  
Si le *Félix* a fait naufrage ? Non, ma foi.  
Je suis homme, et je dois avoir l'âme assez forte  
Pour souffrir... Si pourtant elle n'était pas morte ?...  
Non, le vapeur *Félix*... le nom s'y trouve bien.  
Que diable ! les journaux n'inventent jamais rien.  
Elle est morte, bien morte, et je n'ai rien à dire,  
Et quand je veux pleurer je sens que je vais rire.  
Et, si l'on me disait : « Vous avez le pouvoir  
De la ressusciter... Voulez-vous la revoir ? »  
— Personne ne m'entend ? je dirais : « Pas si bête !  
Dieu fait bien ce qu'il fait ; sa volonté soit faite ! »  
Et, quand on m'offrirait par-dessus le marché  
Mille francs, je dirais : « Messieurs, j'en suis fâché,  
Mais vous m'en donneriez deux, trois, quatre... Impossible !

L'argent n'est rien pour moi : je suis incorruptible.

— Si l'on vous en offrait dix mille? — Non, vraiment.

— Quinzemille? — Nenni. — Vingt mille?... »

À ce moment,

Un coup bien appliqué retentit à la porte.

« Ciel ! ma femme ! Toi? — Moi. — Que le diable l'emporte ! »

Ces quatre derniers mots furent commis si bas

Que madame Bourgeois ne les entendit pas...

Un matelot l'avait dans ses bras enlevée,

Où? comment? je ne sais; bref, il l'avait sauvée.

Charlotte avait promis au brave marinier

Vingt mille francs tout juste. Il fallut les payer.

Ainsi, monsieur Bourgeois, pour racheter sa femme,

Compta vingt mille francs. Dieu veuille avoir son âme !

## LE DESTIN

*A Ch. Read.*

« Minerve protège la ville  
Où sont élevés ses autels ;  
Elle veille, forte et tranquille,  
Du haut de ces murs éternels.

« Elle donne dans sa clémence  
A nos cieux leur sérénité,  
A nos climats leur indulgence,  
A nos champs leur fécondité.

« Elle a semé sur cette terre  
Son opulence et ses bienfaits,  
La gloire, fille de la guerre,  
Et les arts, enfants de la paix.

« Et moi, trop heureux fils d'une mère immortelle,  
Je goûte ses loisirs, son lait et son sommeil ;  
Je savoure à longs traits la gloire maternelle,  
Et je m'étends à son soleil.

« Les dieux m'ont donné la richesse  
Et la puissance entre les plus puissants ;  
J'ai des amis sans nombre et des plaisirs sans cesse,  
Et la force du corps et la chaleur des sens,  
Et je possède la jeunesse. »

Ainsi chantait un jeune Athénien,  
Et les échos du mont Hymette  
Répétaient dans les airs la chanson du poète.  
Lui, marchant au hasard, un bâton pour soutien,  
Gravissait, le front pâle et la lèvre animée,  
Sur la montagne parfumée ;  
Ses yeux embrassaient tour à tour  
Le ciel profond et les plages lointaines.  
Le soir était venu pur après un beau jour.  
Le soleil lentement se couchait sur Athènes ;  
A l'horizon on pouvait voir  
Éleusis se couchant, au milieu de ses plaines,  
Dans la pourpre du soir ;  
A gauche, le Pirée et ses vaisseaux sans nombre,

Et la mer se fondant en un nuage sombre ;  
Puis, à ses pieds, la reine des cités,  
La ville de Cécrops, jeune toujours et belle,  
Son Parthénon, sa citadelle  
Élevant dans les airs ses remparts indomptés ;  
Puis enfin, se perdant dans la plaine indécise,  
Les rubans argentés  
De l'Ilissus et du Céphise.

O peuple heureux, rivage fortuné !  
Qui vous rendra votre splendeur antique ?  
Quel dieu rétablira ce temple profané,  
Et ces remparts en poudre, et ce ciel poétique  
De tous vos dieux abandonné ?

Cependant la nuit plus obscure  
De l'horizon douteux rétrécit le contour ;  
Elle rend le silence à toute la nature  
Et la fraîcheur aux vents qu'a parfumés le jour.  
Tout dort. Lui seul, étendu sur la pierre,  
Le front soulevé vers les cieux,  
Regarde lentement glisser dans leur carrière  
Tous les astres mystérieux.  
Longtemps il reste ainsi, longtemps il rêve encore ;  
Puis sa voix retentit dans la nuit plus sonore :

« Athènes, mon pays, berceau de mes aïeux,  
Vers quelles nobles destinées  
Dois-tu, dans le cours des années,  
Conduire tes fils glorieux?

« Dois-tu, passant un jour les monts et le Bosphore,  
Reine de l'immense univers,  
Réunir cent peuples divers  
De l'occident jusqu'à l'aurore?

« O gloire! ô ma patrie! Et ne verrai-je pas  
Les beaux jours que je te présage,  
Et ton nom volant d'âge en âge  
Sous le soleil et les frimas!

« Et toi, divinité cruelle, inexorable,  
O destin, confident des dieux,  
Ne pourras-tu pas à mes yeux  
Ouvrir ton livre impénétrable?

« Je veux, je veux ravir à tes décrets de fer  
L'avenir de tout ce que j'aime,  
De mon pays et de moi-même.  
Je veux..... »

Un cri traverse l'air.

Le rocher tremble et se déchire,  
Et du sein de ses profondeurs  
Sortent en frémissant les trois fatales sœurs  
Dont la bouche jamais n'a connu le sourire.  
Imprudent, qu'as-tu fait? Tu le peux encor : fuis!  
Non. Les cheveux dressés, les regards éblouis,  
Il demeure sans voix, sans force, sans haleine.

Il veut se retenir en vain  
Sur cette pente qui l'entraîne,  
Ce livre, ce livre divin,  
Il est là sous ses yeux, il est ouvert, il brille,  
Et l'éclair en jaillit, et l'avenir en sort :  
« Ah! qu'ai-je vu! Mes amis, ma famille!  
O douleur! ô regrets! ô déplorable sort!  
Je ne vois plus d'eux que leur mort,  
Et je compte les jours qui leur restent à vivre!  
Ah! fermez, fermez votre livre! »

Il veut fuir, un charme fatal  
Dans le gouffre béant le retient et l'attire.  
Il cherche malgré lui sur l'éclatant métal  
Un nom, un nom qu'il n'ose dire.  
Le feuillet tombe, et son tour est venu.  
Ses yeux se sont troublés; il regarde, il expire :  
« Moi-même dans dix ans! Mais illustre?—Inconnu!

O dieux trop complaisants ! ô funeste puissance !

Vous avez puni mon orgueil

Dans votre implacable vengeance.

J'ai vu mes amis morts et ma famille en deuil,

Et la gloire que j'ai rêvée...

Mais Athènes, du moins, vous l'avez conservée

Belle, pure, sans tache et sans rivale ? — Non !

Athènes, ô ville sacrée,

Toute la Grèce conjurée

A foulé tes remparts et profané ton nom !

« Ah ! tournez, tournez cette page !

Dieux ! que vois-je sortir de l'occident lointain ?

Des hordes d'étrangers inondent ce rivage,

Le fer et la torche à la main !...

Une page, une page encore !...

Quels sont ces farouches soldats

Vomis des confins de l'aurore

Et conduits par des dieux que je ne connais pas ?

Ah ! c'en est trop ; fuyons !... »

Il rompt enfin le charme,

Se précipite frémissant,

Court, vole, tombe au hasard, et laissant

A chaque rocher une larme,

A chaque ronce une goutte de sang.



Cependant l'aurore nouvelle  
Sur l'Hymette fleuri levait son front vermeil :  
Athènes apparaît plus riante et plus belle,  
Sortant de l'ombre et du sommeil.  
Le jour répand partout la vie et l'allégresse ;  
L'air s'emplit de clameurs ; déjà chacun s'empresse  
Vers les nobles labeurs ou le docte loisir.  
Partout la liberté, le travail, le plaisir ;  
Déjà la bouillante jeunesse  
Court s'exercer aux jeux de Bellone et de Mars,  
Et revient, se pressant sous l'illustre portique,  
Apprendre la sagesse, et les lois, et les arts.  
On discute l'État sur la place publique,  
Et des dieux protecteurs on invoque le nom...  
Mais regardez là-bas, tandis que l'encens fume,  
Sur les degrés du Parthénon,  
Cet homme jeune encor que la fièvre consume...

Seul, au sein des plaisirs, des fêtes et des fleurs,  
Pâle, les yeux hagards, et fou... comme Cassandre,  
De son pays il chante les malheurs,  
Ses palais en débris et ses temples en cendre ;  
Et sa voix s'éteint dans ses pleurs.

## LA DENT MALADE

*A Saint-Germain.*

Le tigre est-il vraiment jaloux de sa tigresse  
Autant qu'un vieil amant de sa jeune maîtresse ?  
Le Bengale est bien loin. Le saura-t-on jamais ?  
Pour les vieux amoureux, certes, je les connais ;  
Mais quant à comparer le jaloux et le tigre,  
J'aime mieux imiter feu le marquis d'Aligré  
En disant à chacun : « Voici du papier blanc ;  
Inscrivez-vous, et puis nous ferons le bilan. »

Lambert est un jaloux que j'ai l'heur de connaître.  
A-t-il, me direz-vous, quelque raison de l'être ?  
Mais non : s'il en avait, il ne le serait plus,  
Ou je connais bien mal ces gens irrésolus  
Qui cherchent jour et nuit, de soleil et de lune ;

Une preuve, une seule à leur propre infortune.  
La trouvent-ils enfin, le cœur en est meurtri ;  
Mais le lien se rompt, le malade est guéri.  
La femme, par malheur, n'est-elle pas coupable,  
Tant pis pour le jaloux : le mal est incurable.

L'autre jour, sur le quai, je rencontrai Lambert ;  
Il portait le front haut et le visage ouvert.  
« Viens, dit-il, mon ami, qu'en mes bras je te presse !  
J'ai du bonheur pour deux : j'ai quitté ma maîtresse  
Lucy ; tu la connais ? J'en étais fatigué.  
Le même amour toujours, toujours, ce n'est pas gai.  
— De quand ? — D'hier au soir. La rupture s'est faite  
Sur l'oubli d'un bouquet pour le jour de sa fête.  
C'est fini, c'est fini cette fois. Mon ami,  
Voilà dix ans passés que je n'avais dormi.  
Qu'on ne m'en parle plus ! j'en aurais trop de honte.  
Plus un mot !... Cependant il faut que je te conte,  
Après un si long bail, comment je fus conduit  
A rompre tout d'un coup sans scandale et sans bruit,  
Et de quel esprit calme et de quelle main sûre  
Un jour j'ai détaché le fer de la blessure.  
C'est là, me diras-tu, le fait des gens prudents ?  
Non... Sais-tu ce que c'est que d'avoir mal aux dents ?  
— Oui, non... mais continue. — Eh bien, mon camarade,

Pose ton doigt ici ; la dent qui fut malade  
Occupait cette place où tu ne sens plus rien.  
Par elle j'ai souffert le martyr chrétien.  
L'homme, chrétien ou non, naît plus ou moins sensible.  
Moi, j'ai le grand défaut d'être trop accessible  
Aux plaisirs, aux douleurs. Mon cœur va le galop :  
Beaucoup jouir, beaucoup souffrir, voilà mon lot.  
Or, ce qui m'agitait, ce n'était pas la joie ;  
A tous les maux connus mon être était en proie.  
O souffrances du cœur ! ô souffrances du corps !  
Qui de vous a le prix au combat des plus forts ?  
Et que sera-ce donc quand vous êtes unies  
Pour venir assiéger nos pâles insomnies ?  
Dix ans j'ai supporté dans un calme poignant  
La double émotion de ce drame saignant,  
Et, triste dénouement d'une action si triste,  
J'entrevois au bout le spectre du dentiste.  
Je remettais toujours de veille à lendemain  
L'instant où dans ma bouche il entrerait sa main.  
Enfin, avant-hier, dans un moment de rage,  
Je mis moi-même un doigt à son futur ouvrage.  
Sous cette pression la dent parut trembler.  
Je la fis doucement avancer, reculer,  
Et puis, d'un choc plus brusque essayant l'aventure,  
Je fis... la dent tomba comme une orange mûre.

Une goutte aussitôt sur ma tempe coula,  
Et tout bas je me dis : « Quoi ! ce n'est que cela ?  
« Rien qu'une place vide, une douleur passée. »  
Sais-tu, dans ce moment, où courut ma pensée ?  
Elle alla sans détour du physique au moral,  
De la bouche guérie au cœur où j'avais mal.  
Pour la première fois je me sentis mon maître ;  
Je sondai ma blessure, et je me dis : « Peut-être,  
« Si l'on peut s'arracher le cœur sans en mourir,  
« La cause étant absente, on ne doit plus souffrir. »  
J'allai donc chez Lucy le soir : c'était sa fête.  
A recevoir mes vœux elle se tenait prête ;  
Mais je n'avais ni fleurs ni bonbons. Là-dessus,  
Plaintes et cris : Lucy, que je ne l'aimais plus ;  
Moi, qu'elle ne m'avait jamais aimé. La scène  
Se produisait ainsi quatre fois par semaine.  
Mais j'étais préparé... Pour la première fois  
Je n'avais pas l'accent des yeux ni de la voix :  
Au plus profond de moi j'avais caché mon arme,  
Et je sus dire adieu sans verser une larme.  
Ainsi, de parti pris, j'avais dans un seul jour  
Arraché de mon cœur un éternel amour.  
J'admirai comme on peut se maîtriser soi-même  
Jusqu'au point d'oublier une femme qu'on aime,  
Car enfin, tu le sais, je l'aime... je l'aimais.

**Mais quant à la revoir, jamais, jamais, jamais !  
Pour moi, pour mes amis, il faut que je renaisse.  
J'ai quarante ans, je vais commencer ma jeunesse. »**

**Lambert aurait voulu parler jusques au soir ;  
Je lui serrai la main en disant : « Au revoir ! »**

**Sept ou huit jours après, en quête d'autre affaire,  
J'étais au même endroit du même quai Voltaire.  
Je crus apercevoir l'ami Lambert. De loin  
Il me sembla vouloir m'éviter avec soin.  
Ayant manqué son coup, à changer il fut preste.  
Nous causâmes du temps, de la pluie et du reste. .  
Du reste?... Non, pourtant ; du reste, pas un mot.  
Par ce fait l'entretien se termina plus tôt.  
Nous nous dîmes adieu, ne sachant que nous dire.  
Mais lui, me rappelant, ajouta sans sourire :  
« A propos, j'oubliais de te dire... Lucy  
Te fait ses compliments.—Hein? quoi? Très-bien. Merci. »**

## LES TOURS DE SAINT-SULPICE

*A Édouard Grenier.*

Vous croyez que les tours, étant faites de pierre,  
Ne peuvent pas parler ? C'est une grave erreur.  
Elles parlent fort bien, j'entends à leur manière.  
Nous avons notre langue ; elles gardent la leur.  
Or, à voir la façon dont un chacun raisonne,  
Sommes-nous bien certains d'avoir trouvé la bonne ?  
Pour moi, je n'en sais rien ; le cas est hasardeux...  
Saint-Sulpice a deux tours, cela n'est pas douteux,  
Bien qu'à les regarder des coteaux de Suresnes  
Ou de Saint-Cloud, on croie apercevoir deux reines  
Qui s'observent de loin, du haut de leur grandeur,  
Et ne peuvent traiter que par ambassadeur.  
En approchant, on voit, non sans quelque surprise,  
Que ces deux monuments, qu'on ne soupçonnait pas

Semblables ni voisins, sont pourtant les deux bras  
D'un seul et même corps, lequel est une église.  
Avant d'aller plus loin, notons encore ici  
Qu'il est entre les tours une autre dissemblance,  
Car l'une est terminée ou le prétend ainsi,  
Quand l'autre a conservé la grossière apparence  
D'un grand ours dont la mère a négligé l'enfance.

Un jour du mois dernier, ou plutôt une nuit,  
Je passais seul devant le portail de l'église.  
Sur ma tête je crus entendre un certain bruit ;  
La voix était d'abord enrouée, indécise ;  
Je devins attentif, je me mis sous le vent,  
Et je saisis au vol le colloque suivant :

« Ma sœur, ma sœur, vous êtes riche,  
Et vous voyez mon dénûment.  
Je suis comme la terre en friche  
Qui regarde un champ de froment.  
Vos murailles sont revêtues  
De chapiteaux corinthiens ;  
Vous avez même des statues  
Debout dans de graves maintiens ;  
Vous avez des cloches qui rient  
Pour fêter ceux qui se marient,



Pour fêter les chrétiens naissants ;  
Vous avez des cloches qui pleurent  
Pour fêter aussi ceux qui meurent,  
Et pour donner l'heure aux passants.  
Et moi, ces passants me dédaignent ;  
On n'a d'yeux que pour ceux qui règnent.  
Je suis pareille à Cendrillon,  
De sa famille abandonnée,  
Qui tient compagnie au grillon  
Dans un coin de la cheminée.  
Ma sœur, ne vous souvient-il plus  
De ces temps, hélas ! révolus,  
De notre première innocence ?  
Les jours passés sont les plus doux ;  
On m'élevait auprès de vous  
Dans la légitime croyance  
Que l'égalité de l'enfance  
Régnerait toujours entre nous.  
Voyez les sœurs de Notre-Dame  
Qui se dressent conjointement,  
Comme une vivante épigramme  
De notre long éloignement.  
Elles ont traversé les âges,  
L'une à l'autre s'associant ;  
Et vous, pour quelques avantages

D'un genre vulgaire et bruyant,  
Pour quelques ornements futiles  
Que des mains plus ou moins habiles  
Ont jetés sur vos membres nus,  
Vous chantez toujours votre fête ;  
Vos vieux amis sont méconnus.  
A l'exemple des parvenus,  
Vous voulez montrer votre tête  
Et vous voulez cacher vos pieds.  
Beau papillon, vous oubliez  
Qu'avec moi vous fûtes chenille.  
Avez-vous assez peu de cœur  
De renier votre famille,  
Et ne suis-je plus votre sœur ? »

La grande tour, après un moment de silence,  
Répondit : « Qu'est-ce donc ? Vous vous plaignez, je pense ?  
Tout le monde se plaint ; puis vous parlez si bas,  
Et vous êtes si loin, qu'on ne vous entend pas. »

## LE NAIN JAUNE

*A Charles Monselet.*

L'autre jour, je ne sais comment,  
Ma poche, depuis longtemps veuve,  
Reçut, non sans étonnement,  
Une pièce d'or toute neuve.

Elle brillait d'un vif éclat  
Et portait, sous une couronne,  
Le profil du chef de l'État  
(Je ne veux désigner personne).

Je la tournais et retournais  
Pour la rareté de la chose,  
Et malgré moi je raisonnais  
Comme un philosophe morose.

Je disais : « Voilà donc le maître, le tyran,  
Le diamant des alchimistes,  
Les oracles païens, la poudre des dentistes,  
Le paradis de l'Alcoran,  
Le camphre de Raspail, l'universel remède,  
L'impossible levier que rêvait Archimède,  
Le Jupiter tonnant et fulgurant  
Qui d'un clignement d'yeux fait tressaillir le monde !  
Une médaille jaune et ronde !  
Voilà le prix égal du crime et du travail,  
De la parole et du silence,  
De cœur humain et du bétail,  
Le poids d'une vertu, le taux d'une éloquence,  
Le tarif d'une conscience,  
L'opinion... Mais chut ! restons-en là  
Et ne parlons pas politique. »  
Cependant mon esprit au hasard s'envola  
Dans son essor philosophique,  
Et je le regardais, ce louis tout vermeil,  
Rayonnant des feux du soleil ;  
J'admirais à loisir le revers et la face,  
Quand, les yeux éblouis, l'esprit émerveillé,  
Je vis... je ne vis plus l'écu ; mais à sa place  
Était un joli nain tout de jaune habillé.  
Il parla ; sa parole était douce et sonore :

« Innocent, innocent (c'est à moi qu'il parlait),  
Ton regard m'interroge, et ta raison ignore  
Qui je suis... Or, écoute un moment, s'il te plaît ;  
Je consens à te dire un mot de mon histoire :

« A voir mon éclat vif et nouveau, tu dois croire  
Que, promu récemment à mon utile emploi,  
Je sors frais émoulu de la mine féconde  
Pour faire entre tes mains mon début dans le monde.

Ami, détrompe-toi

(Il m'appelait ainsi par charité peut-être,  
Puisque je n'avais pas l'honneur de le connaître) :  
Je suis depuis longtemps une immuable loi.  
Mille fois ma surface, amoindrie, élargie,  
A changé de valeur, de titre et d'effigie.  
J'ai servi tous les rois... Mais remontons plus haut,  
Et suis-moi si tu peux, ou si tu veux plutôt.

« Je suis bien vieux, aussi vieux que le monde,  
Et je le crois créé depuis longtemps ;  
Mais je restai dans la terre profonde  
Enseveli des mille et des mille ans.

« Ophir était la brûlante contrée  
Où je dormais sans forme et sans couleur,

Cachant aux yeux ma puissance ignorée,  
Méconnaissant ma future grandeur.

« Mais des mortels la main infatigable  
Vint me chercher au fond de mon berceau ;  
Je vis le jour, et, dégagé du sable,  
Je traversai la mer sur un vaisseau.

« Un monarque fameux régnait en Palestine ;  
Ses états étaient grands, immenses ses trésors.  
Salomon élevait dans la cité divine  
Un temple à Jéhovah, qu'on adorait alors

« La flamme vive est allumée ;  
Le creuset ronfle en frémissant,  
Et la poussière consumée  
Engendre le métal puissant.

« Bientôt j'orne l'un des portiques  
Du temple qu'on croit éternel,  
Et j'entends les pieux cantiques  
S'élever en chœur vers le ciel.

« Mais les ans de David ont ébranlé le trône.  
Le temps s'écoule. Un jour, il se fait un grand bruit :

Jérusalem est prise et le temple détruit ;  
Un soldat triomphant m'emporte à Babylone.

« Chacun reconnaît ma valeur.  
On me fond, on me taille, on me rogne, on me pèse,  
Et j'achète, actif voyageur,  
Les parfums d'Arabie et les laines d'Éphèse.

« Je cours, je circule en tout lieu,  
Changeant d'aspect, prenant les empreintes diverses  
D'un animal, d'un roi, d'un dieu.  
Babylone périt, je règne avec les Perses.

« Il me souvient qu'alors un bel Athénien  
Vint en Perse, non pas chargé d'une ambassade,  
Quoiqu'il fût élevé par le rang et le bien ;  
Non, il était proscrit, comme plus d'un ancien,  
Et se nommait Alcibiade.

Son inconstant pays bientôt le rappela.  
Il partit ; je partis avec lui. Nous voilà  
Traversant l'Ionie, abordant au Pirée ;  
Mais je n'habitai pas cette douce contrée :  
L'amour et mes destins m'entraînaient au delà.

« Il était dans la Grèce une ville fameuse,

Charmante comme le plaisir,  
Comme le plaisir dangereuse,  
La ville des beaux-arts, du luxe, du loisir.  
Les mères à leurs fils la nommaient avec crainte,  
Et le premier venu n'allait pas à Corinthe.  
J'y fus, et, bienvenu dans ce monde imprudent,  
J'appartins à Laïs, Alcibiade aidant.

« Dieux ! la folle vie !  
La Grèce ravie  
Admirait Laïs.  
Jamais une reine  
Ne fut souveraine  
De tant de pays.

« On voyait sans cesse  
L'ardente jeunesse  
Chez elle aboutir,  
Tous les philosophes,  
Toutes les étoffes  
De Pruse ou de Tyr.

« Que de comédies  
Fades ou hardies,  
Que j'eusse pu voir !



Car j'étais chez elle  
Par grâce nouvelle,  
Devenu miroir.

« Laïs mourut... Laïs devait avoir des dettes ;  
Elle en avait : un avide usurier  
Emporta ses bijoux, ses coffrets, ses toilettes,  
Son portrait, son miroir. Il faisait son métier.  
Mais la fortune est femme, elle a plus d'un caprice,  
Et ce qui vient par avarice  
S'en va par prodigalité.  
Le fils de l'usurier, libertin éhonté,  
M'envoya de nouveau chez une courtisane,  
Qui, par un repentir rare chez les païens,  
Mourut en laissant tous ses biens  
Au temple éphyrien de la chaste Diane.  
Le temple était peu fréquenté.  
J'y demeurai longtemps, mais la ville, assiégée,  
Un jour par les Romains fut prise et saccagée.  
Tout fut détruit et dévasté  
Dans les murailles abattues.  
La flamme dévora les palais, les tableaux,  
Les armures de fer, les vases, les statues ;  
Et, confondu moi-même avec de vils métaux,  
Je coulai sur le sol sans éclat et sans gloire.

D'or pur je devenais airain.

Ah ! ce n'est pas encor sans un profond chagrin  
Que j'ose rappeler ce temps de mon histoire.

J'étais gisant ; mes grossiers ennemis  
Me foulèrent aux pieds : j'en ai gardé mémoire.

« Mais Rome, instruite enfin par les peuples soumis,  
Voulut avoir en son enceinte

Le souvenir vivant de ses plus grands héros  
(Ses grands hommes alors étaient des généraux),  
Et l'on se rappela le bronze de Corinthe.  
Je traversai la mer et je touchai le port.

Je vis Rome dans sa puissance.  
Marius y régnait par la loi du plus fort :  
Je dus prendre sa ressemblance.  
Dans le moule aussitôt un sculpteur me coula.

Mais Marius, chassé de Rome,  
Abandonna la place au plus heureux Sylla,  
Et Sylla devint le grand homme.

« Je devais être encor le jouet du hasard,  
Et mon attente fut trompée.

La fortune tourna : je dus être Pompée ;  
Mais César fut vainqueur, et je devins César.

« Sa mémoire fut honorée.

D'autres prirent depuis son nom victorieux,  
Et longtemps la statue à César consacrée  
Reçut tous les honneurs qu'on n'accorde qu'aux dieux.  
Je le dirai pourtant, il me pesait de vivre  
Oublié, confondu dans le plomb et le cuivre.  
Je trouvais qu'il sied mieux au métal souverain  
D'être monnaie en or que César en airain.

« Je devais supporter un plus indigne outrage.

Un jour, les barbares du Nord,  
Tombant sur nous comme un orage,  
Pillèrent nos cités. L'incendie et la mort  
Marquèrent partout leur passage.  
Moi-même par le fer mutilé, jeté bas,  
J'eus ma trop grande part de la honte publique.  
Le temps qui guérit tout ne me releva pas.  
On venait voir pourtant Rome, la ville antique;  
Je passais à l'état de débris historique.  
César était sans tête et n'avait plus qu'un bras.  
Un savant m'acheta. M'acheter ? pourquoi faire ?  
Pourquoi ? pour me sauver. Il me fondit encor.  
Par des agents actifs dissolvant la matière,  
Il sépara le cuivre et l'or,  
Et me rendit enfin à ma splendeur première.

Je lui portai malheur, car le pauvre savant,  
Croyant avoir trouvé son fameux dissolvant,  
Acheta du vieux fer, du vieux plomb, du vieux cuivre,  
Fit de profonds calculs, écrivit un gros livre,  
Chercha de l'or partout, ne trouva rien d'abord,  
Et finit par trouver la folie et la mort.

« Je reprends ma course légère ;  
Sans cesse fondu, refondu,  
Je trouve par toute la terre  
Le culte éternel qui m'est dû.  
Je suis ma mission céleste ;  
Toujours nouveau, toujours pareil,  
Je plane comme le soleil :  
Les hommes passent, et je reste,  
Et je suis les peuples mouvants  
Dans leur fortune dérisoire,  
Quittant les morts pour les vivants  
Et la honte pour la victoire.  
Je sais le budget des tyrans ;  
Je connais le prix de la gloire  
Et la valeur des conquérants.  
Je vais dans ma course obstinée,  
Tantôt ducat, tantôt guinée,  
Changeant de noms, d'états, de rangs,

18.

Ici secouant les entraves  
D'un peuple trop longtemps dompté,  
Là-bas achetant des esclaves  
Et leur rendant la liberté.  
Oh ! qui racontera ma vie aventureuse !... »

Mais à ces mots je l'arrêtai :  
« Assez, petit nain jaune à la voix douceuse,  
Courtisan de chaque pouvoir,  
Qui sais orner le temple et payer les orgies,  
Qui plaides le blanc et le noir,  
Qui prends toutes les effigies...  
Marche, marche toujours. A ton sort je te rends :  
Va-t'en recommencer ta course vagabonde ;  
Prends ta besace et tes vingt francs,  
Et roule, juif errant, dans le cercle du monde ! »

En faisant ce discours, digne d'un vieux Romain,  
Vous allez supposer peut-être  
Que je jetai d'abord le nain par la fenêtre ?  
Rassurez-vous, je suis humain.  
D'ailleurs le nain venait de disparaître,  
Et je tenais un louis dans la main,  
Et je me disais : « Qu'en ferai-je ?  
Un dîner avec des amis ?

Un mois de mon loyer ? cinq cachets de manège ?  
Une fois n'ai-je pas promis  
Pour le mois de janvier un gros bouquet de roses ?  
Et puis, mille autres fois, mille et mille autres choses ?  
Que n'a-t-on pas avec vingt francs ?  
Tant de plaisirs, tant d'objets différents !  
Trois volumes de Lamartine,  
Du tabac pour six mois, des romans pour quatre ans,  
Molière tout entier, Bossuet ou Racine,  
Le chef-d'œuvre inconnu d'un artiste inconnu  
(Hélas ! on en trouve à ce prix !)... »

Et puis je m'endormis dans mon logis modeste,  
Planant dans l'idéal, nageant dans l'infini,  
Rêvant les millions, le bonheur et le reste.  
La fortune chez moi venait faire son nid.  
Tout se réalisa par-dessus mon attente :  
Le lendemain, j'avais dans ma chambre opulente  
*Guillaume Tell* de Rossini.

## MARGUERITE LILAS

*A Mme Amélie Ernst.*

Nous avons à Paris nombre de gens titrés :  
D'abord ceux qui le sont, puis ceux qui pourraient l'être.  
La noblesse est un fort où plusieurs sont entrés  
Par la porte, et d'aucuns, dit-on, par la fenêtre.  
Je sais bien qu'on a fait là-dessus une loi  
Fort sage en vérité ; mais, je vous le demande,  
N'entre-t-il pas en ville, en dépit de l'octroi,  
Plus d'un poulet de contrebande ?

Le comte de Belair dont nous parlons ici  
N'a jamais été, Dieu merci,  
De ces audacieux aux faciles manières  
Qui trichent sur un titre ou fraudent les barrières :  
C'est un comte bien né, fier sans être hautain,

A la figure ouverte, à la taille élancée.  
Son père l'avait mis enfant dans un lycée  
Où l'on apprend un peu de grec et de latin,  
Où l'on apprend surtout l'égalité française ;  
Et, comme le pensaient les princes d'Orléans,  
Cette éducation n'est pas la plus mauvaise.  
Il était bachelier quand il eut dix-huit ans.  
Il fit alors son droit comme un futur notaire,  
Prit une chambre en ville, et mena quelque temps  
Cette existence libre et plus ou moins austère  
Qui donne à ses élus des luxes inouïs,  
Pour peu que chaque mois amène dix louis.  
Un beau jour, il tourna le dos à sa jeunesse,  
Vendit très-chèrement un titre de comtesse,  
Et depuis, avocat, député, magistrat,  
Il soigna sa fortune en servant bien l'État.  
Ajoutons qu'au moment où ce récit commence,  
Le comte de Belair, devenu presque vieux,  
Est père d'un grand fils, garçon plein d'espérance,  
Qu'il destine à donner, selon toute apparence,  
De nobles descendants à ses nobles aïeux.  
Gaston entre aujourd'hui dans sa vingtième année.

Le comte de Belair avec son jeune fils  
Se promenait à pied, sur un quai de Paris,



Par une froide matinée.

Comme deux compagnons, bras dessus bras dessous,  
Ils causaient, mais non pas, à la façon des fous,  
Des défauts d'un cheval ou des vertus d'un braque ;  
Non, mais de politique, et d'art et d'avenir,  
De morale surtout, de conduite à tenir :  
Si l'un était Mentor, l'autre était Télémaque.  
Ils passèrent un pont. Une femme était là,

Vieille, sale, déguenillée,

Qui tendait aux passants sa main maigre et souillée.

Tout en marchant, le comte la frôla

Sans la voir ; mais la mendiante,

Le regardant, cria d'une voix suppliante :

« Albert !... monsieur Albert, ayez pitié de moi ! »

Puis elle s'éloigna comme prise d'effroi,

Et se cacha les yeux. La rougeur de la honte

Monta soudainement jusqu'aux tempes du comte.

« Albert ! Albert ! » qui donc s'était permis

De rappeler ce vieux nom de baptême,

Nom d'enfant qu'il avait presque oublié lui-même ?

Sa femme l'appelait « Mon ami » ; ses amis

« Belair » ou « de Belair » ; ses gens « Monsieur le comte » ;

« Albert » personne au monde. Alors, pourquoi ce nom ?

Cette réflexion fut prompte

Comme le feu du ciel ou l'éclair du canon.

Mais un bon cavalier se remet vite en selle.

Dans sa carrière officielle,

Le comte avait acquis l'art de se posséder.

Son cœur pouvait ou non battre avec violence :

Il sut lui commander le calme et le silence,

Et les cœurs bien appris se laissent commander.

Pour la première fois peut-être de sa vie,

Gaston réfléchit ce soir-là.

La curiosité, voisine de l'envie,

Dans son esprit se faufila :

Retrouver cette femme à l'instant, la connaître,

Posséder son secret, s'en repentir peut-être,

Tel fut son unique souci.

Lorsque pareille idée entre dans une tête,

On peut, dès le début, l'arrêter ; mais aussi,

Accepter le combat, c'est chercher la défaite.

Avant la nuit venue, on aurait pu le voir,

Le chapeau sur les yeux, et vêtu tout de noir,

Glissant sur le pont comme une ombre.

Il aperçut bientôt la mendiante sombre,

Se dirigea vers elle, et de près, et bien bas :

« Je voudrais vous parler, dit-il, ma bonne femme.

Nous ferons, s'il vous plaît, ensemble quelques pas : »

La vieille le suivit et ne répondit pas.

Après quelques instants : « Regardez-moi, Madame...  
Me reconnaissez-vous ? — Non. — Ce matin, ici,  
J'étais avec... Albert. — Oui, je me le rappelle.  
Vous êtes...—Son neveu.—Son neveu ? Non, dit-elle,  
Non ; vous êtes son fils. — Vous le voulez ainsi ?

Soit. » Un regard doux comme une caresse  
Traversa lentement les yeux de la pauvre.  
« Alors, dit-elle, alors, si Dieu l'avait permis,  
Vous seriez... vous seriez... Qu'avez-vous à me dire ?  
Parlez, je répondrai. — Je voudrais... je désire  
Savoir (je le saurai, car vous avez promis)

Comment vous connaissez mon père ?  
— Que me demandez-vous ? Le monde est bien sévère !  
J'ai mérité ce cruel châtiment ;

Accusez-en mon âge, la misère.  
Si j'avais eu le choix, j'aurais fait autrement :  
Je serais ouvrière en mon petit ménage,  
Et j'aurais des enfants... des enfants de votre âge.

Vous ne comprenez pas cela ?  
La femme sans excuse est aussi sans refuge :  
C'est l'homme qui la perd, et c'est lui qui la juge.  
Votre père m'aima : je fus faible. Voilà

Quel fut mon tort, quel fut mon crime.  
J'étais jolie alors... Ne me regardez pas.  
Mais j'en puis bien parler, étant seule victime :

Il était glorieux de m'avoir à son bras.  
Ah ! c'était le beau temps, ou plutôt le beau rêve ;  
Notre existence était une fête sans trêve ;  
Si je l'avais voulu, je l'aurais ruiné.  
Sa bourse d'écolier faisait notre opulence ;  
Il était si jaloux qu'il m'aurait tout donné.

Mais, étant jeune, est-ce qu'on pense

Que la jeunesse peut finir ?

Hier, c'est le passé ; demain, c'est l'avenir.

Demain arriva. Votre père

Vint me trouver ; il était radieux :

« Émbrasse un avocat ! Tout est fini, ma chère,

Me dit-il, et voici le moment des adieux. »

« Je sentis mon être se fondre.

Il tenta de pleurer en s'essuyant les yeux.

Moi, je ne trouvai pas un mot à lui répondre.

Il partit ; je restai. Tout était consommé.

Je m'aperçus alors que je l'avais aimé.

Que faire ? Il me fallait rassembler mon courage ;

Je voulus retourner à mon ancien métier...

Le cœur n'était plus à l'ouvrage,

La main se refusait au travail régulier.

Ne pouvant revenir, ne pouvant oublier,

De besoins, de remords peut-être poursuivie...

Mais je ne vous dois pas le reste de ma vie.

Adieu, pardonnez-moi ! » Gaston lui répondit :

« Un mot encore, un seul, et je vous quitte.  
Comment vous nommez-vous ? Dites-le. — Marguerite.  
— L'autre nom ? — L'autre nom ? je ne l'ai jamais dit.

D'ailleurs, nous autres, pauvres filles,  
Est-ce que nous portons le nom de nos familles ?  
Pourtant, si vous voulez, je fais encore un pas :  
Comme dans ce temps-là j'étais toujours parée  
De la même couleur par Albert préférée,  
On m'appelait souvent Marguerite Lilas.  
Et maintenant, Monsieur, que le Ciel me pardonne !  
Me pardonneriez-vous ? Adieu. — Non : au revoir ! »

Gaston rentra tout triste ; il avait l'âme bonne.

Il allait embrasser son père chaque soir.

« Père, te souviens-tu d'une femme... petite...  
Très-jolie... autrefois... qu'on nommait Marguerite ?  
— Marguerite, dis-tu ? — Marguerite Lilas.  
— Marguerite Lilas ?... Oui, je crois bien connaître  
Ce nom-là. Je l'ai vu... dans un livre peut-être...  
Mais non. J'ai beau chercher, je ne m'en souviens pas : »

## LES PRUNELLES

*A Delaunay.*

Regardez une haie, au milieu de l'automne,  
A l'époque où le bois, tournant du vert au brun,  
Sent ses pétales secs s'envoler un par un ;  
La haie a des couleurs dont l'éclat vous étonne,  
Des jaunes mordorés, des grenats éclatants  
Qui tranchent vivement sur le fond des ramures,  
Cependant que la ronce, ayant perdu ses mûres,  
Garde un feuillage vert qui parle du printemps.  
Puis les fruits destinés à l'oiseau de passage,  
Les boutons de corail dans le noir enchâssés,  
Les prunelles d'hiver aux tons violacés,  
Dénoncent l'aubépine et le prunier sauvage.  
Cela forme un fouillis sombre, clair et vermeil,  
Où tout est différent, mais où rien ne détonne.  
Regardez une haie, au milieu de l'automne,  
Et si le soleil luit, bienvenue au soleil !

« Commanderai-je une calèche ?  
Une calèche, c'est bien vieux ;  
Puis on dit qu'une automne sèche  
Annonce un hiver pluvieux.  
Un coupé ferait mon affaire,  
S'il doit pleuvoir... mais il se peut  
Qu'il fasse beau : lors je préfère  
Un phaéton... Oui, mais s'il pleut ?  
Hélas ! que ne peut-on d'avance  
La pluie ou le beau temps prévoir,  
Pour commander en conséquence  
L'équipage qu'il faut avoir ! »

Notre interlocuteur était un beau jeune homme,  
Élégant à ses jours, quoique fort économe.  
Il passait tous les ans quatre mois à Paris,  
Et tout seuls'y donnait du faste à juste prix.  
Il revenait ensuite, au fond de sa province,  
Remettre en équilibre un budget assez mince.  
Dans un petit castel, reclus pendant huit mois,  
Auguste végétait en simple villageois ;  
Mais lorsque revenait la grande période,  
Le chartreux reprenait le sceptre de la mode.  
Il s'appelait le comte Auguste de Meulien.  
Il avait pris ce titre et s'en trouvait fort bien,

Paris acceptant tout sans exiger de preuve.  
Il avait chaque année une voiture neuve.  
Le comte, par malheur, n'avait pas de chevaux,  
Et ceux qu'il attelait étaient toujours nouveaux.  
Quant à les posséder, il n'y pouvait prétendre ;  
Mais on trouve à Paris plus d'une bête à vendre.  
Il s'était fait l'ami d'un certain maquignon  
Avec qui l'on s'entend de pair à compagnon.  
La voiture servait d'enseigne à l'écurie,  
Voiture d'apparat, voiture d'industrie,  
Mais, on le sait, unique ; et, selon qu'elle était  
Ouvrte ou bien fermée, Auguste ne sortait  
Que les jours de beau temps ou que les jours de pluie.  
Or la saison d'hiver s'était bien loin enfuie,  
A l'heure où nous trouvons notre héros, si loin  
Qu'elle allait revenir. Il était donc besoin  
De méditer à froid la prochaine campagne.  
Auguste y pourvoyait du fond de la Champagne.  
Il cherchait, pour rentrer avec un vif éclat,  
Un équipage neuf dont le monde parlât.  
Occuper un instant l'opinion publique,  
Cela seul résumait toute sa politique.  
Par les prés, par les bois, rêveur il s'en allait.  
Un jour, il rencontra le bonhomme Collet.  
Collet était un peu l'oracle du village ;



On l'écoutait souvent malgré son bavardage ;

Et, quoiqu'il ne fût pas des moins intelligents,

Il mettait trop de zèle à conseiller les gens.

« Eh bien, père Collet, quelles bonnes nouvelles ?

— Ah ! Monsieur, nous aurons, cet hiver, des prunelles.

— Eh bien, père Collet, que m'importe cela ?

— C'est vrai, vous ignorez toutes ces choses-là.

De ce qui doit venir en vain vous préviendrais-je.

Si je dis : « Préparez des sabots pour la neige ! »

On se rira de moi. Que vous importe à vous

Que l'hiver plus ou moins soit rigoureux ou doux ?

A Paris, en effet, cela n'importe guère.

— Pardon, père Collet, il m'importe au contraire,

Et j'ai, plus qu'on ne croit, intérêt à savoir

S'il doit geler, neiger, faire sec ou pleuvoir.

— Alors, mon bon Monsieur, regardez ces prunelles ;

Entendez leur langage. — Eh bien, que disent-elles ?

— Elles disent d'abord que dans votre Paris

On ne connaît pas tout, pour avoir tout appris ;

Puis que Dieu seul est grand, et que la Providence

Fait tout venir à point, connaissant tout d'avance.

Avez-vous quelquefois pensé, durant l'hiver,

A ce que mangeront les habitants de l'air ?

Les pucerons friands, les mouches délicates,

Ont caché dans des trous leurs ailes ou leurs pattes.

L'oiseau rencontre encor dans les champs labourés  
Des miettes de hasard et des grains égarés,  
Qui pourront lui donner du répit pour attendre  
Le retour de l'insecte à la chair fraîche et tendre.  
Mais qu'il vienne à neiger ! Pauvre oiseau du bon Dieu,  
Que vas-tu devenir, n'ayant ni feu ni lieu ?  
Pourra-t-on supposer que la mère nature  
Te laisserait périr faute de nourriture ?  
Non, elle a fait germer, sur tous ces arbrisseaux,  
Les conserves d'hiver, la manne des oiseaux.  
Aux moments de détresse, elle nous vient en aide,  
Et, même avant le mal, fait mûrir le remède.  
Voyez ces prunelliers chargés de leurs fruits bleus,  
Et souvenez-vous bien que, plus ils sont nombreux,  
Plus la neige sera cet hiver abondante :  
L'homme est imprévoyant ; la nature est prudente.  
Adieu, rappelez-vous à Paris, s'il vous plaît,  
Ce que vous a prédit le bonhomme Collet. »

« Le bonhomme raisonne juste :  
S'il neige, le petit oiseau...  
Décidément, se dit Auguste,  
Je me ferai faire un traîneau. »

## LE FOND ET LA FORME

*A Édouard Fournier.*

Que faut-il préférer du style ou de l'idée ?  
La question n'est pas encore élucidée.  
Je sais bien que plus d'un va s'écrier d'abord :  
« Il faut avoir les deux ! » J'en demeure d'accord.  
C'était aussi l'avis de feu monsieur Prudhomme ;  
Mais enfin, on n'est pas parfait ; on n'est qu'un homme,  
Et j'en connais plus d'un parmi les plus fameux  
Qui n'a ni l'un ni l'autre, au lieu d'avoir les deux.  
Tels furent Dutilleul, et Duchêne, et Delorme...  
Mais revenons au fait du fond et de la forme.  
Il arriva qu'un jour le procès fut porté  
Devant un tribunal compétent. D'un côté,  
Le tisserand vêtu d'une ample souquenille ;  
De l'autre, le tailleur armé de son aiguille,

Laquelle avait du fil, bien s'entend, car enfin  
Une aiguille sans fil, c'est un flacon sans vin.  
Le tailleur eut toujours la parole facile.  
Le nôtre commença :

« Messieurs, ma main habile  
Des tissus les plus vils et des corps les plus lourds  
Corrige les défauts en de nobles contours.  
Pour moi la fantaisie ouvre ses larges ailes,  
En créant des patrons et des modes nouvelles.  
Redresseur des travers et tuteur des vertus,  
J'attire la faveur sur les gens bien vêtus.  
Mes modèles s'en vont de Paris jusqu'à Rome.  
Je gouverne la mode, et, si l'habit fait l'homme,  
Que sera, s'il vous plaît, celui qui fait l'habit? »

Le tailleur salua. Le drapier répondit :

« Moi, Messieurs, je n'ai pas la langue à la rubrique,  
Voici mon drap : touchez. Il est de ma fabrique.  
Je le trouve bien fait, solide et pas trop cher ;  
Il est souple à la main et me tient chaud l'hiver.  
N'est-ce pas votre avis, que le plus philosophe  
Pour avoir un habit a besoin d'une étoffe? »

Vous voyez que je suis l'aîné; le tisserand,  
Étant premier en date, a droit au premier rang.

— Mon ami, répondit le tailleur, tu radotes;  
Le drap est à l'habit comme le cuir aux bottes,  
L'objet matériel n'ayant d'autre valeur  
Que celle que lui donne un esprit novateur.  
Que dis-je? Plus ton œuvre est grossière et mauvaise,  
Plus mon génie éclate à faire qu'elle plaise.  
Qu'importe le tissu sorti de ton métier?  
Je coudrai, s'il le faut, des habits en papier.  
C'est par moi, non par toi, qu'un vêtement existe;  
Tu n'es que l'artisan, c'est moi qui suis l'artiste. »

Le tisserand resta quelques temps interdit;  
Mais bientôt, reprenant son calme, il répondit :  
« Emporte, mon ami, ton fil et tes aiguilles,  
Fais des colifichets pour les petites filles.  
Tu pourras bien aussi, pillant de tout côté,  
Coudre avec des chiffons une veste d'été;  
Encor faut-il l'étoffe! Et, quand viendra décembre,  
Quel est celui de nous qui gardera la chambre?  
Moi, n'ayant que mon drap, j'en coupe un grand morceau  
Et, faute d'un habit, je m'en fais un manteau. »

Ce petit plaidoyer termina la séance.  
Les juges prirent temps pour rendre leur sentence.  
Entre nous, je sais bien pour qui j'aurais penché;  
Mais, comme il ne faut pas se montrer entiché  
De son opinion, je conviendrai qu'en somme...  
Le tribunal jugea comme monsieur Prudhomme.

Depuis, les deux plaideurs, c'est chose à remarquer,  
Apprirent, l'un à coudre, et l'autre à fabriquer.

## PROPRIÉTAIRE ET FERMIER

*A C. Richomme.*

Oscar, jeune propriétaire,  
Compte avec le vieux Mathurin,  
Fermier d'une petite terre  
Qu'il possède au pays chartrain.

« C'est vous, approchez, mon brave homme,  
Vous me devez beaucoup d'argent.  
Vous m'en apportez? Quelle somme?  
— Ah! Monsieur, faut être indulgent.

Par suite des intempéries,  
Les biens sont gelés ou brûlés.  
Le sec a perdu les prairies,  
Et la pluie a noyé les blés.

— J'ai déjà fait maint sacrifice,  
Mais enfin que m'apportez-vous ?

— Je viens de remettre à l'office  
Un canard et deux cantalous.

— Mathurin, je vous remercie ;  
Mais j'ai des moyens exigus.  
Pardon de cette minutie :  
Que m'apportez-vous en écus ?

— Ah ! Monsieur, la vie est si chère !  
On meurt de faim, c'est affligeant !  
Chez nous on ne connaît plus guère  
Couleur d'or ni couleur d'argent.

— Bref, c'est toujours la même histoire.  
Vous n'avez rien d'autre pour moi ?  
— Mon bon Monsieur, il faut le croire,  
Si le bon Dieu n'a plus de quoi.

— Mathurin, soyons de bon compte,  
Vous me croyez trop ingénu.  
Je vous le déclare sans honte,  
J'ai besoin de mon revenu.



— Dame, si monsieur voulait vendre  
Cette ferme, il en trouverait  
Un capital bien bon à prendre  
Et produisant bel intérêt.


— Mais à voir ce que j'en retire,  
Qui la voudrait? Et pour combien?  
— Baste! on en trouverait sans rire  
Dix mille écus; ce n'est pas rien.

— Ma foi, pour une telle somme  
Je vous la donne. — Je la prends.  
— Qui, vous? Mathurin, mon brave homme?  
— Voici vos trente mille francs! »

# SAINT SÉVÈRE, SAINT CLÉMENT ET SAINT JUSTE

*A Camille Doucet.*

Si vous me ressemblez, vous avez en vous-mêmes  
Deux avocats partant de points de vue extrêmes,  
Et pour ce n'ayant pas le même sentiment.  
L'un s'appelle Sévère, et l'autre a nom Clément.  
Ces deux collègues-nés, amis quoique adversaires,  
Bras dessus, bras dessous, vont plaider leurs affaires  
Devant le tribunal d'un grave président,  
Lequel se nomme Juste, homme sage et prudent,  
Juge ne relevant que de sa conscience,  
Mais vieux, et s'endormant parfois à l'audience ;  
Quelque peu sourd aussi, croyant moins aisément  
Le contre que le pour, Sévère que Clément.  
Devant ce tribunal enclin à l'indulgence,  
Le débat tous les jours finit et recommence.



Juste me dit : « Venez ! » (Vous avez reconnu  
Que ce doit être moi qui suis le prévenu,  
Sans quoi, comment serais-je au courant de l'affaire ?)  
« La parole, dit Juste, est à maître Sévère. »  
Celui-ci, me fixant de ses yeux grands ouverts,  
Me sondant, me scrutant de face et de travers,  
S'écrie : « O misérable ! abîme d'artifices,  
Source d'impuretés, vous avez tous les vices !  
— Pardon, répond Clément d'un ton de voix plus doux,  
Il en a quelques-uns, mais ne les a pas tous.  
— Tous, ai-je dit, oui, tous, sans un seul en rabattre ;  
Et si je puis prouver que deux et deux font quatre,  
Je vous démontrerai coupable des défauts  
Que l'on nomme à bon droit les péchés capitaux.  
Je les prends au hasard : d'abord l'orgueil, l'envie...  
— Soit, mais la liste est longue et veut être suivie,  
Dit Clément. Je conviens que de ces deux péchés  
Un homme partial peut nous croire entachés.  
Nous dénigrons un peu les qualités des autres,  
En exigeant qu'on rende ample justice aux nôtres,  
Et nous ne laissons pas mettre au-dessus de nous  
Des gens qui doivent être estimés au-dessous.  
Bien faire, c'est l'orgueil, et faire mieux, l'envie.  
— C'en est trop ! il propose en exemple sa vie !  
— Messieurs les avocats, dit le bon président,

Vous allez un peu loin tous les deux ; cependant  
Poursuivez. Vous pouvez parler, maître Sévère.  
— La cour en est témoin, vous avez la colère.  
— Nous sommes sur ce chef atteints et convaincus ;  
Oui, lorsque nous voyons l'influence aux écus,  
L'humanité livrée à la diplomatie,  
Le succès littéraire acquis à l'ineptie,  
Notre colère éclate à rencontrer partout  
La honte de l'esprit et la chute du goût. »  
Ici le président arrêta la réplique :  
« Avocats, je défends qu'on parle politique.  
— Arrivons, dit Sévère, à l'avarice. — Bon ;  
Pour ménager le bois nous brûlons du charbon.  
En apprenant à vivre avec peu de dépense,  
Nous sauvons notre honneur et notre indépendance.  
A qui naît indigent l'avarice est vertu.  
Qu'en dit l'accusateur ? — Je ne suis pas battu,  
Car vous permettrez bien, Monsieur, que je vous dise  
Que l'indigent n'a pas droit à la gourmandise.  
— Je suis pris, dit Clément et je n'objecte rien,  
Sinon que l'estomac chez nous digère bien,  
Et que de deux morceaux soumis à son empire,  
La main choisit plutôt le meilleur que le pire.  
— Ce n'est pas tout. — Je sais qu'il en reste encor deux.  
— La paresse ! — C'est vrai, nous sommes paresseux.

— Et le reste ! — C'est vrai, nous avons le cœur tendre.  
Sur ce point, mon client n'oserait se défendre  
Devant aucun témoin. J'invoque le huis clos.

— Alors, vous avouez ? — Chut ! encore deux mots. »

Clément, prenant à part l'oreille de Sévère,  
Lui dit : « Souvenez-vous que je suis votre frère. »  
Comme ils parlaient entre eux et de plus en plus bas,  
Juste, étant un peu sourd, ne les entendit pas.

« Accusé, me dit-il, je vous crois bien coupable.  
Les délits sont flagrants, la preuve en est palpable ;  
Mais, puisque le meilleur pêche sept fois par jour,  
Que vous-même avouez vos erreurs à la cour ;  
Puisque vous invoquez certaines circonstances  
Qui peuvent mitiger l'aigreur de nos sentences,  
Puisque la nuit arrive et que je me sens las,  
Allez, je vous absous ; mais n'y revenez pas. »

Et voilà tous les jours comment cela se passe :  
En répondant pour moi Clément obtient ma grâce.  
A moi-même, à Sévère, à Juste, je promets  
Ce que je veux tenir et ne tiendrai jamais.

# EXAMEN DE CONSCIENCE

## D'UNE JEUNE FILLE

*A Mme Legouvé-Desvallières.*

Je le sais par expérience  
(Je suis grande, j'ai dix-sept ans),  
On doit faire de temps en temps  
Son examen de conscience ;  
Cela repose et fait du bien.  
Je vais donc commencer le mien.

Ce matin, j'ai fait ma prière ;  
Je l'ai faite encore ce soir.  
J'accomplis ce double devoir  
D'une façon très-régulière,  
Et sur ce point, j'ai beau chercher,  
Je n'ai rien à me reprocher.

Comme nous sommes en carême,  
J'ai dû jouer d'un long sermon

Par monsieur l'abbé Salomon.  
Je puis m'avouer à moi-même  
Que je n'ai pas très-bien saisi  
Le sujet qu'il avait choisi.

Il a beaucoup parlé du doute.  
C'est affreux, à ce qu'il disait.  
Moi, je ne sais pas ce que c'est :  
On n'entend que ce qu'on écoute ;  
Or je n'ai jamais écouté  
Ce qui n'est pas la vérité.

Continuons notre journée :  
J'ai rencontré sur mon chemin  
Un pauvre ; mais j'avais la main  
Dans un gant neuf emprisonnée.  
Les gants, les gants, en vérité,  
C'est la mort de la charité.

J'ai pris ma leçon de musique.  
Mon maître est un de ces vieux beaux  
Préoccupés mal à propos  
De ce qu'ils nomment leur *physique*.  
Il croit être un grand conquérant...  
Un fort bon homme au demeurant.

Voyons, qu'ai-je pu faire encore?  
Gourmande... je ne le suis pas ;  
Mais je fais bien mes trois repas.  
Je ne veux pas imiter Laure,  
Qui se laisse mourir de faim  
Pour ne pas engraisser... Enfin...

Chacun son goût et sa folie.  
Pour moi, je n'ai jamais compris  
Que la maigreur eût tant de prix.  
Je ne suis pas très, très-jolie ;  
Mais ce n'est pas déjà si mal  
Que d'être au diapason normal.

D'ailleurs, on peut, sans être belle,  
Avoir du charme, de l'esprit ;  
La lèvre qui cause et sourit...  
Eh bien, eh bien, Mademoiselle,  
Voilà qui doit être porté  
Au compte de la vanité.

Auriez-vous péché par envie?  
Ce matin, vous faisiez des vœux  
Pour aller au *seront chez eux*  
De vos oncle et tante Octavie...



Ma foi, non ! Pour prendre du thé,  
Du whist et du piano-forte,

Ce ne sont pas choses pressées.  
Et puis, le luxe, les splendeurs,  
Le bruit, la musique, les fleurs,  
Donnent de mauvaises pensées...  
Ma foi, non ! le monde où je vais  
N'est ni si beau ni si mauvais.

Dans vos réflexions secrètes,  
N'avez-vous pas encor trouvé  
L'idéal, le mari rêvé ?  
Ma foi, non ! Les beaux sont trop bêtes ;  
Les bêtes, moi, je leur déplais,  
Et les non bêtes sont trop laids.

En résumé, Mademoiselle,  
Vous n'avez fait ni mal ni bien.  
Appelez votre ange gardien  
Pour vous abriter sous son aile.  
Endormez-vous tout doucement :  
On ne pêche pas en dormant.

## LE BARON DE MALEPESTE

*A Émile Augier.*

Quelqu'un a demandé (n'est-ce pas une dame?)  
Ma vie en quelques mots. Ma vie est tout un drame.  
Cent incidents fameux en ont marqué le cours ;  
Mes duels ont été plus nombreux que mes jours.  
En entendant mon nom vous le saurez de reste :  
Je suis Olibrius, baron de Malepeste.  
Oui, tout cela, Madame, oui, Monsieur, tout cela.  
Quand il a le bonheur de porter ce nom-là,  
Un homme, quel qu'il soit, n'a pas besoin de dire  
Ce qu'était son aïeul sous le premier empire,  
S'il est né Provençal étant de Draguignan,  
Si son cousin germain se nommait d'Artagnan,  
Si son père... cela, vous le savez de reste :  
Je suis Olibrius, baron de Malepeste.

Mais, pour prendre l'histoire à son commencement,  
Je suis bien obligé de vous dire comment,  
Envoyé dans Paris pour être journaliste,  
J'y devins en cinq ans l'illustre duelliste.  
Mon père m'avait dit : « Veux-tu te faire un nom ?  
Tire le pistolet, l'épée ou le canon.  
Une affaire d'honneur fera plus pour ta gloire  
Que vingt livres de vers, de morale ou d'histoire.  
Va donc, mon cher enfant, où l'honneur te conduit ;  
Sois heureux, fais du bruit, fais du bruit, fais du bruit ! »  
A Paris débarqué, selon l'avis du père,  
Je me mis tout d'abord en quête d'une affaire,  
Mais, entendons-nous bien, d'une affaire d'éclat,  
D'un caractère tel que le monde en parlât.  
Ma marche fut, durant quelques mois, incertaine :  
J'eus des duels nombreux ; j'en eus une centaine,  
Mais sans danger aucun et sans grand résultat,  
Avec des jeunes gens sans nom et sans état ;  
Des soufflets échangés, des querelles confuses :  
Cela se terminait toujours par des excuses.  
S'ils ne m'en offraient pas, moi, je leur en offrais ;  
Nous déjeunions alors, mais toujours à leurs frais.  
Chaque jour au café, chaque soir au théâtre,  
Je provoquais un fat, un faquin, un bellâtre ;  
Je donnais mon adresse et recevais la leur ;

L'une était d'un bottier et l'autre d'un tailleur.  
Jusque-là ce n'étaient que des éclaboussures ;  
Mais, sur renseignements pris à des sources sûres,  
J'attaquai hardiment monsieur Louis Veuillot.  
Pour le mystifier, je l'appelais *Vieillot*.  
Enfin, je tins un homme au bout de mon épée !  
Mon attente pourtant devait être trompée ;  
J'avais lu quelque part (est-ce dans les *Débats* ?)  
Que par conviction il ne se battait pas.  
Mais il m'administra de sa meilleure gaule  
Une correction sur l'une et l'autre épaule.  
Quelle plume, grand Dieu ! C'était du pur Pascal.  
Je fus ainsi connu du parti clérical.  
J'ai su depuis qu'alors je ne m'exposais guère,  
Et j'eus à bon marché les honneurs de la guerre.  
Pour varier la scène et pour virer de bord,  
Je défiai du coup de Pène et Rochefort.  
Je les criblai tous deux de mes traits sarcastiques.  
Ils m'envoyèrent donc des témoins authentiques ;  
Mais tandis qu'au combat nous étions animés,  
Ils se mirent à rire : ils étaient désarmés.  
J'attaquai Véron Pierre et Toussenet Alphonse,  
Qui n'osèrent jamais m'envoyer de réponse.  
Par la voix, par la main, tour à tour je tançai  
Francisque Lasteyrie et Ferdinand Sarcey

Ils ne comprirent pas le sens du double trope,  
L'un étant un peu sourd et l'autre fort myope.  
Un autre jour, je bus deux verres de cognac,  
Et j'attaquai messieurs Granier de Cassagnac,  
Le père avec le fils, le fils avec le père :  
C'est moi qui prétendis que les deux font la paire.  
En effet, je reçus deux soufflets. Cela cuit  
Dans le premier moment ; mais cela fait du bruit.  
Des amis bienveillants arrangèrent la chose,  
Et j'en fus quitte avec une seule ecchymose.  
Après eux, j'attaquai le grand monsieur Guizot.  
J'osai dire qu'au fond cet homme était un sot.  
J'eus en cette occurrence un singulier mérite :  
Dire une énormité que personne n'eût dite.  
Il ne l'a jamais su. Le coup était porté,  
Et je vis poindre alors ma popularité.  
Chaque jour m'apportait une nouvelle audace ;  
J'attaquais tout le monde, et j'attaquais en face.  
Je choisisais parmi les plus intelligents,  
Poltrons ou spadassins, vieillards ou jeunes gens :  
J'avais ouï parler d'un certain Anatole  
De la Forge, un tireur de la meilleure école ;  
Je l'avais provoqué sans plus ample informé.  
Un tribunal d'honneur entre nous fut nommé.  
Je soutins qu'il cherchait de lâches subterfuges ;

Je bravai la police et j'insultai mes juges.  
Alors le tribunal décida prudemment  
Qu'une injure de moi valait un compliment.  
J'eus enfin cette gloire ardemment souhaitée  
De savoir à quel taux ma valeur fut cotée.  
Je ne connaissais pas monsieur Émile Augier;  
Cela me suffisait : j'allai le défier;  
Mais il me satisfit de la bonne manière  
En me plantant tout vif dans son *Aventurière*.  
Attendez, attendez, vous n'êtes pas au bout :  
J'eus aussi mon duel avec Edmond About.  
Plein d'esprit, ce garçon, mais aussi plein de ruses.  
Il en rit, il en rit ! Je voulais des excuses :  
Il m'en fit, il m'en fit de toutes les façons,  
Articles de journaux, épigrammes, chansons,  
J'eus ce que je voulais. J'avais d'autres rubriques :  
Je me faisais à moi des charges satiriques ;  
Par la main d'un enfant, naïf dessinateur,  
J'écrivais sur les murs : *Malepeste, bretteur*.  
Puis je m'étais fait faire une photographie  
Dans l'attitude, là, d'un homme qui défie  
Les passants ; et plus d'un voyait avec ennui  
Ce poing toujours fermé qui s'allongeait vers lui.  
Une fois j'excitai les plus bruyants vacarmes :  
Quatorze professeurs donnaient des assauts d'armes,

Je les défiai tous les quatorze à la fois ;  
Mais je vis repousser d'une commune voix  
Mes propositions aussi franches que nettes,  
Parce que je voulais la moitié des recettes.  
Tout allait pour le mieux. J'inspirais tant d'effroi  
Qu'on avait fait partout le vide autour de moi.  
Chacun craignait la dent de la bête enragée.  
Je n'avais pourtant pas atteint à l'apogée.  
*Figaro* me tenait éveillé. J'entrepris  
Auguste Villemot, le bourgeois de Paris,  
Qui me paraissait moins agressif que les autres.  
Ah ! je fus bien lancé par tous ces bons apôtres !  
*Figaro* s'occupait de moi chaque matin ;  
J'étais son aliment, sa chose, son butin.  
La fête, malgré tout, me semblant incomplète,  
J'attaquai la maison, Villemessant en tête.  
Ce jour-là le tocsin sonna le branle-bas :  
Général, lieutenants, caporaux et soldats  
Se ruèrent sur moi. Ce fut la grande émeute ;  
J'étais le sanglier au milieu de la meute.  
Je les bravais de loin ; je changeais tous les jours  
De logis ; j'habitais les garnis des faubourgs.  
Chaque soir les limiers avaient perdu ma trace :  
Je fuyais, je fuyais, comme le vieil Horace.  
Le bruit se répandit que j'étais interné,

Ou que mes ennemis m'avaient assassiné.  
Au bout de quinze jours je revins dans la ville ;  
Paris avait repris sa figure tranquille.  
Je fis savoir alors que je me portais bien,  
Et que, voulant finir en honnête chrétien,  
J'avais été chercher la palme du martyre.  
Bref, tout se termina par un éclat de rire.  
J'étais aussi connu qu'Alexandre Dumas.  
Mais je voyais venir l'âge avec ses frimas ;  
J'avais plus que comblé les vœux de mon bon père ;  
Il me plut de laisser reposer le tonnerre.  
De superbe lion devenu vieux renard,  
Je reculai devant madame Olympe Audouard.  
Dans un étui d'argent je serrai mon épée,  
Et je terminai là ma sanglante épopée.  
D'ailleurs, je puis moi-même en faire le serment,  
Je n'ai jamais tué personne absolument ;  
Et, chose plus étrange et peut-être plus sûre,  
Je n'ai jamais reçu la moindre égratignure.  
J'ai traversé la vie et côtoyé la mort  
Sans vouloir éprouver ni laisser un remord.  
Comme un soleil couchant qui s'endort dans sa gloire,  
Je ferme à l'horizon le livre de mémoire.  
La grâce m'a touché, mes temps sont révolus ;  
Maintenant c'est fini, je ne me battrai plus.



## UN PEINTRE

*A Ernest Gambart.*

C'est un peintre vivant, un grand et fier artiste.  
Un jour, il avait établi,  
Dans un site breton appelé Kergaly  
L'atelier du paysagiste,  
Pliant et chevalet, boîte en noyer poli,  
Et les pinceaux et la palette.  
Il peignait; il peignait d'une ardeur si complète,  
Il était si bien absorbé,  
Qu'il ne remarquait pas les sinistres nuages  
Courant en sens inverse au souffle des orages  
Et déchirant le ciel plombé,  
Ni le vent sur le sol soulevant la poussière.  
Tout à coup il entend un cri dans la clairière :



UN PEINTRE



Une vieille femme en haillons  
Tombait et s'agitait dans des convulsions.  
Bernier... j'ai dit son nom ! se précipite ; il jette  
    Au hasard pinceaux et palette,  
    Enlève la vieille en ses bras  
Et l'emporte en courant à la ferme prochaine,  
    Distante au moins de trois cents pas.  
    La tempête alors se déchaîne ;  
L'averse jette au vent son flux diluvien,  
La foudre fend le ciel de sa langue écarlate  
    Et derrière eux éclate :  
    Un coup sec ! Puis plus rien.

    Là-bas, dans la maison rustique,  
On entoure de soins la pauvre épileptique :  
    On réunit tous les efforts,  
    On sèche, on étanche, on essuie  
Ses habits et sa coiffe alourdis par la pluie.  
Bientôt, réconfortée et d'esprit et de corps,  
    Elle peut se remettre en route.  
On lui donne le pain, et le cidre et la goutte ;  
    Et ce serait un grand hasard  
Si sa poche, au retour, ne contenait encore  
    Quelque pièce ronde et sonore  
    Qu'elle n'avait pas au départ.

La tempête est calmée ;  
Notre peintre revient à son poste, à son art.  
Il regagne gaîment la place accoutumée  
Sans regretter le temps autrement employé.  
La place, la voici... Mais quel coup de théâtre !  
Il n'y retrouve plus qu'une cendre noirâtre,  
Des débris calcinés qu'il écrase du pié.  
La toile qu'il peignait tout à l'heure, le siège  
Sur lequel il était assis (Dieu le protège !)  
Tout était foudroyé !

O Providence, Providence !  
Les anciens n'ont jamais connu ton existence ;  
Ils citaient Simonide épargné par les dieux,  
Et ne comprenaient pas ton sens mystérieux.

## UN ROI FUTUR

*A Mlle Hortense Damain.*

Un jour, le petit roi dînait chez sa grand'mère,  
Mais un vrai petit roi ; c'était en Angleterre.  
On était en famille : un dîner d'autrefois  
Convenant aussi bien aux princes qu'aux bourgeois.  
Il était cependant une certaine crème  
Qui tenta notre Albert d'une façon suprême ;  
Il la mangeait des yeux ; or, des yeux à la main  
Le chemin est bien court ! Bien court est le chemin  
Qui va du doigt au plat, et du plat à la bouche ;  
Puis la crème, on s'y noie aussi peu qu'on y touche.  
Ce fut fait ! « Quoi, Monsieur, un homme de dix ans !  
Un soldat ! un marin aux boutons reluisants !  
Un amiral, un roi ! mais c'est épouvantable !  
Si vous recommencez, vous irez sous la table ! »

Albert baissa les yeux, rougit et se tint coi,  
Comme un homme froissé. Mais je ne sais pourquoi  
Le diable, instigateur des passions mauvaises,  
Fit venir au dessert des fraises... mais des fraises  
Comme on n'en vit jamais l'hiver ; une surtout  
Qui se tenait en haut comme un dôme debout,  
Un chef-d'œuvre de l'art plus que de la nature.  
Puissant est le démon, faible la créature.  
Je n'ai pas éclairci ce point dans mon esprit,  
S'il prit la fraise ou bien si la fraise le prit.  
Quel que soit là-dessus mon avis ou le vôtre,  
Il est sûr que bientôt ils furent l'un à l'autre.  
« Cette fois, sous la table ! et pas un mot, allons ! »  
Le petit se laissa glisser sur les talons,  
Leva, baissa la nappe et disparut. La terre  
Accomplit ce jour-là sa tournée ordinaire,  
Et même le dîner ne fut pas suspendu.  
Dix minutes après, le père, confondu,  
Demande à la grand'mère un pardon qu'elle accorde.  
« Allons, ta grand'maman te fait miséricorde,  
Reviens, petit maraud. — Non, je ne suis pas prêt.  
— Comment, comment, pas prêt ? mais vraiment on dirait  
Qu'il s'occupe là-bas d'un important ouvrage.  
Albert ! monsieur ! gamin ! commodore ! J'enrage !  
— Mais puisque je vous dis que je ne suis pas prêt !

Encore une minute. » Enfin il réparait.  
Quel spectacle ! O *shocking* ! ô pudeur britannique !  
Le petit prince était dans un état unique.  
Hélas ! quel repentir, sans doute immérité,  
Avait pu le pousser à cette extrémité ?  
Voulait-il expier et la fraise et la crème ?  
Devant ses grands parents se dégrader lui-même ?  
En sortant de son trou (c'était en plein hiver)  
Le prince, l'amiral, était nu comme un ver.

L'incident valait-il d'être écrit, je l'ignore ;  
Mais il se peut qu'un jour le roi se remémore  
Qu'il fut, étant enfant, assez juste et vaillant  
Pour se découronner en se déshabillant.



## LE COUCHER DE MONSIEUR

*A C. Coquelin.*

(Il entre, le bougeoir à la main.)

Minuit ! l'heure du crime et l'heure du coucher  
Pour le bourgeois qui n'a rien à se reprocher.  
J'entre dans mon chez moi, je pose ma bougie,  
J'examine au miroir ma face un peu rougie,  
Je remonte ma montre (elle est à remontoir),  
J'ôte mon paletot, j'ôte mon habit noir ;  
Je prends une vareuse, où je suis plus à l'aise,  
Et je me laisse enfin tomber sur une chaise.  
Alors, sûr d'être seul, je m'adresse un discours,  
A peu de chose près le même tous les jours.  
On dit qu'un monologue est chose invraisemblable ;  
Cependant je crois être un homme raisonnable ;  
Eh bien, je monologue. A chacun son défaut :

D'autres parlent tout bas, moi, je pense tout haut.  
Je conviendrai que j'ai plus d'un côté bizarre.  
Le moment est venu de fumer un cigare.  
Je fumais autrefois beaucoup. La Faculté  
M'interdit le tabac pour cause de santé.  
Alors je prends un bout de cigare postiche,  
Je suis censé fumer, et c'est moi que je triche.  
Tout n'est pas vanité, tout est illusion...  
Je philosophe aussi quand vient l'occasion.  
S'il n'est pas de héros pour son valet de chambre,  
Que sera-ce pour soi ? Cependant je suis membre  
De dix sociétés pour l'encouragement  
De je ne sais plus quoi, ni pourquoi, ni comment.  
Nous améliorons la race chevaline ;  
Pourquoi donc oublier la race masculine ?

(Il se regarde au miroir.)

Je ne suis pas très-beau, mais je ne suis pas laid ;  
Un air intelligent, un ensemble qui plaît,  
Un... je ne sais trop quoi qui captive les femmes.  
Je leur lance pourtant de rudes épigrammes ;  
Mais j'ai le trait si fin et les yeux si rêveurs  
Que, sans les désirer, j'obtiens quelques faveurs.  
Oui, sans les désirer !... Il est juste de dire  
Que j'obtiens rarement celles que je désire...

Mais on ne le sait pas. J'ai de l'esprit, j'en ai ;  
Par malheur, dans ma tête il reste confiné.  
Si j'avais plus d'aplomb et moins de modestie,  
Que de sel je mettrais dans une repartie !  
Mais quatre fois sur cinq, si je lance un pétard,  
Il éclate environ deux minutes trop tard.  
Je le tiens, il est là ; mais pendant que j'hésite  
Un autre a décoché le trait que je médite.  
Bref, l'esprit que... j'aurais, je ne le fais pas voir ;  
Quant à du jugement, je suis sûr d'en avoir.  
J'ai du raisonnement, de la dialectique.  
Où je brille le plus, c'est dans la politique :  
Je suis conservateur... mais je suis libéral ;  
Conservateur d'abord, c'est dans l'ordre moral,  
Et libéral ensuite. Il faut que tout progresse,  
Avec l'instruction, la liberté, la presse :  
Car, examinons tout...

( Il se regarde. )

Demain matin, je veux  
Aller chez ce coiffeur qui coupe les cheveux...  
Oh ! le gouvernement qui convient à la France,  
Je le sais ! Je le dis avec pleine assurance.  
Je suis libéral !... mais je suis conservateur !  
Je suis surtout, je suis... que ne suis-je orateur !

Trop modeste toujours ! J'ai mille et mille idées ;  
Mais elles ne sont pas fort bien élucidées.  
Je vais de gauche à droite... Ah ! que je ferais mieux  
De hausser ma raison aux sujets sérieux !  
De soustraire mon âme aux attaches charnelles  
Pour me préoccuper des choses éternelles !  
Éternelles !... Ce mot me donne le frisson.  
Ai-je bien ou mal fait de demeurer garçon ?  
Ah ! si l'homme pouvait retourner en arrière !  
Il ne peut cependant vivre sans la prière :  
« Mon Dieu ! prodiguez-moi tous les biens d'ici-bas,  
Augmentez ceux que j'ai de ceux que je n'ai pas.  
Quand ainsi vous aurez établi le partage,  
Je promets de n'en pas demander davantage.  
Il sera toujours temps de s'occuper d'autrui :  
Les autres, c'est demain ; mais moi, c'est aujourd'hui. »  
Hé ! hé ! mon bon ami, serions-nous égoïste ?  
Ah ! que le cœur humain est une chose triste !  
Et cependant je suis de la bonne moitié ;  
Après cela, jugez des autres... C'est pitié.  
Je retombe toujours en plein pays des hommes,  
Et je sens que je suis du siècle dont nous sommes.  
Devant ma nullité je reste confondu.  
Pauvre petit garçon ! Pauvre moi !... J'ai perdu  
Trente fiches au whist, item sept francs cinquante...

Je crois que j'ai trop bu de ce vin d'Alicante.  
Être célibataire avec un bel avoir,  
C'est assez amusant le jour, oui, mais le soir!  
« Eh bien ! mauvais sujet (je me parle à moi-même) !  
Es-tu content de toi ? — Couci, couci ; je m'aime. »

( Il se lève. )

Puisque je m'aime, allons rêver à nos amours.  
L'espagnol et le turc baisseront-ils toujours ?

( Il se regarde. )

Bonsoir, mon gros bébé, mon bien-aimé, mon ange  
Cette glace enlaidit, il faut que je la change !

# LE PROVERBE MANQUÉ

SCÈNE A DEUX PERSONNAGES

*A Eugène Verconsin.*

MONSIEUR.

MADAME.

MONSIEUR.

(Il regarde sa montre.)

Il est tard, n'est-ce pas? Oui, ce n'est pas ma faute ;  
C'est ma femme. Chez nous la femme a la main haute.

MADAME.

Quand cela serait vrai, serait-ce bien le cas  
D'initier le monde à nos petits débats?

MONSIEUR.

Non.

MADAME.

Nous sommes ici pour jouer un proverbe.

MONSIEUR.

Alors, dépêchons-nous. Ce salon est superbe ;  
Mais le théâtre, où donc est-il ?

MADAME.

Je n'en sais rien.

MONSIEUR, au public.

Ni vous. A la rigueur, on s'en passerait bien.

MADAME.

Si nous nous en passions ? Il suffit qu'on nous fasse,  
Pour un petit proverbe, une petite place.

MONSIEUR.

Que de monde, grands dieux ! on en a mis partout.  
Et ces messieurs qui sont là-bas au bout, debout,  
Ils ne pourront rien voir.

MADAME.

Mais ils pourront entendre.

MONSIEUR.

Ils m'inspirent dès lors l'intérêt le plus tendre.

(Criant au fond.)

Monsieur, m'entendez-vous ? Oui ?

MADAME.

C'est donc pour le mieux.

MONSIEUR.

Savent-ils quel danger en résulte pour eux ?

**MADAME.**

Ainsi, point de théâtre ?

**MONSIEUR.**

Un fauteuil, une chaise.

**MADAME.**

Et deux mètres carrés, nous serons fort à l'aise.

**MONSIEUR.**

Deux mètres, cela fait deux ou trois de mes pas.

**MADAME.**

Trois ou quatre des miens.

(Ils arpentent la scène.)

**MONSIEUR, aux dames voisines.**

Ne vous dérangez pas.

Supposons qu'un beau jour les plantes d'un parterre,

Sans façon franchissant leur bordure de lierre,

Envahissent l'allée et coupent le chemin :

Au lieu de les pousser du pied et de la main,

Le jardinier leur dit : « Verveines et lavandes,

Vous qui savez ainsi sortir des plates-bandes,

Fleurs de notre jardin, poussez à votre gré :

Ne vous dérangez pas, je me dérangerai. »

Puis cela nous fera gagner quelques minutes.

**MADAME.**

Commençons.



MONSIEUR.

Commençons, mais accordons nos flûtes.

Où sera la coulisse?

MADAME.

Et puis nous oublions...

MONSIEUR.

Quoi donc encore?

MADAME.

Il faut que nous nous habillions.

MONSIEUR.

C'est juste : des acteurs jouant sans leurs costumes,

C'est le renversement de toutes les coutumes.

C'est encore un quart d'heure.

MADAME.

Un quart d'heure, tu crois?

MONSIEUR.

Oui.

MADAME.

Mais, s'il t'en faut un, il m'en faut deux ou trois.

MONSIEUR.

Trois quarts d'heure de femme ! et de ma femme encore !

Nous pourrions commencer au lever de l'aurore.

Et quand nous reviendrons en habits Pompadour,

L'aiguille de ma montre aura fait demi-tour.

Si nous nous en passions ?

MADAME.

De quoi?

MONSIEUR.

De nos costumes?

MADAME.

C'est le renversement de toutes les coutumes.

MONSIEUR.

Oui, c'est moi qui l'ai dit. Mais, mais il se fait tard.

MADAME.

Il est vrai qu'on pourrait gagner une heure et quart.

MONSIEUR, au public.

Soyez-nous indulgents, Messieurs; qu'il vous suffise  
De savoir que Madame est jolie et marquise.

MADAME, même jeu.

Que Monsieur est bien fait, galant et chevalier.

MONSIEUR.

Du rouge, de la poudre, une queue, un panier...

MADAME.

Un habit à paillons, un jabot de dentelle...

Vous le voyez d'ici.

MONSIEUR.

Vous la connaissez telle.

Ah ! j'oubliais... La scène, on ne sait pas pourquoi,  
Se passe à Trianon.

MADAME.

Et Louis seize est roi.

MONSIEUR.

Nous avons quatre acteurs : nous d'abord.

MADAME.

Puis Lisette.

MONSIEUR.

Et puis maître Frontin, mon valet...

MADAME.

Ma soubrette.

MONSIEUR.

Mais ils ne sont pas là.

MADAME.

Si nous nous passions d'eux?

MONSIEUR.

Soit ; ils ne font qu'entrer et sortir.

MADAME.

Reste deux.

MONSIEUR, tendant la main à Madame.

Reste un, si tu veux bien.

MADAME.

Je n'ai pas de rancune.

MONSIEUR.

Puisque ma femme et moi...

MADAME.

C'est tout un...

MONSIEUR.

C'est toute une.

Théâtre, habits, valets, supprimés, commençons.

Au lever du rideau... Mais nous nous en passons,

Pour cause.

MADAME.

Je suis seule et je sonne Lisette.

MONSIEUR.

Supprimant les valets, supprimons la sonnette.

MADAME.

C'est juste. Alors j'explique...

MONSIEUR.

Un peu trop longuement...

MADAME.

Que mon mari défunt était...

MONSIEUR.

Un garnement.

MADAME.

Et que, ne voulant pas renouveler l'épreuve,

Je suis bien décidée à toujours rester veuve.

MONSIEUR.

Eh bien, voilà la scène expliquée en deux mots,

Nette, claire, précise. Alors à quel propos

La jouer? Tout le monde ici la sait de reste.

Puis elle dure au moins...

MADAME.

Douze minutes.

MONSIEUR.

Peste !

Si nous la supprimions?

MADAME.

Oh ! oui, supprimons-la.

MONSIEUR.

Ici la veuve chante une romance en *la*.

MADAME.

Passons-la.

MONSIEUR.

J'entre alors, j'interromps la romance.

MADAME.

C'est, à vrai dire, ici que la pièce commence.

MONSIEUR.

J'entre donc par la gauche, et je m'exprime ainsi  
(Voyons, la porte est là, la fenêtre est ici) :

« Madame, je passais, lorsqu'une ritournelle... »

Ah ! diable, nous voici dans la grande querelle,

Vous savez, le combat de Glück et Piccini ?

MADAME.

A moins d'un gros quart d'heure on n'en a pas fini.

MONSIEUR.

Supprimer ces débats, ces brouilles, ces disputes,  
Ce serait donc gagner au moins quinze minutes.  
Si nous les supprimions ?

MADAME.

Ce serait mon avis.

MONSIEUR.

Ma femme, vos conseils doivent être suivis.  
Il me vient une idée assez extravagante.

MADAME.

Mon mari, votre idée est peut-être excellente.

MONSIEUR.

Si nous ne jouions pas ?

MADAME.

Pas du tout ?

MONSIEUR.

Pas du tout :

A quoi bon les laisser s'ennuyer jusqu'au bout ?

MADAME.

S'ennuyer est bien dur.

MONSIEUR.

Ce proverbe, à vrai dire,  
N'est ni bon ni mauvais. Or, du meilleur au pire,  
La différence est mince, et, sans être bien fin,  
Dès le commencement on devine la fin.

On sait bien, en amour, que, plus on se malmène,  
Plus on doit s'épouser à la dernière scène.  
Si nous ne jouons pas, compte combien d'heureux  
Nous faisons : nous d'abord ; ici cela fait deux,  
Puis la bonne moitié de ceux qui nous entendent,  
Et tous ceux qui, de loin, sans rien entendre, attendent.

MADAME.

J'ai compris tout à l'heure une dame, là-bas,  
Qui disait doucement : « Ils n'en finiront pas ! »

MONSIEUR.

Je viens d'apercevoir un monsieur, ici contre,  
Qui d'un regard furtif interrogeait sa montre.

MADAME.

Oui, Madame, c'est long.

MONSIEUR.

Oui, Monsieur, il est tard.

Mais ce n'est pas vous seuls qui pensez au départ :  
Songez à vos cochers qui sont là sur un siège,  
Bravant le froid, la pluie, et peut-être la neige ;  
Songez à vos portiers dont le sommeil complet  
Datera de ces mots : « La porte, s'il vous plaît ! »

MADAME.

Songez à vos valets de l'un et l'autre sexe  
Qui sont là, s'étirant dans un repos perplexe :

Ils savent (les valets aiment à tout savoir)  
Qu'on devait vous jouer un proverbe ce soir.

MONSIEUR.

Or on sait à Paris ce que jouer veut dire.  
Les païens n'avaient pas inventé ce martyr :  
Renverser l'existence et se donner l'ennui  
De commencer demain pour finir aujourd'hui.  
Songez à vos santés : une formule ancienne  
Place dans le sommeil la meilleure hygiène.

MADAME.

Songez à vos enfants, à ces petits amis  
Qui sont depuis longtemps dans l'alcôve endormis.

MONSIEUR.

Assez, femme ; voilà la raison la meilleure :  
On ne peut pas parler d'enfants sans que je pleure.

MADAME.

Ils ont peut-être soif ?

MONSIEUR.

Ils ont peut-être faim ?

MADAME.

Portons-leur un baiser.

MONSIEUR.

C'est le mot de la fin.

(Fausse sortie.)



**MONSIEUR**, à la cantonade.

Le rideau ! baissez donc le rideau !... Je suis bête

**MADAME**.

Mon mari, vous avez ce soir perdu la tête,  
Et de votre public vous vous êtes moqué.

**MONSIEUR**.

Cela s'appellera le *Proverbe manqué*.

# UN DOUBLE AVEU

SCÈNE A DEUX PERSONNAGES

*A Mlles S. et B.*

MARIE, 19 ans. | JEANNE, 18 ans.

JEANNE.

Si tu m'en priais bien, je te ferais, Marie,  
Un aveu ; mais il faut, il faut que...

MARIE.

Je t'en prie.

(Elles s'assoient.)

JEANNE.

Eh bien, j'aime... quelqu'un.

MARIE.

Depuis ?

JEANNE.

Depuis un mois.

MARIE.

Et tu m'en fais l'aveu pour la première fois ?

23.

JEANNE.

C'est vrai.

MARIE.

Va, ne crains pas que je te catéchise ;  
Et, puisque la franchise appelle la franchise,  
J'aime aussi... quelqu'un.

JEANNE.

Ah ! Depuis ?

MARIE.

Depuis trois mois.

JEANNE.

Et tu m'en fais l'aveu...

MARIE, l'arrêtant.

Pour la première fois.

C'est que, vois-tu, mon cœur n'est pas un cœur vulgaire ;  
Il est si grand, si pur !...

JEANNE.

Le mien ne l'est donc guère ?

Tu crois être la seule à l'avoir pur et grand ?

Tout le monde est ainsi.

MARIE.

. Mais moi, c'est différent.

JEANNE.

Très-bien ! et comme c'est toi qui fais le partage,  
La différence doit être à ton avantage !

MARIE.

C'est possible ; en tout cas, j'ai la prétention  
Qu'à chacune de nous, d'être un exception.

JEANNE.

A ce compte, ta flamme est exceptionnelle ?

MARIE.

Et la tienne ?

JEANNE.

La mienne est simple et naturelle.

MARIE.

Est-elle partagée au moins ?

JEANNE, sèchement.

C'est mon secret.

MARIE, finement.

Tu me fais un aveu, mais un aveu discret.

(Changeant de ton.)

Je n'ai le droit de rien exiger, mais, en somme,  
Tu peux bien me parler de ton joli jeune homme.

JEANNE.

Pardon : d'abord, il n'est ni jeune ni joli.

MARIE.

Ah ! c'est comme le mien.

JEANNE.

Il est donc accompli.

MARIE.

Pas beau ?

JEANNE.

Tu ne crois pas, certes, que je désire  
Un *gandin*, un *gommeux*, une tête de cire?

MARIE.

Il est vieux?

JEANNE.

Il n'est pas antédiluvien :  
Il a trente-deux ans.

MARIE, vivement.

Juste l'âge du mien.

(Après un repos.)

Blond?

JEANNE.

Non. Blond?

MARIE.

Non. Brun?

JEANNE.

Non. Brun?

MARIE.

Non. Roux?

JEANNE.

Pas encore

MARIE.

Ni blond, ni brun, ni roux... Il est donc incolore?

JEANNE.

C'est châtain si l'on veut.

MARIE.

Châtain clair?

JEANNE.

Oh ! très-clair.

MARIE, avec intention.

Les feuilles quelquefois tombent avant l'hiver.

Bref, il est chauve?

JEANNE.

Un peu. L'on dit que le génie

Évite le front bas et la tempe garnie.

MARIE, inquiète.

Il est grand?

JEANNE.

Non.

MARIE.

Petit?

JEANNE.

Non.

MARIE.

Il est donc moyen?

JEANNE.

Oui, ni grand ni petit.

MARIE.

Toujours comme le mien !

Jeanne !

JEANNE.

Marie !

(Elles se lèvent.)

MARIE, à part.

Alors, je frémis.

JEANNE, même jeu.

Plus de doute,

C'est lui !

MARIE.

Ce ne peut être un autre.

(Allant rapidement vers Jeanne.)

Écoute !

JEANNE.

Écoute.

(Très-rapidement.)

Est-il négociant ? rentier ? agriculteur ?

MARIE, même jeu.

Avocat ? médecin ? magistrat ? armateur ?

MARIE.

Avoué ? professeur ? journaliste ? notaire ?

JEANNE.

Ingénieur ? soldat ? marchand ? propriétaire ?

JEANNE.

Nous marcherions une heure ainsi sans faire un pas.

Arrêtons-nous : il est artiste, n'est-ce pas ?

MARIE.

Nous chercherions en vain à nous tromper nous-mêmes.  
Son nom, tu le connais.

JEANNE, avec sensibilité.

Et je sais que tu l'aimes.

De quel droit l'aimes-tu ?

MARIE.

Quoi ! tu parles de droits ?

Tu ne peux alléguer qu'un mois, et j'en ai trois.

JEANNE.

C'est la première fois qu'une femme se flatte  
D'être l'aînée en âge et la première en date.

MARIE.

En revanche, je vois que les jeunes souvent  
Ont plus d'instruction qu'on n'en puise au couvent.

JEANNE.

Peut-être.

MARIE.

Aux qualités que ton esprit lui donne,  
Je cherche ce qui peut te plaire en sa personne.

JEANNE.

Ta seule expérience est mon unique loi.

MARIE.

Je n'ai fait que parler après toi, d'après toi.  
Il n'est pas beau.



*Scènes.*

JEANNE.

Mais non.

MARIE.

Pas jeune.

JEANNE.

Il faut t'en croire.

MARIE.

Trente-deux ans, pas vrai ?

JEANNE.

Si j'ai bonne mémoire.

MARIE.

N'ai-je pas entendu qu'il manque de cheveux ?

JEANNE.

Si je l'ai bien compris, c'est un de tes aveux.

MARIE.

Cet ornement est bon pour les cerveaux infirmes.

JEANNE.

C'est mon opinion, car c'est toi qui l'affirmes.

MARIE.

Pas grand et pas petit ? Médiocre.

JEANNE.

Moyen.

MARIE.

Bref, un homme qui passe et dont on ne dit rien.

JEANNE.

Soit, n'en parlons plus.

MARIE.

Mais alors, Mademoiselle,  
Comment expliquerai-je un tel excès de zèle ?

JEANNE.

Mon zèle trouvera son explication,  
Madame, dans l'excès de votre passion.

MARIE.

Pour vous livrer ainsi, vous avez l'assurance  
Qu'on ne pense qu'à vous ?

JEANNE.

J'en ai quelque espérance.  
Madame, je suppose, est dans le même cas ?

MARIE.

Je ne saurais aimer qui ne m'aimerait pas.  
Mais quand ainsi deux cœurs...

JEANNE.

Deux ou trois !

MARIE.

Correspondent,  
Quelle preuve en a-t-on ?

JEANNE.

Oh ! les preuves abondent.

MARIE, ironiquement.

C'est un signe, un regard, un serrement de main ?

JEANNE.

Peut-être.

MARIE.

Une façon de se dire : « A demain » ?

Voilà tout ?

JEANNE.

C'est assez.

MARIE.

Et puis...

JEANNE.

Je suis muette.

MARIE, après un repos.

Il vous a fait des vers ?

JEANNE.

Non, il n'est pas poète.

MARIE.

Je le sais.

(Avec intention.)

Il a fait votre portrait ?

JEANNE.

Comment ?

Il n'est pas peintre.

MARIE, vivement.

Il n'est pas peintre ?

JEANNE.

Non vraiment,

Puisqu'il est architecte !

MARIE.

Alors c'est... c'est un autre !

Toi le tien, moi le mien !

JEANNE.

Bref, chacune le nôtre !

MARIE, embrassant Jeanne.

Jeanne !

JEANNE, embrassant Marie.

Marie ! Hélas ! dans quel pénible émoi

Tu m'as mise !

MARIE.

Et toi donc ! Enfant !

JEANNE.

Pardonne-moi.

(Après un silence.)

Dis donc, Marie, es-tu bien sûre, mais bien sûre,

Qu'il est peintre ?

MARIE.

Et le tien architecte ?

JEANNE.

Je jure

Que... que je n'ai jamais aimé monsieur...

MARIE.

Plus bas !

Ni moi monsieur...

JEANNE, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi !

MARIE.

Que je ne nomme pas.

JEANNE.

Peintre !

MARIE.

Architecte !

JEANNE.

Dieu ! que c'est beau, la peinture !

Le premier des beaux-arts !

MARIE.

Après l'architecture.

JEANNE, lui tendant la main.

Oh ! que c'est bien à toi d'aimer ainsi le tien !

MARIE, même jeu.

Et que c'est mieux à toi de n'aimer pas le mien !

FIN.



# TABLE DES CONTES

## RÉCITS ET SCÈNES

### CONTES

	Pages.
Le Conte du Garde. — A C. Coquelin. . . . .	1
Le Nid de Rossignols. — A ***. . . . .	8
Madame Boulard. — A A. Lionnet. . . . .	14
Le Mal du Riche. — Au docteur Campbell. . . . .	24
Air Chinois. — A Laurent-Pichat. . . . .	32
Le Vœu du prince Saphir. . . . .	36
Une Surprise. — A Edmond About. . . . .	45
Le Roseau chantant. — Au Président Benoît-Champy. . . . .	50
Marietta. — A Imbert de Saint-Amand. . . . .	53
Les Trois Princesses. — A E. Legouvé. . . . .	63
Le Premier Quartier. — A Amédée de Noé. . . . .	69
Romances de Cottin. — A E. Beulé . . . . .	72
Bonheur et Plaisirs. . . . .	79
Le Presbyte d'oreilles. — A Saint-Germain. . . . .	80
La Fourmi dépaylée. — A Mounet-Sully. . . . .	84

## RÉCITS.

	Pages.
Clodion. — <i>A J. F. Mézières.</i> . . . . .	89
La Bibliothèque d'Eugène. — <i>A P. J. Barbier.</i> . . . .	111
Jean et John. — <i>A Dumas fils.</i> . . . . .	124
Dimanche matin. — <i>A E. Manuel.</i> . . . . .	130
L'Étoile. — <i>A Jules Sandeau.</i> . . . . .	135
Croquis de Veuillot. — <i>A Louis Ulbach.</i> . . . . .	138
L'Ombre. — <i>A Madame la Marquise de Blocqueville.</i> . . . .	144
Une Rencontre. — <i>A Alfred Arago.</i> . . . . .	147
Une Énigme. — <i>A Coquelin cadet.</i> . . . . .	153
L'Aigle et le Moineau. — <i>A Nathalie Boulanger.</i> . . . .	154
La Chute. — <i>A Prévost-Rousseau.</i> . . . . .	156
L'Invasion. — <i>A Madame Emma Fleury.</i> . . . . .	159
Moins que rien. — <i>A Mademoiselle Reichemberg.</i> . . . .	161
Le Parasite. — <i>A E. Dubail.</i> . . . . .	164
Le Suffrage universel des bêtes. — <i>A Alphonse Karr.</i> . . . .	166
Le Panier de fruits. — <i>A Eugène Tavernier.</i> . . . . .	169
Mathieu le Lunatique. — <i>A Gustave Doré.</i> . . . . .	171
Le Beau Fabricien. — <i>A Edmond Cottinet.</i> . . . . .	174

## SCÈNES

L'Oraison funèbre de M <sup>me</sup> Bourgeois. — <i>A C. Co-</i> <i>quelin.</i> . . . . .	177
Le Destin. — <i>A Ch. Read.</i> . . . . .	184
La Dent malade. — <i>A Saint-Germain</i> . . . . .	191
Les Tours de Saint-Sulpice. — <i>A Édouard Grenier.</i> . . . .	196

	Pages.
Le Nain jaune. — A Charles Monselet. . . . .	200
Marguerite Lilas. — A Madame Amélie Ernst. . . .	212
Les Prunelles. — A Delaunay. . . . .	219
Le Fond et la Forme. — A Édouard Fournier. . . .	224
Propriétaire et Fermier. — A C. Richomme. . . . .	228
Saint Sévère, saint Clément et saint Juste. — A Camille Doucet. . . . .	231
Examen de conscience d'une jeune fille. — A Madame Legouvé-Desvallières. . . . .	235
Le Baron de Malepeste.. — A Émile Augier. . . . .	239
Un Peintre. — A Ernest Gambart. . . . .	246
Un Roi futur. — A Mademoiselle Hortense Damain. .	249
Le Coucher de monsieur. — A C. Coquelin. . . . .	252
Le Proverbe manqué. — A Eugène Verconsin. . . .	
Un Double Aven. — A Mesdemoiselles S. et B. . . .	269



**PARIS**  
**IMPRIMERIE D. JOUAUST**

**Rue Saint-Honoré, 338**

- 7 -













